

LeVerbe

# LES ROUTES DE L'EXIL

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu.

Il était au commencement auprès de Dieu.

C'est par lui que tout est venu à l'existence, et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui.

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ;

la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée.

Le Verbe était la vraie Lumière, qui éclaire tout homme en venant dans le monde.

Il était dans le monde, et le monde était venu par lui à l'existence, mais le monde ne l'a pas reconnu.

Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité. »

– JEAN 1,1-5.9-11.14

# JUSQU'AUX LIMITES DU MONDE

**Antoine Malenfant**

antoine.malenfant@le-verbe.com

**C**onfins. Du latin *confinium* : « frontières ».

Le Grand Confinement a eu l'heur de nous poser bien des questions, dont celles que je retiens ici : quel rapport entretenons-nous avec les lieux que nous habitons, avec ceux où nous nous réunissons pour travailler, avec ceux où nous prions en communauté ? Les limites qui bordent ces espaces sont-elles des entraves étouffantes ou un cadre duquel nous pourrions tirer grand profit ?

\*

L'enjeu des limites, des frontières – ou parfois de leur absence – est peut-être l'un des plus formidables pour penser notre époque.

Nous la pensons, cette époque, si souvent en termes relatifs au temps : tout va si vite, la vie accélère sans cesse, on n'a plus le temps de prendre le temps. D'ailleurs, les derniers mois que nous avons passés, où nous étions plus ou moins assignés à résidence, ont profondément modifié notre rapport au temps. Plus rarement, par contre, pensons-nous notre ère en termes géographiques.

La pertinence de cette perspective s'impose d'elle-même.

Dans les journaux du matin, je lis que des familles entières de réfugiés doivent reprendre la route, sur l'île grecque de Lesbos, parce qu'un incendie déclenché par d'autres migrants en guise de protestation a embrasé tout le camp.

Ailleurs, un excellent reportage<sup>1</sup> paru dans la revue *XXI* nous apprenait que, moyennant la modique somme de trois-millions de dollars, vous et moi pouvons acheter un passeport chypriote et ainsi avoir accès, sans visa, à 158 pays. Quinze-millions pour un autrichien. Et pour les petits portefeuilles, il faut prévoir 200 000 dollars pour un passeport de Vanuatu, mais celui-ci ne vous ouvre la porte qu'à 125 pays<sup>2</sup>. Désolé.

\*

En 1943, la philosophe d'origine juive Simone Weil<sup>3</sup> pensait l'exil en des termes qui ne se limitaient pas à l'expatriation,

1. Selon une enquête menée par les journalistes Aurélie Darbouret et Camille Le Pomellec (« Achetez votre nationalité préférée », revue *XXI*, printemps 2020).

2. Difficile de trouver meilleure illustration de ce que David Goodhart a démontré dans *Les deux clans* : il y a dans le monde les *Anywhere* (ceux de partout et de n'importe où) et les *Somewhere* (ceux de quelque part) ; ceux qui sont mobiles, branchés, mondiaux, ouverts sur le monde... et les autres.

3. *L'enracinement*, Gallimard, 1943.

mais qui embrassaient aussi les déracinements plus symboliques (mais non moins destructeurs).

« Quoique demeurés sur place géographiquement, [les ouvriers français] ont été moralement déracinés, exilés et admis de nouveau, comme par tolérance, à titre de chair à travail. [...] Ils ne sont chez eux ni dans les usines, ni dans leurs logements, ni dans les partis et syndicats soi-disant faits pour eux, ni dans les lieux de plaisir, ni dans la culture intellectuelle s'ils essayent de l'assimiler. »

Tant de fois réduit au statut de consommateur, le citoyen du 21<sup>e</sup> siècle n'est pas beaucoup plus « chez lui » que le journalier de l'entre-deux-guerres.

Intellectuelle ouvrière, conseillère du général de Gaulle, mais avant tout véritable prophétesse des temps modernes, Simone Weil rêvait déjà d'une technologie qui permettrait aux travailleurs de produire leur ouvrage à domicile, près de leurs enfants, dans des quartiers qui seraient plus que des dortoirs.

« Il faut aussi avoir en vue avant tout [...] un arrangement permettant aux êtres humains de reprendre des racines. Cela ne signifie pas de les confiner. Jamais au contraire l'aération n'a été plus indispensable. L'enracinement et la multiplication des contacts sont complémentaires. Par exemple, si, partout où la technique le permet – et au prix d'un léger effort dans cette direction elle le permettrait largement –, les ouvriers étaient dispersés et propriétaires chacun d'une maison, d'un coin de terre et d'une machine [...], le malheur de la condition prolétarienne disparaîtrait. »

L'auteure de ces lignes déchanterait sûrement en réalisant l'infâme aliénation que peut représenter une journée à enfilet les visioconférences les unes après les autres. Cela dit, la nouvelle vague nommée « télé-travail » s'approche drôlement de l'idéal décrit plus haut.

Les enfants peuvent maintenant revenir dîner à la maison. Le lavage peut se faire pendant la pause-café, libérant ainsi les

weekends pour davantage de moments avec nos proches (ou avec Netflix). Moins de temps passé dans le trafic, dans l'espace qui sépare la maison du bureau. Encore faut-il avoir l'espace à la maison pour mettre un bureau...

Tout en restant vigilant devant le risque de dépendance accrue au monde virtuel, l'opportunité de « réenracinement » est manifeste : plusieurs d'entre nous avons peut-être l'occasion de redéfinir les lieux, leurs fonctions et leur rôle dans notre bonheur terrestre.

\*

Le mathématicien Olivier Rey concluait ainsi son analyse<sup>4</sup> de la « situation exceptionnelle » que nous traversons : « Quand on ne peut plus donner sa vie, il ne reste plus qu'à la conserver. »

Si l'espérance consiste à avoir ses racines plantées dans la patrie céleste, le plus triste exil est sans doute cette perte de l'horizon véritable, ce déracinement spirituel, cette désespérance d'investir dans un trésor qui est périssable en ce monde. Contrairement à celui de la Moldavie, de Saint-Christophe-et-Nièves ou de la Grenade, le passeport pour la terre promise ne peut s'acheter à aucun prix. Aussi, il faut dire que la frontière entre ce monde et l'autre est aussi franchement définie que son franchissement est indésirable.

Et pourtant, ce numéro regorge de témoignages de femmes et d'hommes qui sont morts à quelque chose pour goûter à une vie plus pleine, qui sont allés aux limites du monde et ont touché Dieu du bout du doigt dans des rencontres, qui ont laissé le Christ transformer les routes de l'exil en chemins de salut.

24 septembre 2020  
Sainte-Pétronille, I. O.

4. Olivier Rey, *L'idolâtrie de la vie*, Gallimard, 2020.

## Recevoir pour redonner

Mon mari et moi avons reçu trois exemplaires de la revue *Le Verbe*. Tout de suite, nous avons été ravis et passionnés par la lecture des textes et des témoignages. Nous comptons la faire connaître à notre tour. Merci de nourrir notre foi.

**Lorraine Beaudet, Granby**

*Chère Lorraine, merci à vous de faire suivre notre revue! Répandre l'espérance chrétienne, là réside notre mission.*

## Bonne résolution

Merci pour cette revue originale et profonde, ainsi qu'aux différents collaborateurs qui nous mènent ailleurs de façon habile, agréable et parfois inattendue... Je renouvèlerai mon abonnement papier pour l'année. Grand merci pour tout!

**Jean-Noël Laprise, Saint-Agapit**

## Équipe de feu

Mes félicitations pour votre belle équipe, je suis émerveillée de voir ces beaux jeunes qui ont la foi. C'est vraiment réconfortant dans notre Québec d'aujourd'hui.

**Éliane Beaulieu, Québec**

## Zèle créatif

Merci pour votre zèle au service de la vie de l'humanité. La créativité avec laquelle vous rejoignez les humains où qu'ils soient et quel que soit leur rapport avec la religion est admirable. Continuez!

**Abbé Pierre-René Côté, Québec**

## Espoir versus angoisse

Bravo pour ce que vous faites! Oui, il faut plus que jamais, aujourd'hui, continuer à donner de l'espérance à notre monde angoissé pour qu'il découvre l'Amour infini de notre Dieu et qu'il lui fasse don de sa foi. Nos prières vous accompagnent. Que Jésus ressuscité soit votre force et votre élan!

**Les moniales de Bethléem, Chertsey**

## Original, jeune et pas prétentieux

Je tiens à vous redire à quel point j'aime la qualité de votre revue, autant dans la présentation formelle de la mise en page que dans la photographie. Je l'aime surtout pour la réflexion sérieuse proposée dans les textes. On y trouve une perspective souvent originale, toujours jeune et jamais prétentieuse! Merci!

**Abbé Marcel Lessard, Montréal**

## Bonheur partagé

C'est toujours avec beaucoup d'intérêt et de joie que je lis *Le Verbe*. Intéressant et vivant, je sais qu'il fait le bonheur de plusieurs de mes compagnes. J'aurai maintenant le temps et le bonheur d'aller visiter votre site, j'ai même commencé aujourd'hui. Ce que j'y ai vu me plaît beaucoup. En vous remerciant chaleureusement, je souhaite longue vie à votre revue: j'en fais une intention de prière, soyez-en assurés.

**Yvonne Paquin, Trois-Rivières**

*Chère Yvonne, c'est un bonheur de nous savoir portés dans vos prières, merci!*

## Allumer le feu

Bravo pour cette revue, elle convient aux croyants pratiquants et non pratiquants, et peut aussi rejoindre les non-croyants chez qui l'Esprit Saint peut allumer une petite flamme. Merci à toute l'équipe!

**Sylviane Vézina, Saint-Charles-Borromée**

## WOW!

WOW! Je suis impressionné tant par la qualité visuelle que par la pertinence et la qualité des textes. Une telle revue étonne dans le contexte actuel de l'Église québécoise.

**Yvan Cloutier, oblat bénédictin**

## Un petit plus

Merci à l'équipe du *Verbe* de nous dévoiler des personnes au parcours divers qui, par leur engagement, donnent du relief à nos vies et nous stimulent ainsi à un petit plus chaque jour.

**André LaRose, Blainville**

## De tout pour tous

Comme toujours, vous êtes un baume dans notre existence. Merci de nous rappeler le Verbe incarné dans nos vies pour que nous y fassions suite dans la nôtre. C'est une revue que je partage toujours, car elle doit être connue. Elle est une belle actualité intérieure qu'on prend le temps de savourer et à laquelle on donne vie. Vous y couvrez tous les sujets, ce qui est une autre manière d'incarner la Parole. De plus, vous rejoignez tout le monde selon leurs différences, ce qui en fait un journal pratique.

**Olive Tremere, Cantley, QC**

## NUMÉRO SPÉCIAL – APOCALYPSE

### Savoir nécessaire

Bravo *Le Verbe*! Votre revue *Embrasser la fin du monde* répond à tous les sujets qui courent les rues au quotidien. Tout le monde commente, très peu connaissent, dont moi. J'ai beaucoup appris à la lecture de cette revue. Un grand merci pour votre savoir si nécessaire en ce temps de confusion, pour votre dynamisme et pour votre amour de Dieu. Que Dieu vous bénisse et vous garde!

**Carmen Quirion, Québec**

### Besoin réciproque

Félicitations pour la très belle revue *Embrasser la fin du monde*; que de belles photos, de beaux textes, c'est exceptionnel! Merci d'être là, nous avons besoin de vous. Longue vie au *Verbe*!

**Carmen Provencher, Sherbrooke**

*Bonjour, Carmen, merci pour vos doux mots et merci d'être là pour nous aussi! C'est grâce à vous, chers abonné(e)s, et à vos dons que Le Verbe peut continuer à vous nourrir spirituellement et intellectuellement.*

## RADIO – ON N'EST PAS DU MONDE

### J'écoute en balado

Je veux vous remercier pour les émissions d'*On n'est pas du monde* que j'écoute en balado. Ça fait tellement de fois que j'ai des commentaires positifs sur votre émission que je me suis dit qu'il fallait vous les communiquer! J'ai été tout spécialement touchée par le témoignage de Sarah-Christine Bourihane sur la mort de son père. J'aime aussi beaucoup les analyses de Valérie Laflamme-Caron, elle est très dynamique et articulée [sic]. Continuez votre bon travail!

**Anne Boily, Montréal**

### Ça fait réfléchir

J'aime beaucoup les émissions de radio et la mentalité dans laquelle elles sont présentées, ça fait réfléchir.

**Claude Cardinal, Laval**

### Un bon bol d'air frais

J'écoute votre émission de radio tous les jours, ça fait du bien. C'est un bon bol d'air frais dans ma journée.

**Lise Bélanger, Québec**

*Chère Lise, lire votre message est notre bol d'air frais à nous. C'est toujours un plaisir de commencer la journée de cette façon. Merci!*

### Souvenirs d'enfance

Je suis une fidèle auditrice d'*On n'est pas du monde*. La première fois que j'ai écouté l'émission, ça m'a ramenée à des souvenirs d'enfance. Quand j'étais malcommode à la maison, maman me disait: «Ah! toi, t'es pas du monde en ce moment!» Au ciel, elle doit rire en m'entendant vous dire cela. Poursuivez votre belle mission.

**Sœur Claudette Dumont, Québec**

## Je m'abonne (ou j'abonne un ami) gratuitement

L'abonnement papier est gratuit au Canada. Il comprend 6 magazines et 2 dossiers spéciaux par année.

Nom: \_\_\_\_\_

Société (s'il y a lieu): \_\_\_\_\_

Adresse: \_\_\_\_\_ App.: \_\_\_\_\_

Ville: \_\_\_\_\_ Code postal: \_\_\_\_\_

Tél.: \_\_\_\_\_ Date de naissance: \_\_\_\_\_  
Jour / Mois / Année

Courriel: \_\_\_\_\_

## Je soutiens la mission

Témoigner de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

### DON MENSUEL

☐ 10 \$ ☐ 31 \$ (1 \$/jour) ☐ 50 \$ ☐ 100 \$ ☐ Autre: \_\_\_\_\_

J'opte pour un don mensuel et profite ainsi d'un **réabonnement automatique** au magazine! J'autorise Le Verbe médias à prélever le montant choisi, soit sur ma carte de crédit, soit par l'entremise de mon institution bancaire. Selon le cas, je joins un **spécimen de chèque** ou je complète la section carte de crédit ci-dessous. Je peux à tout moment modifier, suspendre ou arrêter mon don récurrent.

### DON PONCTUEL

☐ 100 \$ ☐ 250 \$ ☐ 365 \$ ☐ 500 \$ ☐ Autre: \_\_\_\_\_

### MODES DE PAIEMENT

☐ Virement Interac à [info@le-verbe.com](mailto:info@le-verbe.com)

Indiquer la date du virement: \_\_\_\_\_

**Attention! n'oubliez pas de transmettre le mot de passe à l'adresse courriel ci-dessus svp.**

☐ Visa ☐ MasterCard ☐ Chèque

Nom: \_\_\_\_\_ Tél.: \_\_\_\_\_

N° de carte: \_\_\_\_\_ Exp.: \_\_\_\_\_

Signature: \_\_\_\_\_

## Je bénéficie du crédit d'impôt

Pour tout don de **100 \$** et plus, soit le coût de production d'un abonnement d'un an, un reçu officiel vous sera envoyé en début d'année suivante.

| Dons mensuels | Don réel après crédit d'impôt* | Dons annuels | Don réel après crédit d'impôt* |
|---------------|--------------------------------|--------------|--------------------------------|
| 10 \$         | <b>6,50 \$</b>                 | 100 \$       | <b>65,00 \$</b>                |
| 15 \$         | <b>9,75 \$</b>                 | 250 \$       | <b>96,50 \$</b>                |
| 31 \$         | <b>12,88 \$</b>                | 365 \$       | <b>154,55 \$</b>               |
| 50 \$         | <b>23,15 \$</b>                | 500 \$       | <b>271,00 \$</b>               |
| 100 \$        | <b>50,00 \$</b>                | 1000 \$      | <b>506,00 \$</b>               |
| 200 \$        | <b>97,00 \$</b>                | 2000 \$      | <b>976,00 \$</b>               |

\*Selon les taux des gouvernements du Canada et du Québec en 2019. Source: Agence de revenu du Canada.

S.V.P. RETOURNER VOTRE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE:

LE VERBE MÉDIAS | 2470, rue Triquet, Québec (QC) G1W 1E2 | Tél.: 418 908-3438 – [www.le-verbe.com](http://www.le-verbe.com)

N° d'enregistrement de notre organisme sans but lucratif: 13687 8220 RR 0001

On n'est pas  
du monde



*Ceci n'est pas une banane,*

**MAIS LE BALADO CATHO  
FRANCO N°1 EN AMÉRIQUE!**

[LE-VERBE.COM/RADIO](http://LE-VERBE.COM/RADIO)

**MERCI** au Séminaire de Québec d'être un partenaire  
majeur de la mission du Verbe médias.



Photo : Luc-Antoine Couture, photographie.

## SOMMAIRE

### 03 Édito

Jusqu'aux limites  
du monde

Antoine Malenfant

### 05 Courrier

### 12 Dossier Exil

Va vers toi !

Simon Lessard

### 14 Des chiffres et des mots

Yves Casgrain

### 16 Entrevue

L'autre côté de l'exil

Simon Lessard

### 22 Psaume 136

Les fleuves  
de Babylone

### 24 Portrait

Sous le soleil de minuit

Sarah-Christine Bourihane

### 30 Témoignage

Je vous aime, mais je pars

Florence Jacolin

### 32 Incursion

La traversée des gens  
courageux

Brigitte Bédard

### 38 Enquête

La pastorale maritime

Yves Casgrain

### 47 Reportage

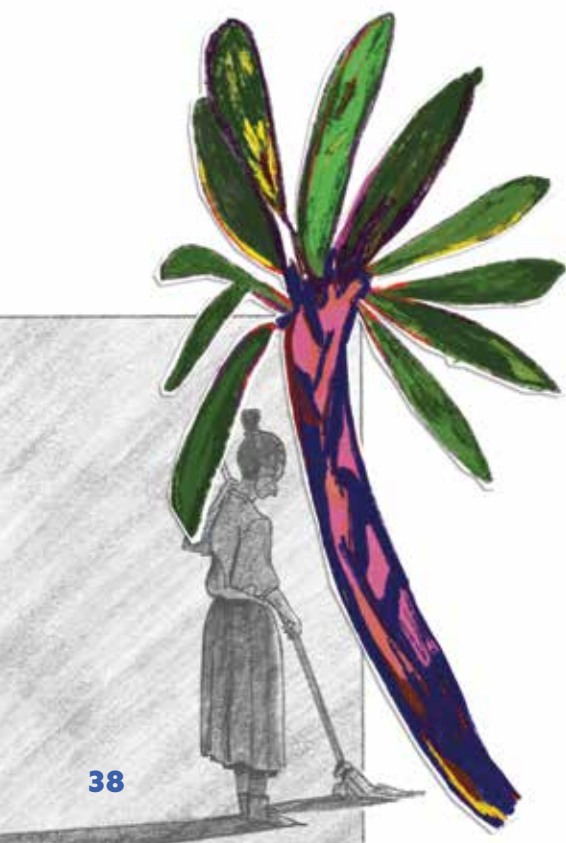
Le prix à payer

Valérie Laflamme-Caron

### 52 Écran radar

Se réfugier dans  
des films étrangers

Simon Lessard



## **54 Reportage**

### **Rencontrer Dieu à l'étranger**

Marie-Jeanne Fontaine

## **60 Prière**

### **La terre promise de la sainteté**

Jacques Gauthier

## **62 Concours**

### **Les exils d'un prêtre en soutane**

Bernard Couture

## **66 Bouquinerie**

### **Avez-vous le bon esprit de la liturgie?**

Simon Lessard

## **68 Photoreportage**

### **Les enfants aident les enfants**

Valérie Laflamme-Caron

## **76 Lexique**

Yves Casgrain et  
Florence Jacolin

## **78 Essai**

### **L'autre est un exil**

Père Dominic LeRouzès

## **84 Des exilés célèbres**

Yves Casgrain

## **86 Dans la mire**

### **L'exil dont vous êtes le héros**

Simon Lessard

## **87 Boussole**

### **Sortir de l'esclavage**

Pape François

## **88 Classe de maître Le poète philosophe**

Père Martin Lagacé

## **94 Biblio**

### **Quoi lire au bord des fleuves de Babylone**

Isabelle Gagnon

## **96 Rencontre**

### **Décapitation de Jean-Baptiste et mort du Canada français**

Alexandre Poulin

## **102 Essai**

### **La grande victoire de notre survivance**

Père Martin Lagacé

## **104 Petite économie**

### **Jeux d'écosociété**

Ariane Beauféray

## **106 Monumental**

### **La cathédrale Notre-Dame d'Ottawa**

Pascal Huot

## **108 La langue dans le bénitier**

### **Dans une paroisse près de chez vous**

Frédérique Bérubé

## **109 Racines**

### **Rejetons**

Frédérique Bérubé

## **110 Bouquinerie**

### **L'exil vaut le voyage**

Florence Jacolin

## **111 L'idée du siècle**

### **Sauver la terre un jeûne à la fois**

Simon Lessard

## **112 Artisans**

## **114 Prochain numéro spécial**

Cette revue utilise  
la nouvelle  
orthographe.



## DOSSIER EXIL

# VA VERS TOI!

Je n'ai vécu qu'une seule expérience d'exode dans ma vie. J'étais alors à Paris pour mes études en philosophie.

Au début, j'étais sous le charme. Les cafés et les Champs-Élysées, la pyramide du Louvre et les jardins du Luxembourg, la Comédie française et l'opéra Garnier. Je m'émerveillais de l'architecture de chaque bâtiment, de l'histoire de chaque avenue, des connaissances de chaque citadin.

Les premières amours passées, je suis durement entré en choc culturel. J'expérimentais le stress et la désorientation vécus par tous ceux qui doivent réapprendre à vivre dans une nouvelle culture. Après le «tout nouveau, tout beau» vient le «tout différent, tout pesant».

Les rues historiques étaient (aussi) pleines de pisse, et le métro dépressif. Le prix des bons petits restos exorbitant et les Parisiens chi... Bref, Paris m'a envouté, Paris m'a écœuré. Mais après tout ça, j'ai compris que Paris m'avait aussi délivré. Délivré du mépris inavoué de ma propre patrie, délivré de l'illusion que bonheur rime avec ailleurs.

Et pourtant, j'ai dû aller ailleurs pour le réaliser. Ce qui prouve bien qu'il y a des exodes salutaires.

## L'EXODE ET L'EXIL

Probablement parce qu'ils se réfèrent tous deux à une sortie vers d'autres contrées, il n'est pas rare que l'on confonde l'exode et l'exil.

Alors qu'«exode» vient du grec *ex* «hors de» et *hodos* «route, voyage», «exil», lui, vient du latin *exsul*, qui signifie «banni» ou «proscrit». Si l'on se fie à leur étymologie, les deux mots partagent l'idée d'un déplacement, mais ils s'opposent quant à leur raison d'être.

Tandis que l'exode renvoie à un mouvement volontaire, qui n'est certes pas sans événements contraignants et arrachements déplaisants, l'exil est avant tout subi comme un châtement.

D'un côté, on a affaire à des victimes, et de l'autre, à des coupables. Dans la vie concrète, toutefois, les uns et les autres semblent souvent les mêmes. Voilà pourquoi nos exodes sont souvent relus comme des exils, nos sorties de secours comme des entrées en prison.

## SORTIR ET RENTRER

De l'Exode d'Égypte à l'exode rural en passant par l'exode fiscal, il s'agit toujours d'une expérience de sortie. Sortir de la guerre, sortir de la norme, sortir de son confort ou de ses oppressions, c'est le lieu quitté qui focalise l'attention de l'exilé. Et pourtant, c'est le lieu où il va qui lui donne la force d'avancer. Comme disait Boris Vian: «Une sortie, c'est une entrée que l'on prend dans l'autre sens.»

S'il y en a bien un qui est sorti aisément de chez lui, c'est le fils prodigue de la parabole évangélique. Mais c'est justement en «rentrant en lui-même» qu'il a amorcé ce grand retour à la



## « NOUS SOMMES TOUS DES RÉFUGIÉS. »

maison. Comme quoi sortir est parfois un grand détour pour mieux rentrer chez soi.

Chemin du pécheur, comme du sauveur d'ailleurs. « *Exitus reditus* », disaient les théologiens médiévaux. Voilà un mouvement divin où l'amant sort de soi pour mieux rentrer chez soi, mais accompagné de l'être aimé. Voilà pourquoi, si tout exil est douloureux, tout exil est aussi amoureux. C'est l'amour qui fait partir et l'amour qui fait revenir, c'est l'amour qui se détache et encore l'amour qui s'adapte. Bien avant Jésus, Aristote avait du reste déjà compris que la cause première de tout mouvement n'est rien d'autre que l'amour de Dieu (*Métaphysique*, livre Lambda, 7).

### RENTREZ CHEZ SOI

C'est l'exode (ou l'exil, on ne sait plus trop!) de mon rédacteur en chef en congé de paternité qui m'a sorti de ma routine de travail pour coordonner ce numéro spécial. En terrain inconnu, j'ai découvert les douleurs et les amours de conduire une équipe vers une terre promise, mais loin d'être conquise.

En y « entrant » de plain-pied, vous découvrirez les chemins de ceux qui rêvent de quitter le Sud, comme de ceux qui se sont envolés pour le Nord (« Un aller simple », par **Sarah-Christine Bourihane**, p. 26). Vous marcherez aussi bien avec ceux qui partent par nécessité qu'avec ceux qui s'en vont en toute liberté (« Je vous aime et je pars », par **Florence Jacolin**, p. 32); avec ceux qui trouvent la terre promise outre-mer qu'avec ceux qui la cherchent en pleine mer (« Le missionnaire

des croisières », par **Yves Casgrain**, p. 65); avec ceux qui, une fois arrivés, ont chanté qu'avec ceux qui ont déchanté (« Le prix à payer », p. 40).

Mais de tous ceux qui quittent une terre pour en rejoindre une autre, ce sont ceux qui s'exilent d'eux-mêmes pour aller vers les autres (« La traversée des gens courageux », par **Brigitte Bédard**, p. 34) qui demeurent nos migrants phares.

En conversant avec l'intellectuelle juive **Sarah Lipsyc** (« L'autre côté de l'Exil », p. 18), quel étonnement j'ai eu en apprenant que le « quitte ton pays » que Dieu commande à Abraham se dit *Lekh Lekha* en hébreu et se traduit littéralement par « va vers toi ». Tant et si bien qu'Abraham se trouvait en exil là où il était et non pas là où il allait. N'est-ce pas que nous sommes si souvent loin de nous-mêmes et que c'est par le détour de l'autre que l'on rentre au mieux chez soi? (Voir « L'autre est un exil », par **Dominic LeRouzès**, p. 80.)

En entrant dans les histoires de tous ces exilés, je vous souhaite de vivre la grâce de rentrer, renouvelé, en vous-même. *Lekh Lekha!* ■

**Simon Lessard**  
simon.lessard@le-verbe.com

Recherche et rédaction : Yves Casgrain  
yves.casgrain@le-verbe.com

**55 020**

personnes ayant demandé le droit d'asile au Canada en 2018.



**4,2 MILLIONS**

d'apatrides dans le monde en 2019, soit des personnes qu'aucun État ne reconnaît comme son ressortissant, c'est-à-dire qu'ils ne possèdent la nationalité d'aucun pays. Certaines personnes naissent apatrides, tandis que d'autres le deviennent.

**250**  
millions



de réfugiés climatiques sont prévus par l'ONU d'ici 2050. D'autres sources parlent même d'un **milliard**.

**453** millions de dollars de rendement ont été générés en 2018-2019 par Revenu Québec grâce à des actions concertées pour lutter contre l'exil fiscal.

**40 %**

Des réfugiés sont des enfants.

**68 %**

Des réfugiés proviennent de 5 pays : Syrie, Venezuela, Afghanistan, Soudan du Sud, Myanmar.

**79,5 MILLIONS**

Nombre de personnes déracinées dans le monde en 2019 selon le Haut Commissariat pour les réfugiés de l'ONU (HCR).



**15 000**

Nombre de Vietnamiens accueillis à Montréal à la fin des années 1970 alors qu'ils fuyaient le régime communiste. Ces réfugiés sont surnommés les *boat people*, car, à l'exemple de centaines de milliers de personnes, ils ont quitté leur pays à bord de frêles esquifs.



Année de la signature de la convention relative au statut des apatrides par 70 États excluant toutefois le Canada. « Un apatride est une personne qui ne possède la nationalité d'aucun pays. La Convention de 1954 fixe aussi des normes minimales de traitement des apatrides concernant

un certain nombre de droits. Il s'agit notamment du droit à l'éducation, à l'emploi et au logement. Il est important de noter que la Convention de 1954 garantit également aux apatrides le droit à l'identité, à des documents de voyage et à l'assistance administrative. » (UNHCR)

**4,4** milliards de dollars bruts. C'est la somme qu'espère récupérer l'Agence de revenu du Canada en luttant contre l'évasion et l'évitement fiscal. Cela représente des milliers de dossiers.

Ile grecque située dans la mer Égée, où l'apôtre Jean a été exilé en 94 par l'empereur Domitien. C'est en ce lieu qu'il affirme avoir rédigé l'Apocalypse : « Moi, Jean, votre frère, partageant avec vous la détresse, la royauté et la persévérance en Jésus, je me trouvai dans l'île de **Patmos** à cause de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus » (Ap 1,9).

## PATMOS

En avril 2016, lors d'une visite sur l'île grecque de **Lesbos**, où a été érigé un camp de réfugiés, le pape François a ramené avec lui trois familles syriennes. Le 2 décembre 2019, 33 demandeurs d'asile ont reçu le même type d'aide et d'accueil au Vatican.

## LESBOS



## MS SAINT-LOUIS

Le 7 juin 1939, le paquebot *MS Saint-Louis* mouille au large des eaux canadiennes, près du port d'Halifax. Il a à son bord 907 réfugiés juifs qui ont fui l'Allemagne nazie. Le Canada refuse au capitaine le droit de pénétrer dans les eaux canadiennes. Deux-cent-cinquante-quatre des anciens passagers meurent dans les camps d'extermination.



## LE GRAND DÉRANGEMENT

C'est ainsi que l'on désigne la déportation des Acadiens par les Anglais, qui a commencé en 1755 et s'est prolongée jusqu'en 1763. Cet exode a forcé environ **12 000 Acadiens** à quitter leurs terres. La plupart se retrouvèrent dans des colonies anglaises, en France, dans les Caraïbes et en Louisiane.

## TURQUIE — PAKISTAN OUGANDA — COLOMBIE

À eux seuls, ces quatre pays ont accueilli 8,2 millions de réfugiés en 2019.

## ANGELS UNAWARES

Nom d'une sculpture exposée au Vatican et réalisée par l'artiste canadien Timothy Schmalz. L'œuvre nous montre des hommes et des femmes, migrants et réfugiés, assis dans une embarcation, et au centre les ailes d'un ange. Selon l'artiste, ces ailes angéliques représentent le sacré qui est présent dans chaque migrant et réfugié.

## L'ÉQUIPE OLYMPIQUE DES RÉFUGIÉS

Lors des jeux de Rio en 2016, 15 réfugiés, sportifs de haut niveau, ont concouru au sein de l'Équipe olympique des réfugiés créée par le Comité international olympique en 2015. Cette équipe sera présente lors des prochains Jeux à Tokyo, qui ont été reportés en 2021 à cause de la crise sanitaire mondiale.

## LA ROUE DE LA CONSCIENCE

Œuvre d'art conçue par l'architecte américain Daniel Libeskind et le graphiste David Berman, commémorant le voyage du paquebot *MS Saint-Louis*. Elle est constituée de quatre engrenages nommés Haine, Racisme, Xénophobie et Antisémitisme.



# L'AUTRE CÔTÉ DE L'EXIL

COMPRENDRE LE LIVRE DE LA LIBÉRATION  
AVEC SONIA SARAH LIPSYC

**Simon Lessard**

[simon.lessard@le-verbe.com](mailto:simon.lessard@le-verbe.com)

## ENTREVUE



Docteure en sociologie, Sonia Sarah Lipsyc est également auteure, enseignante, dramaturge et chercheuse associée à l'Institut d'études juives canadiennes de l'Université Concordia. Directrice du Centre d'études juives contemporaines ALEPH, elle est aussi rédactrice en chef du magazine *La Voix sépharade*. *Le Verbe* l'a rencontrée afin de se laisser éclairer par la sagesse millénaire de nos frères et sœurs aînés dans la foi sur le deuxième livre de la Torah juive et de la Bible chrétienne.

**Le Verbe : Le livre de l'Exode raconte l'histoire de l'esclavage des Hébreux en Égypte et leur libération sous la conduite de Moïse jusqu'en Terre promise. Comment les juifs comprennent-ils ce livre exceptionnel ?**

**Sonia Sarah Lipsyc :** Pour commencer, le titre d'un livre est important. Dans la tradition hébraïque, le deuxième livre de la Torah ne se nomme pas l'Exode. L'Exode est un terme qui vient de la traduction grecque de la Septante. Pour nous, ce livre porte deux titres. Le premier en hébreu c'est *Shemot* qui veut dire *Les Noms*. Le second, donné par la tradition rabbinique et qui nous renseigne sur l'essentiel de ce livre, est *Sefer Hagéoulah*, c'est-à-dire *Le livre de la libération*.

**Que signifient ces deux titres ?**

Il est appelé *Les Noms*, car ce livre débute par les noms des 70 personnes qui ont quitté la terre des Hébreux pour aller en Égypte. Nous rencontrons très souvent dans la Torah des généalogies. Nous avons tendance à tourner rapidement les pages parce que ces déclinaisons familiales sont arides, mais elles viennent dire quelque chose d'important : la mémoire de celles et de ceux qui nous ont précédés, soit



d'où l'on vient, quel est le message qui nous a été transmis et que l'on doit reconduire. *Shemot*, c'est donc le *Je me souviens* hébraïque.

S'il s'intitule aussi *Le livre de la libération*, c'est d'abord parce qu'il signifie un départ, un premier exil des Hébreux vers la terre d'Égypte, où l'on va les réduire en esclavage.

Le deuxième exil, en conséquence, c'est celui de ne plus être soi-même, mais d'appartenir à une structure qui vous opprime.

C'est aussi le livre de la libération dans la mesure où il est question de la sortie d'Égypte. Cette sortie va ensuite s'inscrire comme le paradigme de toute libération dans la tradition juive. À tel point que l'on rappelle la sortie d'Égypte tous les jours dans la prière. Il y a même de surcroît une fête, *Pessah* (Pâque), qui célèbre cette sortie d'Égypte.

Toutefois, le livre de l'Exode ne relate pas seulement la sortie d'Égypte. C'est aussi le don de la Torah (écrite et orale, la loi et le narratif) quelques mois après cette sortie. Et normalement, c'eût été aussi tout de suite l'entrée en terre d'Israël, cette terre qui est un des termes de l'Alliance. Mais à cause de la faute du veau d'or, il y a eu une errance de 40 ans. Et c'est là encore un autre exil, celui de l'attente.

**De quelle libération s'agit-il aujourd'hui? Car vous n'êtes plus esclave en ce moment.**

Certainement, car je suis livrée à mes névroses! (Rire.) C'est une question intéressante. Ce n'est pas parce qu'on a été esclave dans notre histoire passée que c'est une affaire révolue. On considère qu'on doit se sentir chaque fois comme si on sortait d'Égypte. Égypte, en hébreu, se dit *mits-raïm*, ça vient d'une racine *tsar* qui veut dire «oppression». Donc, tout se passe comme s'il fallait chaque fois sortir de ces oppressions.

TOUT SE PASSE  
COMME S'IL  
FALLAIT CHAQUE  
FOIS SORTIR DE  
CES OPPRESSIONS.

Écoutez, je ne sais pas trop comment est fait l'humain, mais il y a une chose qui me paraît évidente, c'est que si une chose n'est pas régulièrement répétée, par exemple au travers du rite, et bien elle s'effiloche. Voilà pourquoi, le premier soir de la fête de *Pessah*, nous avons un commandement, qui est de nous faire le récit de la sortie d'Égypte. C'est un commandement de la Parole et ça dure pendant au moins quatre heures dans cette cérémonie autour de la table qui se nomme le *seder*. On dit même dans la *Hagada de Pessah*, le livre de ce récit, «que celui qui multipliera les commentaires sera davantage loué». Or, quand on est dans le commentaire, on n'est pas seulement dans ce qui s'est passé il y a 36 siècles selon la tradition juive, mais on parle de tout ce qui s'est passé durant l'histoire juive. On peut commenter en parlant de tout ce qu'on souhaite en matière d'esclavage, d'exil et de libération. De reconnaissance et de résilience.

Il n'y a pas de secret. Si un peuple arrive à traverser l'histoire, c'est parce qu'il a un narratif qui lui est propre, et ce narratif, il a besoin d'être entretenu. Donc, c'est ça l'une des raisons principales de la fête de Pâque.

**Le personnage de Joseph dans la Genèse ne préfigure-t-il pas l'exil du peuple hébreu d'une certaine manière?**

Tout à fait. Remarquez toutefois que l'exil de Jacob – dont Joseph est l'un des douze fils – est un exil volontaire (même s'il y était contraint d'une certaine manière, car il y avait une famine sur la terre de Canaan). Il y avait même une prédiction donnée par Dieu à Abraham (Genèse 15,16) qui affirmait que les enfants d'Abraham partiraient un jour en exil. Ils décident donc librement d'aller en Égypte et arrivent dans une région appelée « Goshen », dont la tradition nous dit que c'était la moelle de l'Égypte, donc dans de relatives bonnes conditions. Puis, au fil des ans, ça se bouscule. Le texte dit qu'« il s'éleva un roi nouveau sur l'Égypte qui ne connaissait plus Joseph » (Exode 1,6) et tout ce qu'il avait fait pour l'Égypte. Ce pharaon savait très bien qui était Joseph et ses descendants, mais il ne voulait plus lui être redevable, ni à lui ni à sa famille. Et c'est à partir de là qu'a commencé l'esclavage.

N'oublions pas que, même si Joseph est dans la tradition juive la figure heureuse d'un exilé, au regard de son ascension sociale, son exil est tout de même le fruit d'une haine entre frères. Comme vous le savez, mus par la jalousie, ils finirent par le vendre à des caravaniers.

L'enjeu de la fraternité court dans tout le livre de la Genèse : il commence par Caïn qui tue Abel et se poursuit avec les tensions entre Isaac et Ismaël, Jacob et Ésaü, puis entre les enfants de Jacob. Cela nous rappelle que la Bible n'est pas un livre saint au sens où l'on va nous raconter la sainteté des gens. C'est un livre de défis, c'est-à-dire qu'on va nous raconter toutes les parts sombres de l'humanité pour savoir comment arriver à être humain au travers de ces dérives.

### Joseph exilé vivra lui aussi une libération après avoir passé un temps en prison.

De fait, et ce que j'aime notamment dans ce passage de la Genèse, c'est qu'en quelques heures la libération de Joseph va se faire. On le sort, on le rase, on le vêt et hop ! il est devant pharaon (Genèse 41,14), et là, c'est le dialogue sur l'interprétation des rêves. C'est aussi un indice concernant toute libération. C'est-à-dire qu'elle peut être longue, mais quand elle arrive, elle arrive parfois en quelques heures.

On retrouve un écho de ça dans la libération du peuple d'Israël dans le livre de *Shemot*, où en quelques heures au cours d'une nuit, dans la hâte (*beshipazon*, dit le texte hébreu), ils doivent partir (Exode 12,11). Cela veut dire qu'ils n'ont pas eu le temps de faire lever le pain, d'où la tradition du pain azyme (*matsa* en hébreu). Ce pain azyme, qui est aussi le pain des pauvres, vient alors nous dire qu'en quelques heures les choses peuvent changer. Il y a donc cette conscience que tout exil a une fin et que quand la fin arrive, elle peut venir très rapidement.

### Parfois, on a l'impression que l'exil est directement voulu par Dieu. Je pense par exemple à Abraham à qui Dieu dit : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, et va vers le pays que je te montrerai. »

Abraham en vérité était en exil là où il se trouvait, et non pas là où il devait aller. La parole, c'est « *Lekh Lekha* » qu'on traduit par « quitte ton pays », mais littéralement elle dit plutôt « va vers toi ». C'est comme si Dieu disait : « C'est en quittant l'endroit où tu te trouves, Abraham, et en allant vers cette terre, que tu vas te retrouver toi-même. » C'est sûr qu'il y a un arrachement, mais c'est un exil qui est au fond le fait de revenir au véritable lieu de son





accomplissement. D'ailleurs, il y a une blague juive qui raconte que, si Dieu avait dit: «Quitte la maison de ta mère» et non «de ton père», eh bien, l'histoire juive n'aurait jamais vu le jour!

**D'autres fois, l'exil est présenté dans le texte sacré comme la conséquence d'un péché, comme une sorte de punition divine. Cette manière de voir n'est plus très à la mode aujourd'hui.**

C'est une question délicate. Les équations entre nos actes et leurs conséquences sont effectivement énoncées par la parole divine dans le texte; cependant, personne ne peut se targuer d'avoir les clés pour comprendre ça.

Une des raisons de la présence dans la Bible du livre de Job – un homme qui n'était pas juif, d'ailleurs –, c'est précisément pour venir déconstruire la littéralité de cette équation. Car Job est un homme bon sous tous les rapports et il lui arrive tous les malheurs de la terre. Donc, on ne comprend pas. Que se passe-t-il? Dans la tradition, c'est pour attirer notre attention sur le fait que ce n'est pas évident, les choses ne sont pas si simples. Il y a une part de mystère aussi bien pour les récompenses des bonnes choses que pour les punitions des mauvaises.

Maintenant, on peut tout de même se demander s'il y avait une nécessité de l'exil. Il importe alors d'employer le terme hébreu *galout*, qui implique toujours l'espérance d'un retour, au contraire de «diaspora», qui veut simplement dire «dispersion». De la même racine d'ailleurs vient le mot *geoula*, signifiant «libération».

À partir de là, il y a plusieurs pensées dans le judaïsme. Par exemple, dans un héritage kabbaliste que l'on peut voir dans la pensée hassidique, on raconte que les étincelles de sainteté divine sont éparpillées un peu partout dans des écorces du monde et qu'il y a comme une nécessité dans ce «un peu partout», dans cette dissémination, d'aller les chercher. Ce serait même une des raisons de l'exil des Juifs: à la fois d'aller donner un exemple de ce qu'est le monothéisme aux yeux des nations, et aussi de voir ce qu'il y aurait de positif dans ces nations.

**L'exil nous révèle quelque chose de l'homme, mais que nous dit-il de Dieu?**

Il n'y a pas seulement le Juif qui est en exil. On dit aussi dans le Talmud que Dieu est en exil dans le sens où «la présence divine accompagne les Juifs dans leur exil» (traité *Megilla* 29a du Talmud de Babylone). C'est quelque chose de plutôt réconfortant dans la foi juive, mais difficile aussi, car cela veut dire que Dieu aussi est en exil, comme cela a pu se voir durant la Shoah. C'est en tout cas le sentiment que quelque chose de la plénitude divine ne s'exprime pas dans ce monde, mais s'exprimerait alors si les Juifs revenaient sur leur terre selon les termes de l'Alliance.

**Vivre en exil, être étranger, n'est-ce pas à la fois une épreuve et une grâce?**

C'est sûr qu'il y a dans l'exil des dimensions qui sont positives. Pour le philosophe juif Emmanuel Levinas, par exemple, en exil, le texte devient la patrie, comme la table remplace l'autel du Temple. Il vient traduire ici ce qui est une réalité pour les Juifs et la pérennité du judaïsme, c'est-à-dire que le véritable lieu où être, c'est l'étude, c'est la révélation divine au travers du texte et de la

tradition orale. Ce texte est vécu comme un pays. Mais il ne doit pas occulter le pays physique, en l'occurrence Israël en tant que tel.

Toutefois, n'oublions pas que, même s'il y a du positif, ce n'est pas facile d'être toujours l'autre chez l'autre, d'autant plus qu'ici nous ne sommes pas face à une pensée binaire. Ce n'est pas parce qu'un Juif se reconnaît dans le peuple juif et peut avoir un amour de l'État d'Israël qu'il ne développe pas pour autant un amour et ne se sent pas citoyen d'un autre pays.

**Est-ce parce que les Juifs, étant si souvent des étrangers eux-mêmes, en sont venus à acquérir une plus grande compassion pour les étrangers ?**

L'injonction de respecter l'étranger, en effet, est le commandement qui est le plus souvent cité dans la Torah. Presque quarante fois ! Cela revient plus que le shabbat, plus que manger cachère, plus qu'être dans un rapport avec Dieu.

Il y a deux façons de voir la chose. Soit on se dit que c'est une chose à laquelle, en terme d'éthique, le judaïsme tient. Soit on se dit que c'est compliqué d'aimer son prochain et encore plus l'étranger, et donc on le répète comme une antienne plusieurs fois pour bien s'habituer à cette inclinaison.

**L'exil est-il propre à la condition juive, voire humaine ?**

Dans le judaïsme, nous avons une vision de sanctification de la vie. Donc oui, il y a l'exil de l'âme, oui, il y a l'exil du jardin d'Éden, mais il y a un sens à tout ça, et notre travail est de participer à notre élévation et à l'amélioration du monde.

L'exil n'est pas nécessairement négatif, même si j'aurais souhaité que ma famille, dont une partie a été déportée à Auschwitz, ait eu l'occasion de partir de Pologne en terre d'Israël, donc que leur exil eût une fin. Je ne vis donc pas dans une glorification de l'exil.

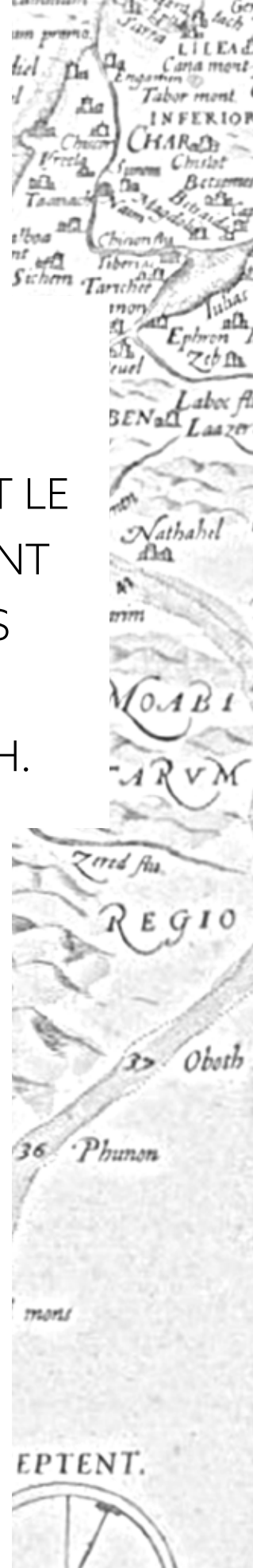
Il y a une parole qui me revient d'un rabbin hassidique qui disait : « Le véritable exil du peuple d'Israël, c'est qu'il a appris à le supporter. » Donc, même si la notion d'exil est complexe et porte beaucoup de choses positives et négatives, il reste que, dans l'idéal du judaïsme, cet exil doit avoir une fin.

**Alors, selon la tradition juive, de quoi dépend cette fin ?**

Ça rejoint la question de tout à l'heure sur l'équation délicate et complexe entre un comportement et ses conséquences. Il s'agit des temps messianiques, qui peuvent être maintenant si nous sommes méritants, ou plus tard. Mais dans la pensée juive, il y a toujours un terme qui est donné, et si ce n'est pas sur cette terre, c'est ailleurs, autrement.

Voilà, justement, nous allons devoir mettre fin à notre entretien. Car il arrive trois heures, et ce soir, c'est le shabbat et on doit tout cuisiner à l'avance. Alors je vais aller me mettre devant mes fourneaux ! ■

L'INJONCTION  
DE RESPECTER  
L'ÉTRANGER EST LE  
COMMANDEMENT  
QUI EST LE PLUS  
SOUVENT CITÉ  
DANS LA TORAH.



# LES FLEUVES DE BABYLONE

Sur les bords des fleuves de Babylone,  
nous étions assis tout en larmes au souvenir de Sion.

Nous avons suspendu nos harpes aux saules de ce pays.

Car ceux qui nous avaient déportés nous réclamaient  
un cantique,  
Et nos oppresseurs exigeaient une hymne de joie :  
« Chantez-nous donc un des cantiques de Sion ! »

Comment pourrions-nous chanter un cantique du Seigneur sur  
une terre étrangère ?

Si je t'oublie, Jérusalem, que ma main droite se paralyse !

Que ma langue reste attachée à mon palais, si je ne garde pas ton  
souvenir,  
si je ne mets pas Jérusalem au premier rang de mes joies.

על נהרות, בָּבֶל--שֵׁם יִשְׁכְּנוּ, גַּם-בְּכִינוּ: בְּזָכְרֵנוּ, אֶת-צִיּוֹן

על-עֲרָבִים בְּתוֹכָהּ-- תָּלִינוּ, כְּפָרוֹתֵינוּ

כִּי שֵׁם שְׁאֵלוֹנוּ שׁוֹבֵינוּ, דְּבָרֵי-שִׁיר-- וְתוֹלְדֵינוּ שִׁמְחָה  
שִׁירוּ לָנוּ, מְשִׁיר צִיּוֹן

אֵיךְ--נָשִׁיר אֶת-שִׁיר-יְהוָה: עַל, אֲדָמַת נָכָר

אִם-אֲשַׁכְּחֶה יְרוּשָׁלַם-- תִּשְׁכַּח יְמִינִי

תִּדְבֹק-לְשׁוֹנִי, לְחֹכִי-- אִם-לֹא אֲזַכֵּר כִּי  
אִם-לֹא אֶעֱלֶה, אֶת-יְרוּשָׁלַם-- עַל, רֹאשׁ שִׁמְחָתִי





PORTRAIT

# SOUS LE SOLEIL DE MINUIT

**Un texte de Sarah-Christine Bourihane**  
[sarah-christine.bourihane@le-verbe.com](mailto:sarah-christine.bourihane@le-verbe.com)

**Photos de Marie Laliberté**

Sara Poirier et Javier Rebolledo auraient pu choisir de mener une vie confortable, comme le souhaitent la plupart des jeunes familles. Ils ont plutôt troqué leurs sécurités pour un exil vers l'inconnu, une vaste étendue sauvage, là où naissent les aurores boréales.

«Une fois que tu es dans le Nord, c'est sûr que tu te dis qu'il n'y a pas grand-chose. Il y a beaucoup de nature, c'est superbe, mais il y a des désavantages aussi. On est loin. Si on avait été envoyés en Europe, ça aurait peut-être été plus proche. Neuf heures de vol et trois avions, ça fait une bonne journée de voyage. Quand on revient à Québec, c'est comme un marathon pour voir tout le monde.»

Au bout du fil et du Canada, Sara et Javier, avec leur petit Mathias, me racontent les aléas de leur nouvelle vie de missionnaires, depuis Whitehorse. Pourquoi le Yukon? Telle est la question. «C'est sûr que nous-mêmes, on se la pose encore!» (Rires.)

## UN ALLER SIMPLE

Tout semblait destiner les jeunes mariés à suivre la boussole de la Providence. Dans leurs histoires respectives, Sara et Javier sortent déjà des sentiers battus. «Chacun de nous a eu un long cheminement au cours duquel nous nous sommes posé la question de la mission sous toutes ses formes», me dit Sara.

Javier, Chilien d'origine, vit sa foi au sein du Chemin néocatéchuménal, un itinéraire de formation catholique né en Espagne. Sentant un appel à devenir prêtre, il est envoyé au séminaire international Redemptoris Mater de Québec pour commencer sa formation.

Sara fait sa connaissance dans cet itinéraire de formation où elle cultive sa foi depuis l'enfance. En Chine pour une mission de trois mois, elle a écho que Javier quitte le séminaire. «Le champ

était libre pour entreprendre une correspondance», me raconte-t-elle en riant de bon cœur avec son époux. C'est au Chili qu'ils commencent à se fréquenter, avant de se marier à Québec le 1<sup>er</sup> avril 2017.

Ensemble, ils aspirent à se laisser déboussole et à suivre les plans de Dieu: ils donnent leurs noms pour devenir missionnaires, peu importe où. Quelques mois plus tard, un 31 décembre, ils reçoivent une réponse. «Disons que ça a changé un peu notre façon de fêter le jour de l'An. On ne s'attendait pas à ce que ça arrive si vite. À ce moment-là, j'étais enceinte de trois mois. Mais on se sentait plus ou moins appelés à s'installer et à faire notre vie tranquille.»

## LES JOURS OBSCURS

Dans les hauteurs du 60<sup>e</sup> parallèle, au pic de l'hiver, le soleil fait une timide apparition entre 10 heures et 16 heures. Ce sera aussi dans une obscurité spirituelle que le couple vit sa première année de mission.

Javier vit un double exil. Lui qui venait d'apprendre le français pour s'adapter au Québec doit maintenant apprendre à parler anglais. «Je voulais l'apprendre du jour au lendemain, mais ce n'était pas possible. Ça frappait mon orgueil directement. Mais Dieu a pourvu malgré mes limites.» Il réussit tant bien que mal à obtenir un travail comme livreur chez Domino's Pizza en passant l'entrevue à chercher la traduction des mots sur son téléphone.

Pour Sara, même si leur vieille maison louée n'est pas à son goût, le sacrifice du confort matériel est bien moindre en

comparaison de celui des relations amicales et familiales.

«C'est une chose de se mettre au service avec des gens que tu aimes et qui t'apprécient, dans un milieu où tu as ta place. Ici, j'ai rencontré mes limites. Je ne m'attendais pas à tomber dans une sorte de désintérêt. Je ne voulais pas faire l'effort. Je ne me sentais pas sociale. Je n'étais pas tant à l'aise. Pas parfaitement bilingue. Ça m'a tiré vers le bas. J'avais moins envie de prier.»

«À Québec, j'étais beaucoup tournée vers le social, ce qui n'est pas une mauvaise chose en soi. Mais c'est comme si le Seigneur m'appelait avec Javier à délaisser cela. Ça ne veut pas dire que Dieu ne pourvoit pas pour d'autres relations sociales ou affectives ici. Tranquillement, depuis deux ans, on développe un réseau. Mais Dieu voulait me libérer de toutes mes dépendances et me rendre libre.»

Malgré le climat d'aridité glaciale des commencements, Sara et Javier goutent à une paix profonde. La parole entendue dans les laudes du matin ou dans les célébrations les exhorte à tout donner. «On a tellement reçu de l'Église dans nos vies! Le Seigneur a été tellement bon avec nous, on peut bien perdre notre vie un petit peu, même si ça ne nous tente pas.»

## LAISSER DES TRACES

Entre ses montagnes givrées et ses conifères élancés, le nord-ouest du Canada porte les traces des explorateurs parvenus en ses confins: les descendants des peuples arrivant par le détroit de



Béring, il y a plus de 10 000 ans; plus récemment, les missionnaires Oblats venus de Bretagne pour y annoncer l'Évangile; sans oublier les dizaines de milliers de chercheurs d'or rêvant de faire fortune.

Aujourd'hui, cette contrée mythique est toujours une terre d'exil. «La plupart des gens que l'on rencontre ne sont pas nés ici, me rapporte Sara. Une bonne partie de la population a emménagé ici pour le travail, le plein air ou un désir d'exotisme.»

Rares sont les missionnaires en terre yukonaise, où la moitié de la population se considère comme sans appartenance religieuse. Javier se démarque dans son milieu. «Quand les gens rencontrent un Sud-Américain, ils pensent qu'il vient au Canada ou aux États-Unis afin de poursuivre le rêve américain. De fait, beaucoup viennent pour cette raison.»

La faune religieuse est diversifiée parmi les 30 000 habitants de Whitehorse. En plus des Autochtones qui pratiquent

leur spiritualité, des Églises de dénomination catholique, unie, anglicane, mormone et une mosquée composent le paysage. L'Église catholique est elle aussi un microcosme à l'image de cette terre d'exilés.

«Notre Église compte beaucoup d'immigrants. Beaucoup de personnes passent par le Yukon pour entrer au Canada, car les démarches d'immigration y sont plus simples. Il y a une importante communauté philippino-indienne et beaucoup d'Asiatiques. Les gens n'ont pas été évangélisés ici la première fois. Les gens qui vont à l'église ici allaient déjà à l'église avant.»

À la messe de la communauté catholique francophone, les fidèles sont une quinzaine tout au plus. Du côté anglophone, on offre quatre messes le dimanche. On y trouve beaucoup de jeunes et des familles, pas trop de têtes blanches.

C'est dans ce contexte que Sara et Javier mènent un apostolat tout en douceur, comme la neige fondante au soleil qui révèle la vie à venir. Si Sara visite des



femmes en prison ou que Javier chante à la soupe populaire, le cœur de leur mission, à leurs yeux, ne réside pas dans les actions éclatantes et spectaculaires, mais surtout dans une présence discrète fondée sur une vie de prière et sur la confiance en Dieu.

«La mission nous pousse à donner quelque chose qui n'est pas en nous, à chercher des grâces, à chercher des choses qui viennent de Dieu. C'est Dieu qui fait le travail, malgré nos faiblesses, nos défauts et notre manque de prière. Mais le Seigneur peut se servir de nous pour donner une parole à quelqu'un quand on ne s'y attend pas. Il s'agit juste d'être une présence chrétienne.»

## LES NUITS CLAIRES

Au Yukon, les 20 heures d'ensoleillement du mois de juin font oublier la longueur des hivers sombres. C'est en se rappelant que Dieu est leur vraie lumière que Sara et Javier passent au

travers des tentations de partir, eux qui ont tout quitté pour le suivre.

Le couple missionnaire s'inspire souvent des récits bibliques sur la Terre promise pour mieux comprendre le sens de son appel.

«C'est sûr que notre contexte de mission et d'exil, plus concret et plus tangible, nous fait voir que, parfois, la terre de mission est une terre de désert pour notre cœur, pour notre spiritualité, pour notre affection, parce que nous sommes loin. Nous sommes comme le peuple hébreu sorti d'Égypte qui voudrait retourner à ses anciennes sécurités, à ce qu'il connaît. "Ah! en Égypte, on avait ça et ça", alors que pourtant ce peuple y était esclave.

«Nous n'étions esclaves de personne, bien sûr, mais nous l'étions par nos péchés et toutes sortes d'attachements. Regarder vers la Terre promise, ça nous pousse davantage à regarder les réalités spirituelles, à regarder "les choses d'en

haut". On a beau être ici, c'est facile de se perdre dans toutes sortes de plans. Il faudrait déménager cette année, avoir une maison, avoir ceci, cela.

«Mais étant donné qu'on a tout quitté, on n'oublie pas qu'on est ici en mission, même si, des fois, on aimerait l'oublier. On voit que le Seigneur veut toujours nous presser à regarder plus vers lui, à regarder cette réalité céleste qu'il est tellement facile d'enfouir dans notre quotidien, à travers toutes les choses qu'on a à faire, comme maman pour moi, comme comptable pour Javier, qui est vraiment dans les choses praticopratiqes.»

\*

Est-ce que Sara et Javier partiront bientôt pour d'autres cieux ? Pour le moment, leurs valises sont toujours bien rangées dans le placard. Ils se sentiront bien libres de le faire s'ils en sentent l'appel. Mais chaque jour, il leur importe surtout de fixer leur regard vers le Ciel, où le soleil brille ici même à minuit. ■





# JE VOUS AIME, MAIS JE PARS

PARCOURS D'UNE MIGRANTE  
PARTIE AVEC UNE CUILLÈRE D'ARGENT DANS LA BOUCHE

**Florence Jacolin**  
florence.jacolin@le-verbe.com

**C**omme beaucoup de Français depuis quelques années, nous avons, mon mari et moi, fait le choix de partir.

## POUR QUOI?

Nous sommes nombreux à le faire, et pourtant, le regard de nos contemporains, en France comme au Québec, reflète souvent de l'étonnement et de l'admiration, parfois de la perplexité, voire de l'incompréhension.

En ce qui nous concerne, nous n'étions pas en fuite, nous ne cherchions pas le miracle ni une terre promise. Nous cherchions plutôt un défi, peut-être même une mise à l'épreuve.

«C'est ton entreprise qui t'envoie?» Non, j'ai choisi. «C'est parce que tu as trouvé du boulot là-bas?» Non, j'ai trouvé du boulot «là-bas» parce que j'avais décidé d'y aller. Alors, «POUR QUOI?»

Bref, bien qu'encombrés d'une maison bien pleine à rembourser et de deux voitures, nous avons largué les amarres en quelques mois. Et le résultat de cet envol m'a personnellement fait pointer le doigt avec plus d'acuité vers trois réalités que je concevais vaguement.

## INSÉCURE

La première, c'est la situation d'insécurité dans laquelle se trouve un migrant. On s'entend bien : j'ai choisi de migrer, j'ai des conditions matérielles d'existence assez appréciables. Mais, avant de partir, le combat spirituel a été de taille. Et notre statut de travailleur temporaire dit tout : une loi et notre vie peut basculer.

Alors, je comprends bien ce peuple en exil qui peste contre Moïse et contre Dieu (Exode 15,22-24). Je ressens davantage la détresse des *boat people* entassés dans des embarcations précaires, et celle des personnes parquées dans des camps de réfugiés. Pour nous qui sommes parmi de rares privilégiés, finalement, dans l'abandon et au jour le jour, Dieu pourvoit parce que nous n'avons pas le choix de mettre notre vie entre ses mains et de faire confiance : en Lui, en nous, en nos enfants.

## DÉPOUILLÉE

La deuxième réalité qui m'est apparue brutalement, c'est la force spirituelle d'un certain dépouillement matériel : «Il est difficile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, mais il est encore plus difficile à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu», nous dit Matthieu (19,24).

Nous avons vendu et donné beaucoup de nos biens, mais nous en avons gardé beaucoup, et chaque boîte avait son excuse :

jeux, jouets et livres pour les enfants (ils doivent se retrouver), partitions (c'est sentimental), nécessaire pour cuisiner (c'est pratique), meubles des parents (ils sont tristes de notre départ). Et quand, après le passage du déménageur, notre maisonnette s'est retrouvée bien encombrée, c'était le désarroi.

Nous vivions depuis six semaines avec le contenu de huit valises pour cinq personnes. Je me suis sentie soudain submergée : physiquement, psychologiquement, spirituellement.

## ÉTRANGÈRE

La dernière réalité qui m'a frappée découle directement de l'exil et est évidente en quelque sorte : toute ma vie, je serai l'étrangère d'un pays. J'écoute beaucoup Radio France Internationale et les artistes invités, qui sont pour la plupart imprégnés de deux cultures qui les inspirent. Ils le disent tous chacun à leur manière, et je trouvais cela bien redondant à entendre à chaque entrevue. Mais c'est tellement profondément, viscéralement vrai.

Il y a un équilibre à trouver : avoir l'humilité nécessaire à une bonne intégration et ne pas se renier. Ici, nous avons un accent, ailleurs nous aurons de «drôles d'expressions». Les enfants ne sauront plus faire la même chose que leurs cousins et n'auront pas les mêmes références historiques, mais ils auront des souvenirs en commun de leur plus jeune âge.

## MON EXIL INTÉRIEUR

J'étais partie loin déjà, mon cerveau avait migré : les enfants à l'école, mon mari au travail, moi chez Emploi Québec, une paroisse sympa, des sorties dans la nature comme jamais, l'appropriation du système bancaire et des rabais, le NAS, la RAMQ et j'en passe. Mais j'ai réalisé avec un peu de mélancolie – très passagère – que mon cœur était encore en exil... et le resterait probablement à jamais. Quelques meubles de mon enfance m'ont suivie, les partitions de chant et de flûte de ma jeunesse aussi, ainsi que les cahiers noircis de relectures et de discernement chez les jésuites.

Voilà la courte réflexion d'une migrante venue non pas sans le sou, mais comme on dit chez nous «avec une petite cuillère en argent dans la bouche». Voilà comment je vis mon exil intérieur : comme un mystère à accueillir chaque jour dans l'abandon et la joie. Et tout cela sans dessein spirituel à l'origine du projet. Et pourtant, l'Esprit Saint m'a surpris et me surprendra toujours (et c'est sa *job*, je crois). ■

*«Ne vous inquiétez pas pour le lendemain ; le lendemain se souciera de lui-même. À chaque jour suffit sa peine.»*  
(Matthieu 6,33)

INCURSION

# LA TRAVERSÉE DES GENS COURAGEUX

Un texte de Brigitte Bédard  
[brigitte.bedard@le-verbe.com](mailto:brigitte.bedard@le-verbe.com)

Photos de Maxime Boisvert



Il y a des traversées qui ne se font pas à pieds secs, mais boueux. À la Résidence Angelica, à Montréal-Nord, dans le pire de la crise, on a continué à marcher, certain d'arriver à bon port, mais sans trop savoir sur quelle sorte de terre on allait se poser.

Comme dans tous les CHSLD du Québec, la vague COVID-19 s'est abattue sur celui de la communauté des Sœurs de Charité de Sainte-Marie, laissant des marques indélébiles chez le personnel.

## PEUPLE FIDÈLE

Avant d'aller rejoindre au jardin le groupe d'employés masqués et désinfectés, je croise **sœur Claire**, directrice générale, ainsi que **Nancy Tavares**, directrice des soins infirmiers et des programmes à la clientèle (photo page 33).

« On avait travaillé tellement fort, tout le monde, pour empêcher le virus d'entrer ici, lance madame Tavares. Le jour où il est entré, en moins de cinq minutes, on avait quatre cas! Je vous le dis... on a pleuré de découragement. L'émotion passée, on s'est remis au travail, mais des employés sont tombés malades, l'un après l'autre. »

Ceux qui restaient, elle les croisait chaque matin, tous cernés et épuisés. Ils refusaient de quitter les résidents sans avoir prodigué tous les soins. Plusieurs n'ont même pas voulu être payés pour leurs heures supplémentaires.

« Quand on a entendu, à la télé, les mauvais commentaires sur notre résidence, ça nous a vraiment fâchés. Ce n'était pas représentatif de la réalité. C'était de la reconnaissance qu'on ne donnait pas aux employés. Moi, je veux rendre hommage à tous ceux qui sont restés

fidèles à leur engagement », me dit sœur Claire, encore bouleversée par la perte d'une centaine de résidents en moins d'un mois (61 décédés de la COVID), ce qui représente habituellement une année entière. »

## LES PILIERS

Tous les chefs d'unité sont tombés malades. « On a vu qu'il y avait un vrai leadership chez les employés. On n'avait plus de chef, mais je pense qu'on s'est tout simplement laissé mener par notre cœur », lance **Hélène Désilet** (photo ci-dessous), préposée à l'entretien. Dans mes pauses, j'aidais les préposés. Tout le monde aidait tout le monde! »

« Ce n'est pas le même travail quand on travaille avec son cœur », ajoute **Éric Di Monte** (photo page 35), journaliste. « Si on écoute trop les médias, on se décourage. En plus, quand tu entends toujours que ta vie est en danger, tu te demandes si t'es assez payé pour ça! Et les autres? Payés pour rester à la maison? Tu rumines... Alors, t'éteints la télé et tu vas travailler! »

— Qu'est-ce qui vous tenait?

« C'est monsieur Benalen, le directeur des services techniques! répond Hélène. Les jours où j'étais fatiguée, je pensais à lui et ça me donnait le courage de rentrer. Je lui ai dit que j'avais appris à l'aimer! Chaque matin, il venait dans notre local – pas pour nous donner des ordres,





mais pour travailler avec nous et nous encourager.»

**Neelam Tohen** (photo page 32), ergothérapeute, poursuit : « Madame Tavares aussi était toujours là ! Elle arrivait tôt le matin et partait tard le soir. On pouvait aller la voir ; elle était toujours accommodante. »

« Je soupçonne qu'elle n'a pas dormi depuis un mois et demi, elle ! lance **Philippe** (photo page 36), provoquant l'hilarité générale. Elle nous écrivait des courriels et on se disait : "Ben voyons donc, elle dort quand, elle ?" Elle devait gérer les familles, les médias, les préposés, les employés, les malades, les chefs qui tombent ! »

On dit que cette traversée boueuse a révélé le meilleur des personnes. Le nom de sœur Claire surgit : « Elle a laissé sa communauté pour vivre ici ! Elle a

quand même 70 ans ! Elle nous a dit que si nous, on était là, elle voulait y être aussi. Chaque matin, elle faisait le tour des étages pour nous remercier d'être là et nous féliciter pour notre travail », raconte Neelam.

## LA VIE ET LA MORT

Philippe Duhamel, jeune infirmier, a vécu des choses éprouvantes. « J'étais les yeux des familles ; quand il se passait quelque chose, elles me faisaient confiance. Avec ce virus, on ne savait pas à quoi s'attendre. Un jour, j'ai dit à une famille que tout allait bien pour leur mère, qu'on n'avait pas à craindre pour sa vie. J'ai donc refusé leur visite. Trois heures plus tard, elle est décédée...

« J'ai privé des familles de leurs derniers instants ! Ça m'a pris du temps avant de me pardonner, tout en sachant que



c'était hors de mon contrôle. Par la suite, dès que je voyais le moindre signe, j'invitais les familles, même si on n'était pas *by the book*. »

Le plus difficile dans cette traversée ? Refuser l'accès aux familles. « Moi, je dirais que la tristesse a fait mourir plus de monde que le virus ! » commente Hélène.

Habitée à soigner les gens plutôt en forme, **Annie** (photo page 37), thérapeute en réadaptation physique, a vu une souffrance jusque-là inconnue : « J'aidais à nourrir les personnes. Elles étaient si faibles qu'elles n'arrivaient même pas à manger... C'était très difficile à voir. Il me semble que je ne serai plus jamais la même. »

Philippe pense à un homme en fin de vie dont la famille, elle-même à risque, ne pouvait pas venir. « J'ai fait un Facetime, même s'il était inconscient. Ils ont pu lui

dire qu'ils l'aimaient. Il est décédé peu après. »

Annie se souvient d'une dame en fin de vie. « Sa fille était incapable de venir la visiter. J'ai quand même fait un Facetime. On aurait dit que ça a déclenché quelque chose en elle, car le lendemain, elle a eu le courage de venir. Sa mère est partie doucement.

« Pour que madame Lucille puisse voir ses enfants, on a tiré son lit jusqu'à la fenêtre, raconte Hélène. Elle était en fin de vie... Elle les saluait, mais elle y arrivait à peine tant elle était faible. Ils se sont dit adieu comme ça. Elle est décédée dans la nuit. »

Il est 13 h. Le lunch est terminé. Nous nous saluons de loin, derrière nos masques. Ils s'en retournent vers cette terre nouvelle, faite d'inconnu et d'incertitudes, certes, mais surtout pleine de possibilités et de vie, il me semble. ■



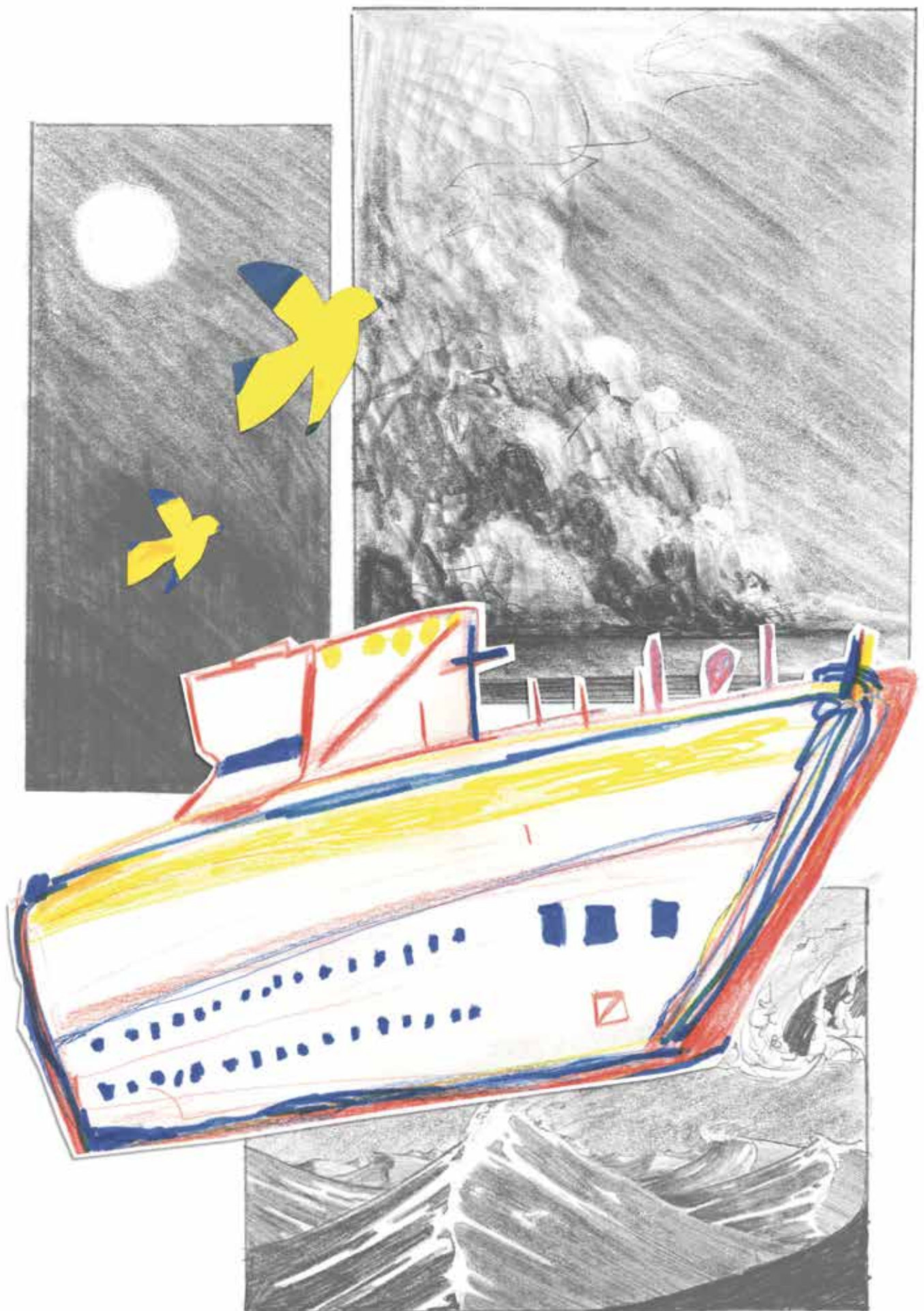
Aziz  
Deschamps  
Nurse Practitioner  
RN

# LA PASTORALE MARITIME

**Texte d'Yves Casgrain**

yves.casgrain@le-verbe.com

**Illustrations de Louis Roy et Joséphine Dubern**



# 1 J'ÉTAIS MARIN SUR L'OCÉAN ET VOUS M'AVEZ VISITÉ

«Marin est le second métier le plus dangereux au monde. Le premier est pêcheur.» Cette phrase assassine est extraite du documentaire *Cargo. La face cachée du fret*, réalisé en 2016 par le réalisateur français Denis Delestrac. Pourtant, très peu de personnes connaissent la vie de ces hommes et de ces femmes et encore moins leurs besoins physiques et spirituels. C'est pour leur venir en aide qu'un petit groupe de laïcs catholiques écossais a créé en 1920 l'Apostolat de la mer. L'organisation est aujourd'hui de plus en plus connue sous le nom de Stella Maris, selon le vocable marial signifiant «étoile de la mer».

«Nous nous assurons du bien-être des marins dont personne ne se soucie. Personne!» me lance le diacre Paul Racette lors d'une entrevue. Directeur du Foyer des marins de Trois-Rivières, il connaît bien leur réalité.

«L'organisation Stella Maris vise à favoriser et à soutenir la vie chrétienne de ces gens et également de combler leurs besoins essentiels partout à travers le monde. Sur les bateaux, ils ont de quoi se nourrir. Généralement! Il arrive des cas d'exception. Nous en voyons quelques fois. Ils ont de quoi se vêtir pour travailler sur le bateau. À part cela, oublie ça! On leur donne le minimum. Le restant? Bah...», souligne Paul Racette.

Le Foyer des marins est tenu à bout de bras par le diacre et une vingtaine de bénévoles. Là, les marins peuvent prendre un bon café, écouter la télévision, jouer au billard, s'acheter des vêtements à prix très modique, des friandises et des souvenirs. Une minifourgonnette est à leur disposition s'ils veulent aller au centre-ville, assister à une messe ou visiter le

Sanctuaire Notre-Dame-du-Cap. Par-dessus tout, les marins profitent du wifi pour entrer en contact avec leur famille qu'ils n'ont pas vue depuis des semaines, voire des mois.

## CHEAP LABOUR

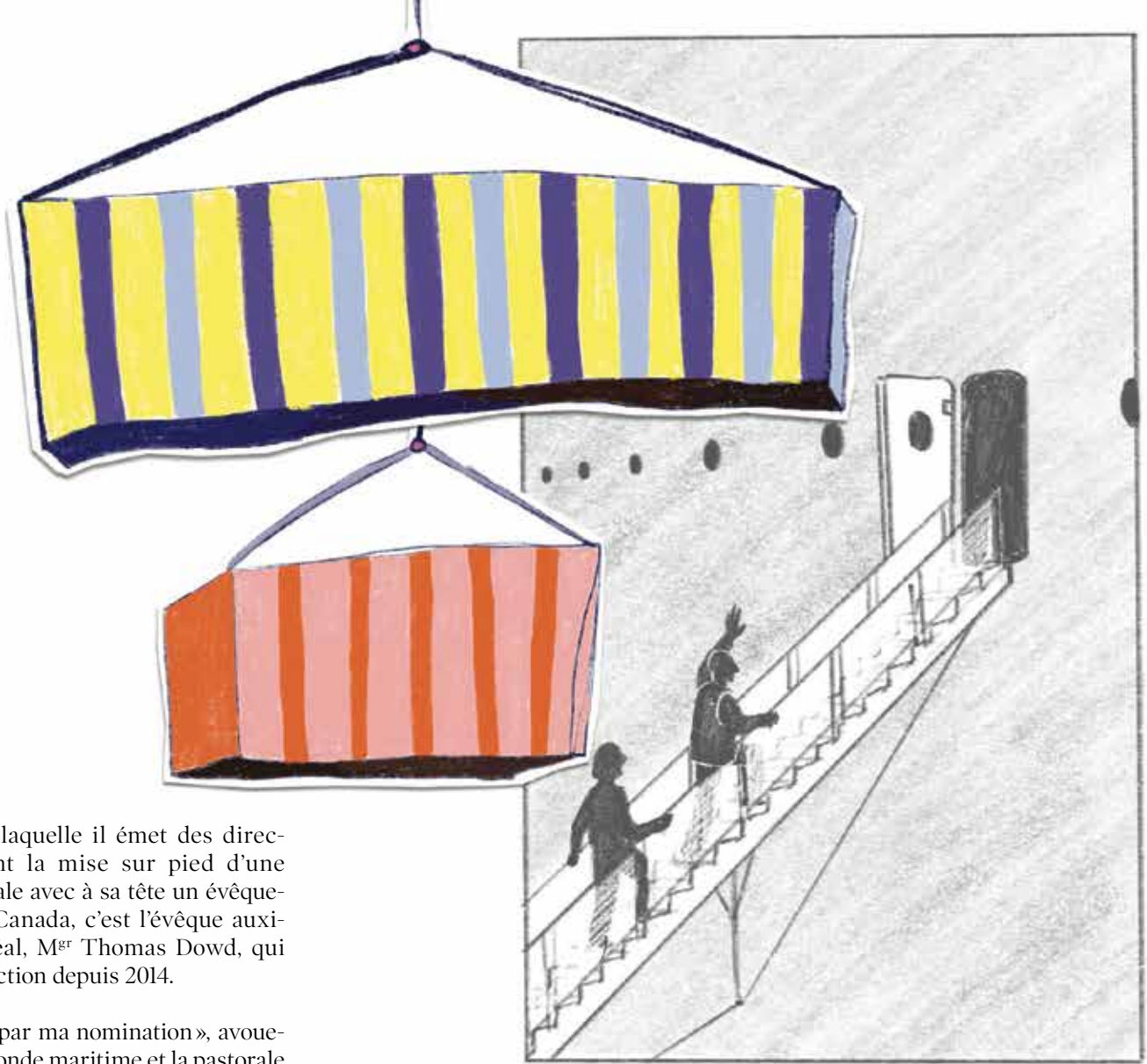
La mission du Foyer consiste également à s'assurer que les marins sont bien traités à bord du cargo. «Quand un bateau arrive – et c'est notre première mission –, nous nous assurons d'y monter pour les rencontrer. Nous allons vers eux pour leur offrir nos services, pour être à leur écoute. Nous allons prendre un café dans leur cuisine. Nous jasons ensemble. Ils nous partagent ce qu'ils vivent», explique Paul Racette, le diacre québécois.

Les marins qui sont à bord proviennent de différents pays (Philippines, Inde, Ukraine, Chine...). La langue commune est l'anglais.

«On ne voit pas d'Américains, de Canadiens, d'Européens, mis à part ceux de l'Europe de l'Est. Les marins naviguent neuf mois en mer, les officiers quatre mois. Les simples marins sont du *cheap labour*», selon le directeur du Foyer.

Bien qu'une multitude d'organisations, allant des syndicats jusqu'aux grandes organisations, comme le Bureau international du travail, veille sur les droits des marins, il est très facile pour les armateurs de ne pas les respecter une fois dans les eaux internationales.

Pour aider les Foyers de marins, Jean-Paul II a publié, en 1997, une lettre apostolique elle aussi intitulée *Stella Maris* sur l'apostolat



maritime, dans laquelle il émet des directives concernant la mise sur pied d'une structure nationale avec à sa tête un évêque-promoteur. Au Canada, c'est l'évêque auxiliaire de Montréal, M<sup>gr</sup> Thomas Dowd, qui occupe cette fonction depuis 2014.

«J'ai été surpris par ma nomination», avoue-t-il. En effet, le monde maritime et la pastorale conçue pour les marins n'étaient pas familiers à M<sup>gr</sup> Thomas Dowd, comme à la plupart des catholiques, d'ailleurs.

## CRIME ORGANISÉ

Aujourd'hui, l'évêque est un fervent promoteur de la cause des marins et des travailleurs dans les ports. Avec d'autres évêques, il a créé un comité d'étude afin de mieux répondre aux multiples besoins de ces travailleurs de la mer. Il aimerait, entre autres, s'inspirer des meilleures pratiques dans le domaine en Europe et plus particulièrement en Angleterre.

«Dans certains pays, la coordination entre le gouvernement, les Églises et les syndicats est mieux structurée. Il est plus facile alors de faire des actions militantes au profit des marins», explique l'évêque.

En écoutant M<sup>gr</sup> Dowd, on comprend aisément pourquoi, en certaines circonstances,

les marins ont besoin d'une telle coalition internationale. «Sur les bateaux usines qui pêchent et transforment le poisson, il y a des cas d'esclavagisme. Des gens sont achetés et vendus, puis transférés d'un bateau à l'autre. Ils ne sont pas payés, ou très peu. Dans l'industrie de la pêche, il existe beaucoup d'organisations criminelles. Certains ports dans le monde sont contrôlés par le crime organisé.»

Il arrive également que les marins ne reçoivent pas leur paye. «On découvre par exemple que le propriétaire du bateau ne respecte pas le contrat d'emploi. Ils sont au milieu de l'océan... Le pape François parle des périphéries. Je peux vous dire que le milieu de l'océan Pacifique, c'est pas mal périphérique, merci!» lance M<sup>gr</sup> Dowd.

L'Église catholique n'est pas la seule à soutenir les marins et les pêcheurs. D'autres

mouvements œcuméniques font de même. Il y a notamment la North American Maritime Ministry Association, créée en 1932. L'Église catholique y a ses représentants. Jason Zuidema, pasteur de l'Église chrétienne réformée, en est l'actuel directeur général.

Pour Jason, l'importance des Foyers des marins réside surtout dans le fait que les bénévoles et les employés se donnent pour eux. «La présence d'un aumônier, d'un laïc est importante. C'est le lien social qui est le plus important dans le ministère auprès des marins. La présence d'une personne qui monte à bord du bateau et qui dit aux marins: "Le monde vous oublie, mais moi, je ne vous oublie pas. Je suis là. Je veux vous aider. Dites-moi ce que vous voulez et je vais le faire" revêt une importance capitale.»

Jason Zuidema, qui a connu la pastorale maritime en travaillant au Foyer des marins de Montréal alors qu'il était étudiant à l'université, croit que l'abandon des marins est voulu ainsi par les armateurs, qui pèsent très lourd sur l'économie mondiale. «Ils veulent rester cachés.»

Il montre également du doigt le fait que la population en générale ne porte pas attention à ces étrangers qui pourtant sont responsables de la distribution de plus de 75 % de leurs biens de consommation.

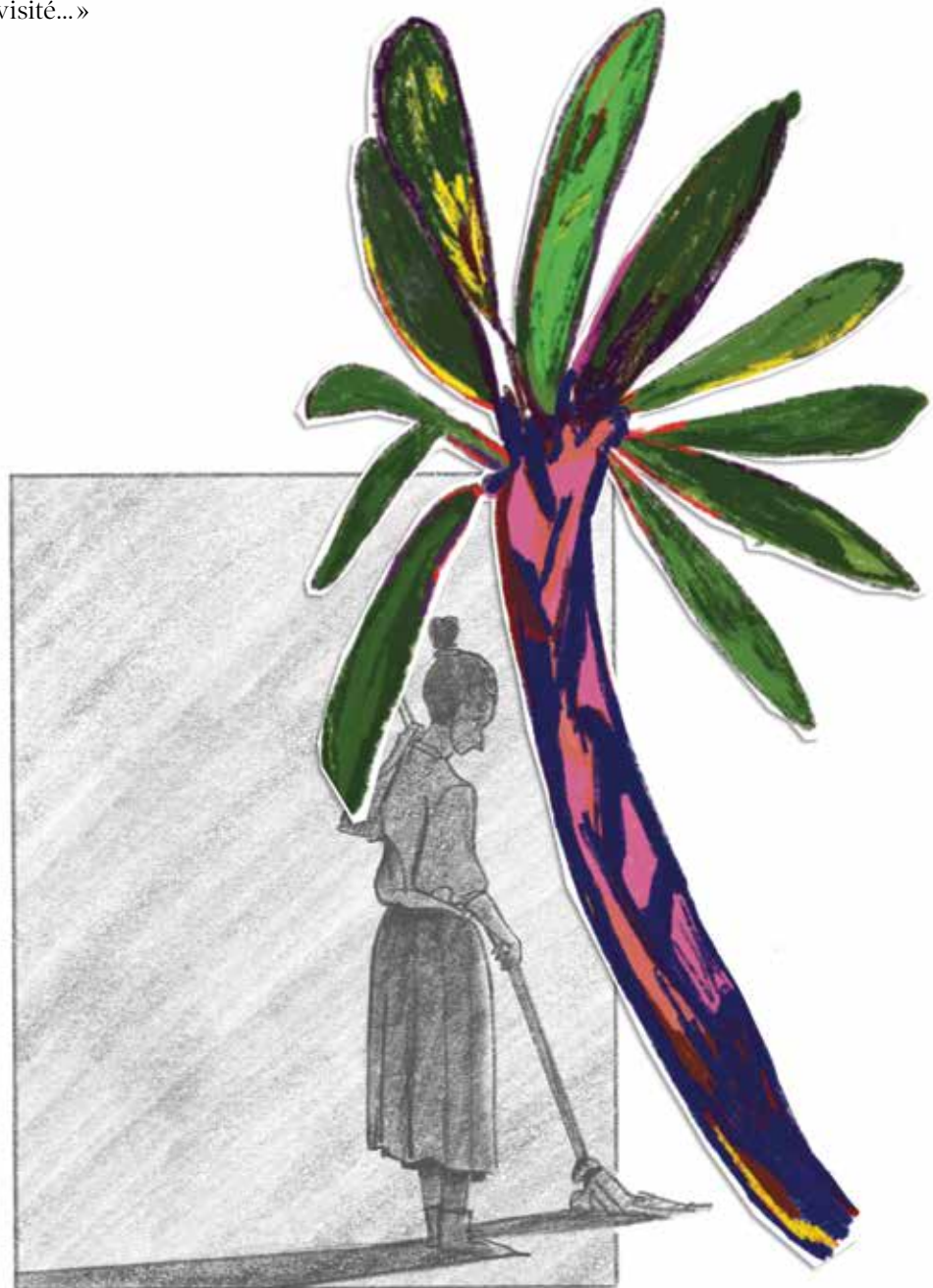
«Ce ne sont pas des paroissiens, ni nos amis, ni des membres de nos familles. Ce ne sont pas des personnes de mon quartier. Ce sont des personnes qui viennent d'ailleurs. On

aime que cela soit caché. C'est plus facile, car nous pouvons nous procurer des biens à moindre prix.»

\*

À l'évidence, grâce au diacre Paul Racette, à M<sup>gr</sup> Thomas Dowd et au pasteur Jason Zuidema, les marins sont moins seuls. Lorsque je leur demande ce qui les motive dans leur ministère, tous me citent le discours de Jésus: «J'étais étranger et vous m'avez accueilli...»

Si le Christ avait été parmi ces marins et ces pêcheurs, il aurait assurément ajouté: «J'étais un marin seul sur l'océan et vous m'avez visité...»



# 2 LE MISSIONNAIRE DES CROISIÈRES

Le *Costa Deliziosa*, avec à son bord 2 826 passagers, s'apprête à quitter le port de Belize situé en Amérique centrale. Ce mastodonte d'acier d'une longueur de 294 mètres possède 13 ponts, dont 12 sont réservés aux touristes. Ces derniers entament ce matin-là leur dernière journée d'une croisière qui aura duré une semaine. Les membres de l'équipage s'activent afin de satisfaire la clientèle jusqu'au moment du débarquement. Contrairement aux passagers, ils ne descendront pas à terre. Ils reprendront la mer vers une autre destination. Comme eux, Thomas Ziegler, prêtre, restera à bord.

En plus de 10 ans, Thomas Ziegler a navigué durant 2500 jours sur des dizaines de bateaux de croisière. «Parfois, je restais une semaine. La plupart du temps, je restais entre deux mois et dix mois sur le même bateau. C'est une expérience unique.»

C'est en 2003 qu'il s'embarque officiellement sur le *Costa Allegra*, ayant à son bord 1800 passagers et 600 membres d'équipage. Sa première croisière comme aumônier vient clore une année de formation au sein de la compagnie Costa Croisières, propriétaire d'une impressionnante flotte composée de 15 bateaux.

«On ne s'improvise pas aumônier de croisière. D'ailleurs, ce serait totalement imprudent de monter à bord sans formation.»

Comment un prêtre en est-il arrivé à parcourir le monde au sein de ces villes flottantes ? «Cela m'est tombé dessus il y a vingt ans», dit-il.

À cette époque, le jeune prêtre se cherchait encore. Tour à tour curé de campagne et

curé de ville, il sentait que ses aspirations n'étaient pas tout à fait comblées. En 1999, il décide de partir en voyage aux États-Unis. Il s'arrête alors à Miami et y découvre le plus grand port au monde dédié aux bateaux de croisière. Fasciné par ces géants de la mer, il décide de monter à bord du *Majesty of the Seas*. Durant une semaine, il navigue sur la mer des Caraïbes.

«Une semaine de croisière, c'est peu. Ce bref tête-à-tête avec la mer a pourtant suffi à me donner l'intuition de ma vocation maritime», écrit-il dans son livre *Les bateaux de l'éphémère. Un curé à bord*.

De retour à terre, il se confie à l'évêque du diocèse de Perpignan en France, où il doit poursuivre son ministère. L'évêque l'invite à se familiariser avec l'apostolat de la mer. C'est ainsi qu'il entre en contact avec la réalité des marins qui passent leur vie sur d'immenses cargos et celle des pêcheurs côtiers.

## L'AUTRE CÔTÉ DU DÉCOR

C'est ainsi qu'en 2003 il monte à bord du *Costa Allegra*. De nombreux observateurs au regard sceptique se demandent alors ce que peut faire un prêtre dans ces palais flottants voués entièrement au plaisir et à la fête.

«On parle beaucoup de périphérie dans l'Église, mais lorsque l'on parle de bateaux de croisière, on ne considère pas qu'ils en font partie. Bien souvent, on diabolise cette industrie en oubliant une donnée essentielle : elle est faite de métal, certes, mais elle est surtout faite d'hommes et de femmes, membres de



l'équipage ou passagers. Nous n'avons pas à les juger, nous avons à les accompagner.»

Avec le temps et servant comme bénévole, l'aumônier aura été en mesure de se faire accepter par les travailleurs des bateaux sur lesquels il séjournait. Petit à petit, il passe de l'autre côté du décor clinquant créé pour ébahir la clientèle.

«Très peu de personnes croient que les marins ont besoin d'aide parce qu'ils sont sur un bateau de croisière. Dans l'imaginaire populaire, les membres de l'équipage sont des privilégiés.»

Et pourtant, le missionnaire des croisières y découvre tout un monde de souffrances silencieuses.

«En fonction des compagnies, les membres de l'équipage ont des vies quand même très pénibles», m'explique Thomas Ziegler. «Il faut savoir qu'il y a des métiers différents sur un bateau de croisière. Il y a des métiers qui sont privilégiés, qui sont moins pénibles. D'autres, au contraire, sont très difficiles. Si vous faites de la plonge toute la journée, si vous vous occupez des déchets, d'huiler les machines, de nettoyer les cabines ou si vous êtes dans les cuisines, c'est épuisant.»

À cette charge de travail viennent s'ajouter la routine et la solitude.

«La routine et la solitude se répondent, se font écho et minent l'énergie nécessaire pour faire votre travail. Tous racontent cela. Surtout le commandant. S'il y a quelqu'un qui est bien seul, c'est lui. On le considère souvent comme le pacha. Il se retrouve totalement isolé.»

Néanmoins, à bord, les membres de l'équipage jouissent de privilèges qu'ils ne retrouvent pas à terre. Par exemple, ils n'ont pas l'obligation de se faire à manger, de faire les courses, de laver leur uniforme.

«C'est un mode de vie qui empêche certains membres de l'équipage, au bout de cinq ans, de faire autre chose. J'en connais qui sont toujours là après 30 ans, voire 40 ans de service.»

Ces mercenaires, comme il les appelle, doivent également faire vivre leur famille restée à terre. Cette obligation ajoute au sentiment d'être enchaîné au bateau. Beaucoup, à leur retraite, ne connaissent pratiquement pas leurs proches.

Mais que peut bien apporter un aumônier à ces forçats des mers nouveau genre ?

Le fait de ne pas figurer dans l'organigramme de la compagnie permet à l'aumônier d'être un électron libre. «Ils le ressentaient. Cela les rassurait. Ma présence humanisait en quelque sorte l'air qu'ils respiraient.»

Le prêtre offrait également aux voyageurs et aux membres de l'équipage d'assister quotidiennement à l'eucharistie. Il a célébré maints anniversaires de mariage, de nombreuses fiançailles, donné la confession.

Pourtant, Thomas Ziegler insiste: il n'était pas là pour faire du prosélytisme.

«Il ne s'agit pas de semer, ni même de récolter, mais de défricher. Ce n'est pas forcément un défrichement à la machette, c'est un défrichement tout en douceur, par la présence qui induit l'amour, l'amour fraternel. Cela demande énormément de temps.»



## À L'ÉCOLE DE CHARLES DE FOUCAULD

Avec les passagers, le prêtre se rendait disponible à tous.

« Il y a de nombreux passagers qui sont heureux de savoir qu'il y a un prêtre physiquement présent. Certains échangeaient quelques mots avec moi, d'autres m'invitaient à boire un verre ou même à partager leur table. »

Thomas Ziegler précise tout de même que la vie à bord s'accompagne de tentations.

« Il ne faut pas se voiler la face. On vit tous un combat tous les jours. Il nous poursuit en quelque sorte. » Pour l'aider à traverser les épreuves, le prêtre profitait des escales pour rencontrer les curés de paroisses avoisinant les ports.

Thomas Ziegler pouvait également compter sur la spiritualité de Charles de Foucauld.

« Sa vie m'a beaucoup inspiré. En lisant ses écrits, j'ai compris la façon dont il a vécu son ministère avec des gens qui n'étaient pas catholiques, pas même chrétiens. »

En 2017, Thomas Ziegler est forcé de mettre de côté son ministère unique en raison d'un cancer des os. Trois ans plus tard, il est toujours en vie. Pour lui, Charles de Foucauld y est pour quelque chose.

Lorsqu'on lui demande si cette expérience a changé sa manière d'exercer son ministère de prêtre, il répond : « Complètement ! Complètement ! Parce que cette expérience m'a beaucoup touché dans le sens de la proximité à l'autre. Je considère que je ne suis pas plus important que quelqu'un d'autre. Je suis un frère avec un frère. C'est le concept du frère universel de Charles de Foucauld. »

Aujourd'hui, Thomas Ziegler, maintenant responsable d'un vaste domaine de retraite et de villégiature, espère que l'Église n'oubliera jamais la nécessité pour elle d'assurer une présence sur ces véritables paroisses flottantes. ■

---

Pour aller plus loin :

Thomas Ziegler et Charles Wright, *Les bateaux de l'éphémère. Un curé à bord*, Éditions Salvator, Paris, 2019.

[en.wikipedia.org/wiki/Apostleship\\_of\\_the\\_Sea](https://en.wikipedia.org/wiki/Apostleship_of_the_Sea)



An orange watering can is pouring water into a garden bed. Several blue and white seedling tubes, each featuring a portrait of a man and the text 'Le Verbe', are planted in the soil. A white graphic of a hand sowing seeds is positioned above the tubes.

# SEMEZ L'ESPÉRANCE **SEMEZ LE VERBE**

**À semer largement,  
on récolte largement.**

Aidez-nous à évangéliser les générations futures  
**par vos dons et legs testamentaires.**

[le-verbe.com/legs](http://le-verbe.com/legs)

# LE PRIX À PAYER

**Un texte de Valérie Laflamme-Caron**  
valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

**Photos de Jean Bernier**

Le mythe de l'eldorado est apparu en Amérique du Sud au 16<sup>e</sup> siècle et a été relayé par les conquistadors partout en Europe pendant près de 400 ans. Ce mirage a conduit bien des hommes à leur perte. Aujourd'hui, c'est l'Occident qui se dresse telle une cité d'or pour des millions de personnes à la recherche d'une vie meilleure. Qu'elles proviennent de l'Équateur, du Cameroun ou de la Syrie, les personnes qui immigrent au Canada sont nombreuses à vivre une désillusion. Quatre d'entre elles ont accepté de nous partager les aléas de leur intégration à la vie québécoise.



## UN RÊVE

José et Virginia Proaño sont débarqués de Quito le 6 avril 2012, le jour du Vendredi saint. Lui avait vécu en Europe, elle aux États-Unis. Depuis longtemps, ils avaient le désir de s'installer à l'étranger avec leur famille. En Équateur, plusieurs entreprises privées font la promotion du Canada. On y vante un pays à la recherche d'une main-d'œuvre scolarisée et expérimentée. Avocat et juge, José croyait avoir le profil idéal pour réussir son immigration :

« Dans le journal, plusieurs publicités laissaient entendre qu'émigrer au Canada, c'est facile. Nous sommes allés à une conférence organisée par une agence. On nous a dit que le Canada était une société vieillissante qui avait besoin d'immigrants. On s'imaginait qu'en arrivant, tout le monde allait nous offrir un emploi. » Virginia, son épouse depuis près de vingt ans, renchérit : « On dit toujours que le taux de chômage est très bas au Québec, mais on ne spécifie jamais quels sont les types d'emplois disponibles. Le gouvernement est

très exigeant envers les personnes qui veulent immigrer. On a beaucoup de critères à respecter. Il faut faire des études et avoir dix ans d'expérience dans un domaine professionnel. On s'imaginait que si on demandait autant d'expérience, c'était pour qu'elle profite au Canada. En réalité, c'est tout le contraire. »

José était conscient qu'il ne pourrait pratiquer le droit comme avocat. Mais il croyait qu'en obtenant un diplôme d'études supérieures en droit de l'environnement, il arriverait à intégrer la fonction publique. Ce n'est pas arrivé. Après avoir occupé des emplois dans le commerce de détail pendant huit ans, il a fini par décrocher un poste d'agent d'assurances chez les Chevaliers de Colomb.

## DE L'OBLIGATION À LA DÉCISION

Michline Nader, qui a vécu en Syrie pendant près de trente ans, était en visite à Montréal chez sa sœur quand la guerre a éclaté. Comme elle travaillait dans le domaine des droits de la personne, il

était trop risqué pour elle de rentrer. Au début, elle voyait à la télévision ce qui se passait en Syrie et n'y croyait pas. Elle ne voulait pas l'accepter :

« En Syrie, j'étais une personne très active et engagée. En m'installant au Québec, j'ai perdu mon autonomie. Je suis restée six mois chez ma sœur. J'ai cherché du travail, mais comme je ne parlais pas la langue, je n'en ai pas trouvé. En attendant d'obtenir le statut de réfugiée, je ne pouvais m'inscrire à des cours de français. J'ai reçu ce qu'on appelle l'aide de dernier recours. J'ai vécu cette expérience comme une humiliation. Comme je suis intervenante de profession, je suis habituellement celle qui aide les autres. Je n'arrivais pas à être celle qui reçoit. »

Après avoir vécu quelques années en France durant sa jeunesse, Willy Foadj a dû lui aussi se résigner à quitter son pays pour des enjeux relatifs aux droits de la personne. Au Cameroun, sa formation le destinait à une carrière dans le domaine de l'administration et de la gestion de projet. Même avec trois diplômes universitaires en poche, il lui a fallu se réorienter à son arrivée au Québec :

« La réalité de l'immigration nous appelle à faire des choix pour nous intégrer. C'est un nouveau départ. Je suis une personne curieuse. J'ai toujours été fasciné par la magie de l'informatique. Je me suis dit que, tant qu'à recommencer à zéro, je pourrais en apprendre davantage à ce sujet. » Ses efforts ont porté des fruits : après avoir complété une quatrième formation universitaire, il a obtenu un poste dans la fonction publique.

## PAS LE PARADIS

Même si les difficultés professionnelles rencontrées par les nouveaux arrivants sont généralisées, celles-ci restent taboues. Willy explique :

« En Afrique, il y a toujours cette idée selon laquelle la vie en Occident est

facile. On dirait qu'ils pensent que les dollars poussent dans les arbres. C'est pourquoi ils veulent tous venir ici. La plupart du temps, quand on m'appelle depuis le Cameroun, c'est pour me parler d'argent. Ils ignorent que, pour aider leur famille, beaucoup d'Africains ont deux, voire trois emplois. Quand on en parle, certains écoutent. Mais la plupart pensent qu'on cherche des excuses pour ne pas les soutenir financièrement. Il y a une dimension culturelle à cette réalité : au Cameroun, l'individu ne se perçoit jamais seul. Son problème ne lui appartient pas. C'est à la communauté à tout mettre en œuvre pour l'aider. »

Michline, de son côté, a vécu une véritable destitution. Petite dernière d'une famille de dix enfants, elle était habituée d'être soutenue par ses aînés :

« Ma famille en Syrie est aisée. Avant de venir au Canada, je n'avais jamais eu à me soucier d'argent. Quand j'ai quitté le domicile de ma sœur pour m'installer dans mon premier appartement, il ne me restait que cinquante dollars par mois pour vivre. Je m'arrangeais avec ça. Peu importe la météo, je marchais pour me rendre là où je devais aller. Je cuisinais un plat que je mangeais toute la semaine. Je ne suis allée qu'une fois dans une banque alimentaire. Quand j'ai vu toutes ces familles dans le besoin, j'ai préféré leur laisser le nécessaire et m'arranger seule. Un jour, une voisine, elle aussi d'origine syrienne, a voulu me donner de l'argent. J'ai refusé. Elle m'a donc offert, en échange d'un petit revenu, de faire le ménage chez son fils quelques fois par mois. Accepter ce travail de femme de ménage a heurté mon orgueil. En Syrie, la société est très hiérarchisée. J'allais plusieurs fois par semaine dans les salons de beauté : pédicure, manucure, coiffure. J'ai renoncé à tout ça, sans regret. Le Québec m'a fait découvrir la simplicité. »

Aujourd'hui, Michline est intervenante de nuit dans un organisme communautaire qui vient en aide aux femmes en difficulté. Détentrice d'un baccalauréat

en sociologie décerné par une université syrienne, elle aurait aimé suivre une formation en service social. Comme elle n'a pas en main la copie originale de son diplôme d'études secondaires, l'Université Laval a refusé son inscription.

## LA VÉRITÉ LIBÈRE

Devant ces difficultés, Virginia se fait un devoir de dire la vérité à ses proches qui la questionnent sur sa vie au Canada :

« Le Québec, c'est bien, mais comme l'Équateur, ce n'est pas le paradis. C'est important de dire les choses. Ce serait dommage que nos cousins s'engagent dans un processus d'émigration, qu'ils découvrent la réalité et se sentent trahis. Moi, j'aurais aimé qu'on nous dise la vérité. J'aurais aimé le savoir, que ce serait si difficile. On s'est conformé à toutes les demandes du gouvernement. On se demande parfois ce qu'on a fait de mal. À quel moment de notre vie on s'est trompé. Notre quotidien est contraire à tout ce qui a été annoncé. »

Au Cameroun, le discours sur l'Occident commence à changer. La démocratisation d'Internet et le développement des médias sociaux participent à donner une vision plus juste des défis rencontrés par ceux qui s'expatrient. Par exemple, il est de plus en plus difficile pour un réceptionniste d'hôtel de se faire passer, auprès de sa famille, pour un directeur d'établissement. Plusieurs influenceurs préviennent les membres de la diaspora camerounaise des chocs culturels qui les attendent.

## LA POINTE DE L'ICEBERG

Par-delà les difficultés économiques, ce sont les mœurs qui structurent les relations sociales qui posent problème. Willy indique que plusieurs couples d'immigrants ne perdurent pas dans le temps. L'accès à l'argent et au pouvoir bouleverse les relations entre les membres de la famille :



«Au Cameroun, c'est l'homme qui doit payer pour toutes les nécessités de la famille. Bien que l'homme soit entouré d'un prestige particulier, la femme a aussi son mot à dire. Si elle a un revenu, elle peut le garder et en disposer à sa convenance. Ces jeux de pouvoir sont subtils. Pour survivre, en Amérique du Nord, il faut le plus souvent que les deux membres du couple travaillent. Certaines femmes aimeraient garder leur mainmise sur leur argent, tout comme certains hommes voudraient rester sur leur piédestal. Tous doivent faire beaucoup d'efforts pour s'adapter au nouveau contexte qui est le leur.»

José et Virginia vivent des tensions similaires avec leurs enfants :

«On vient d'une culture patriarcale où les enfants doivent respecter la maison, rentrer à certaines heures, nous dire où ils sont et avec qui. On aime connaître les familles fréquentées par nos enfants. C'est très rare qu'on les laisse dormir ailleurs que chez nous. Ça ne fait pas partie de notre culture. Comme le travail des adolescents : pour nous, ça n'a aucun sens. On croit qu'il est plus important que nos enfants passent du temps avec nous plutôt qu'ils travaillent. Ils ont toute leur vie pour ça ! Malgré nos convictions, il a fallu faire des compromis. On a accepté que notre aîné travaille durant l'été à partir de seize ans. On a essayé de l'aider à gérer son argent en lui donnant des règles et des responsabilités.»

Venue seule au Canada, Michline apprécie l'authenticité des Québécois. Elle a fini par apprendre le français au contact des Sœurs de la Charité, avec qui elle a vécu pendant cinq mois :

«Il y a beaucoup de différences entre les religieuses syriennes et les religieuses québécoises. Ici, j'ai vu qu'elles étaient des êtres humains. En Syrie, j'ai travaillé longtemps avec des religieuses, et pourtant, je ne connaissais rien de leur vie privée. Elles apparaissent comme des personnes parfaites, désincarnées. Ici, j'avais ma chambre dans la même aile que les sœurs. Je partageais leurs

repas, participais aux célébrations eucharistiques et, le soir venu, je les croisais en pyjama. Je n'ai jamais senti qu'il y avait une différence entre elles et moi. Elles me parlaient comme si j'étais leur égale. Les religieuses québécoises m'ont appris le partage et la simplicité. C'est le chemin du Christ.»

## UN DEUIL PERMANENT

Bien qu'ils soient venus pour étudier et travailler, José et Virginia se considéraient comme en mission dans l'Église comme en dehors. Avec leurs cinq enfants, ils témoignent de leur foi et de leur espérance chaque fois qu'ils le peuvent. Ils sont toujours engagés dans la communauté qui les a accueillis à leur arrivée, à la veille de Pâques.

Michline, quant à elle, profite de son expérience pour aider d'autres réfugiés. Elle ne s'est jamais sentie étrangère dans la ville de Québec. Elle invite les nouveaux arrivants à sortir de leur communauté afin de s'intégrer à la société québécoise. Pour Michline, s'il est normal de se sentir déchiré entre deux cultures, il n'est pas nécessaire de choisir. Elle se retrouve enrichie par tous ces apprentissages faits au cours des dernières années.

«Immigrer, c'est vivre un deuil permanent»: voilà comment Willy résume son expérience. Malgré tout, à la suite de José, Virginia et Michline, il ne veut pas que son histoire suscite la pitié. Il est heureux d'être arrivé au Canada par voie officielle, en avion. Il compare sa situation à celle d'un ami, qui a rejoint la France à pied. Après s'être rendu au Nigéria par autocar, il a traversé l'Afrique de l'Ouest pour rejoindre le Maroc, d'où il a pu atteindre l'Espagne. Le voyage a duré cinq ans.

Quand je lui demande si ça en vaut la peine, Willy n'hésite pas: «Oui, absolument. Vaut mieux trimer ici que d'être pris là-bas à attendre un avenir qui ne viendra pas. Ici, la vie est difficile, mais c'est mieux que rien.» ■



# SE RÉFUGIER DANS DES FILMS ÉTRANGERS

**Simon Lessard**

simon.lessard@le-verbe.com

Vous avez été déçu par *L'Exode: dieux et rois* de Ridley Scott? Réfugiez-vous plutôt dans ces films d'exilés d'hier et d'aujourd'hui qui sauront aussi bien toucher votre cœur qu'éveiller votre conscience!



**America, America**  
Elia Kazan  
1963

Mis en nomination pour le meilleur film aux Oscars, ce (un peu trop) long métrage du légendaire réalisateur turc d'*Un tramway nommé désir* nous raconte l'histoire d'un jeune immigrant grec qui a perdu sa fortune en route pour Istanbul et qui rêve désormais de refaire sa vie en Amérique. Le film dépeint de manière émouvante et authentique les espoirs et les épreuves des immigrants de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, et il est souvent considéré comme l'un des sommets de la carrière de Kazan.



**Le Havre**  
Aki Kaurismäki  
2011

Lorsqu'un jeune réfugié africain arrive par cargo dans la ville portuaire du Havre dans le nord de la France, un vieux cireur de chaussures bohème le prend en pitié, l'accueille chez lui et l'aide à rejoindre sa mère à Londres. Comique et dramatique, charmant et dépayçant, ce film français d'un réalisateur finlandais est animé par une humanité brute et pleine d'espoir. En racontant la solidarité simple de la main tendue et de la baguette de pain partagée, Aki Kaurismäki nous dit sa foi en l'Homme... et peut-être aussi dans les miracles.



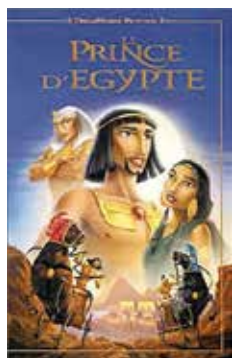
**La promesse**  
les frères Dardenne  
1996

Roger, un homme d'affaires corrompu, utilise son fils Igor, un apprenti mécanicien de 15 ans, pour exploiter impitoyablement des sans-papiers en Belgique. Quand l'un des immigrants est tué lors d'un accident de travail, Igor doit faire face à sa conscience et promet de s'occuper de la famille du défunt contre les ordres de son père. Drame sans musique qui laisse toute la place aux pures émotions humaines, ce film codirigé par les frères Jean-Pierre et Luc Dardenne en dit long sur la façon dont nous traitons les autres êtres humains et sur ce que signifie vraiment grandir.



**Les dix commandements**  
Cecil B. DeMille  
1956

Gigantesque à tous les points de vue, ce classique indépassable de quatre heures réussit l'exploit de ne pas nous ennuyer une seule minute! Basé sur les Saintes Écritures, ce « chant du cygne » de l'un des réalisateurs les plus importants de l'âge d'or du cinéma américain raconte la vie de Moïse (Charlton Heston) depuis sa découverte dans le Nil par la fille de Pharaon jusqu'à sa longue et dure lutte pour libérer le peuple hébreu de l'esclavage. Parce qu'il évite l'écueil du moralisme, ce film biblique séduit et convainc d'autant plus tout homme de bonne volonté.



**Le prince d'Égypte**  
Studios DreamWorks  
1998

Ce chef-d'œuvre d'animation nous fera oublier un instant les dangers des écrans pour nos enfants! L'histoire raconte la rivalité entre les deux frères Ramsès et Moïse, et surtout comment ce dernier découvre sa véritable identité et sa mission. Magnifiquement animé, émotionnellement riche et musicalement enlevé, *Le prince d'Égypte* est un heureux mélange d'épopée biblique hollywoodienne, de comédie musicale et de leçon de catéchisme. «Pharaon peut vous ôter la vie. Mais il y a une chose qu'il ne peut pas vous enlever: votre foi. Croyez, car nous verrons les merveilles de Dieu!»



**Rêves d'or**  
Diego Quemada-Díez  
2013

Riche en action, en humour et en intrigue, ce *road movie* du réalisateur hispano-mexicain Diego Quemada-Díez suit trois adolescents des bidonvilles du Guatemala en route vers l'eldorado américain. Voyageant ensemble dans des trains de marchandises et marchant sur les voies ferrées, ils parcourent une dangereuse odyssée qui changera à jamais leur vie. Avec *Le rêve d'or*, Diego Quemada-Díez tisse un récit poétique plein de compassion fondé sur un réalisme saisissant grâce à sa caméra tremblante et à sa distribution d'amateurs. Parmi ceux-ci figuraient de véritables réfugiés ainsi que le père Solalinde, prêtre mexicain célèbre pour son travail charitable auprès des migrants d'Amérique centrale.



**Va, vis et deviens**  
Radu Mihaileanu  
2005

En 1984, alors que des milliers d'Africains sont entassés dans des camps de réfugiés soudanais, des militaires américains et israéliens organisent l'*Opération Moïse* visant à relocaliser en Terre sainte les juifs éthiopiens qui s'y trouvent. Chrétien de naissance, le jeune Salomon est alors poussé par sa mère à se déclarer juif dans l'espoir d'échapper à la famine en bénéficiant de l'exil. Rebaptisé par sa famille adoptive de Tel-Aviv, il sera contraint de vivre dans le mensonge et d'assister graduellement à sa décomposition intérieure. Ce film d'un réalisateur français d'origine roumaine aborde la confusion culturelle en l'absence d'identité réelle avec une véritable compassion envers tous ceux pour qui la recherche de soi et d'un chez-soi balance leur tête, leur cœur et leurs pieds dans tous les sens.



**Fuocoammare, par-delà Lampedusa**  
Gianfranco Rosi  
2016

Gianfranco Rosi a su capter dans ce documentaire mis en nomination aux Oscars la vie des 6 000 habitants de l'île de Lampedusa, radicalement transformée par l'arrivée de centaines de milliers de migrants. À travers le quotidien d'un garçon de 12 ans issu d'une famille de pêcheurs et d'un médecin dirigeant un dispensaire, le réalisateur italien né en Éthiopie arrive à relier la dangereuse traversée de la Méditerranée par les migrants à la vie ordinaire des insulaires. «La Méditerranée n'est pas une mer qui divise, mais une mer qui unit. Elle unit les peuples, les continents, elle unit les différentes terres, elle unit ces peuples qui nous apportent de nouvelles expériences. Ils nous apportent leur culture, mais aussi leur gentillesse, parce que ce sont des gens bien et qu'ils ne sont pas malades. Ce ne sont pas des terroristes, et ils ne veulent voler le travail de personne. Ils veulent juste un peu de paix, vivre dans la dignité, sans avoir peur de mourir d'un moment à l'autre.»

# RENCONTRER DIEU À L'ÉTRANGER

Un texte de Marie-Jeanne Fontaine

marie-jeanne.fontaine@le-verbe.com

Photos de Marie Laliberté

**L'EXIL EST RAREMENT UN SIMPLE VOYAGE OU UN DÉPLACEMENT, MAIS UNE AVENTURE TOUJOURS DIVINEMENT ROCAMBOLESQUE. RENCONTRE AVEC TROIS ÉTUDIANTS « ÉTRANGERS » AU QUÉBEC.**

## I. LES ANGES DE RAZAFIARISOA

À 17 ans, Razafiarisoa Felana quitte Madagascar avec la soif de vivre quelque chose de grand.

Étant donné qu'elle vient d'une famille très modeste, quitter son pays est presque impensable. Toutefois, elle excelle dans ses cours, ce qui lui permet d'obtenir une bourse et de partir en Algérie. Au bout de deux ans et demi, elle doit rentrer chez elle, mais elle veut plus : « En même temps, faire quoi ? Je n'avais pas les moyens. Alors, c'est là que l'aventure avec Jésus a commencé. Après lui avoir dit : "Ah ! à l'aide", j'ai commencé vraiment à voir sa main ouvrir des portes. »

Une nuit, elle rêve du Canada. Cette option ne lui avait jamais traversé l'esprit, à cause du coût de la vie. Grâce à la providence (beaucoup de providence !) et pas mal de zèle, elle se retrouve finalement au Québec : « Imagine, je suis venue au Canada avec 500 \$, et toute ma famille s'était mobilisée. Quand j'étais dans l'avion, je tremblais et je ne savais même pas où j'allais. C'était vraiment un aller simple pour moi. Je n'avais pas les moyens de retourner, pas de quoi payer mes études ni même une chambre. »

Elle est hébergée par un « ami », mais le début est extrêmement difficile. Au bout de quelque temps, cet homme la met devant un choix : ou bien elle accepte qu'il laisse sa femme et vive avec elle,



ou bien elle se retrouve à la rue. Elle résiste à ces avances et se retrouve donc sans logement, avec seulement 200 \$ en poche.

«C'est là que Dieu m'a fait faire des recherches pour trouver une école alimentaire dans les campagnes. C'est comme ça que j'ai connu l'Institut de technologie agroalimentaire de Saint-Hyacinthe.» Grâce à des «anges» sur sa route, elle reçoit une bourse qui couvre les droits de scolarité et trouve une chambre. Mais son coup de pouce divin n'efface pas la peur qui la tiraille durant les heures de travail au noir qu'elle fait pour gagner sa vie: «Parfois même, c'était très dangereux parce que je me retrouvais seule dans un endroit avec beaucoup de gens sans papier. Je me suis fait arnaquer plusieurs fois.» C'est

ainsi que se passent ses études et son stage. Puis, nouveau «coup de Dieu», l'entreprise la rappelle avant la fin de son année scolaire pour l'engager, ce qui lui permet d'obtenir ses papiers.

«Avec Jésus, je m'attends encore à beaucoup d'aventures.»

## UN DIEU DE RELATION AU-DELÀ D'UN DIEU DE RELIGION

Aujourd'hui, quand elle relit son histoire, Felana ne peut que voir la main de Dieu, qui l'a sans cesse soutenue et portée plus loin. À l'écouter, on peut difficilement en douter. Elle a découvert dans

son exil un Dieu de relation au-delà d'un Dieu de religion: «Je suis passionnée de Jésus depuis que je suis au Canada, donc c'est vraiment ma propre histoire qui m'a amenée à devenir folle de lui, parce que je n'avais aucune issue.» Il lui aura fallu aller à l'autre bout du monde pour Le rencontrer ainsi: «L'exil, pour moi, c'est quitter ton confort, quitter tout ce qui t'appartient. Moi, je n'avais pas le choix, même si c'est devenu mon choix. Pour que j'arrive là, je n'avais pas le choix de sortir.» Comme elle est loin de sa famille, elle a encore de la difficulté à trouver ses repères dans les grandes questions de son cœur: «C'est carrément un apprentissage avec le Saint-Esprit!»

D'abord de confession luthérienne évangélique, elle fréquente maintenant l'église Nouvelle Vie à Longueuil. Elle s'implique aussi dans l'évangélisation: «Peu importe où tu vas, l'humain a toujours besoin de Jésus. Ici, on est très riche, mais il y a ce vide-là. Chez nous, on est très pauvre, mais il y a ce vide-là quand même. Donc, finalement, c'est vraiment Jésus la solution.»

## II. L'AVENTURE DE PASCAL

Pascal vient de Dapaong, un petit village dans le nord du Togo. Une expérience marquante dans sa petite enfance le mène à garder un lien avec le Christ.

Sa passion pour les études et pour la recherche en sciences lui ouvre les portes du monde: «Je ne sais pas si c'est un côté masculin, on va dire, de vouloir tout le temps s'aventurer, partir. On a juste envie comme un peu de l'exode, de se balader jusqu'à ce qu'on trouve un point d'accroche. C'était une curiosité et des essais-erreurs.»

Il quitte le Togo en 2012 et se rend au Burkina Faso. Là, il rencontre le courant de foi auquel il s'identifie le mieux aujourd'hui, soit l'Église mennonite. Après quatre ans, il termine sa maîtrise et, à la suite de quelques péripéties, il part vers le Québec, un choix totalement nouveau. Il arrive à Montréal à 27 ans.

Trouvant domicile à la Maison Saint-Louis de la Bande FM, une fraternité étudiante œcuménique, il cherche dès son arrivée une église mennonite, et quelle n'est pas sa surprise de découvrir que celle-ci se trouve littéralement à quatre minutes à pied! Une «grande bénédiction»!

## RECHERCHES TERRESTRES

«Certains récits me parlent beaucoup. Par exemple l'appel que reçoit notre prédécesseur dans la foi, Abraham. Il est appelé à quitter la maison de son père et à aller là où Dieu lui indique la route.» Ce passage biblique réconforte beaucoup Pascal, lui rappelant qu'il n'est pas le premier «à poser ce pas dans le sens de l'aventure, dans le sens de s'éloigner de sa famille».

Au doctorat depuis janvier 2017 en biologie moléculaire à la Faculté de médecine de l'Université de Montréal, il fait de la recherche et travaille sur la compréhension des réponses aux thérapies anticancéreuses du cancer de la peau: «Je me permets de croire que c'est une quête qui pourrait en être une autre. Tout est connecté, aussi bien dans ma quête de l'aventure où je fais de l'exploration, dans ma foi et dans ma passion pour la recherche.»

Une Terre promise? «Au début, il y a quelque part un petit rêve américain de se dire: je veux avoir ce cheminement. Même dans le monde de la recherche, il y a certains grands points à atteindre pour avoir un cursus réussi. De loin, on voit que c'est intéressant, mais plus on s'en approche, plus on se demande si c'est vraiment ce que l'on voudrait.» Pascal «aimerait bien être utile dans cette terre d'accueil qu'est le Québec», mais il se sent «aussi appelé à être utile dans sa terre». Ou peut-être ailleurs...

## ON EST TOUJOURS L'ÉTRANGER DE QUELQU'UN...

Il est possible de se connecter avec des gens qui partagent la même quête de Dieu, même en venant de pays différents: «Ça donne peut-être une meilleure vue globale sur qui pourrait être Dieu.»

Évidemment, les différences culturelles lui font parfois perdre ses repères: «Dans une quête de la spiritualité, on va avec qui nous sommes; donc, il y a cette façon culturellement d'exprimer nos émotions, une joie, une gratitude, une détresse. Tout ça n'y est plus quand je me retrouve dans une communauté comme le Québec. Des fois, ça peut même ressembler à une sorte d'exil dans ta foi. C'est comme si tu pars et tu ne sais pas vraiment dans quelle direction tu es en train d'aller. Est-ce



**« TU NE PEUX PAS  
ÊTRE COMPRIS  
CHEZ TOI ET TU ES  
ÉTERNELLEMENT  
ÉTRANGER ICI. »**

que je me rapproche du Christ? Je me sens parfois comme un homme fractionné ou fracturé.»

«L'autre côté qui fait beaucoup plus mal, c'est le moment où tu atteins le niveau d'être incompris aussi chez toi. Là, tu te demandes: mais d'où suis-je? Tu ne peux pas être compris chez toi et tu es éternellement étranger ici.»

Malgré tout, Pascal trouve belle cette quête profonde d'identité d'enfant de Dieu et s'y accroche comme une espérance: «Quand on remet tout ça ensemble avec le Christ qui vient pour nous sauver, ou en tout cas pour apporter une transformation dans notre vie, on est en permanence en train d'être créé.»

### III. LE CHRIST DE JOSÉPHINE

Quittant Aix-en-Provence avec son père, Joséphine arrive au Québec à 17 ans pour un bac en sciences de la communication à l'Université de Montréal. Son adolescence est signe de rupture familiale et d'une coupure avec la foi.

Ses premières années comme étudiante sont légères. Mais la dernière année, elle frappe un mur. Des crises d'angoisse commencent à l'assaillir et elle ressent la distance. Quelque chose lui fait «tellement mal» dans sa vie familiale et personnelle: «C'est sûr que Dieu était dans l'horizon, Dieu était quelque part, mais je ne voulais certainement pas. Pour moi, c'était soumission, c'était trop facile aussi, j'avais envie d'être hors normes. C'était trop simple de retourner là d'où je venais.»

Pendant trois ans, elle refuse de rentrer en France, mais ne trouve pas sa place ici: «Pourquoi est-ce que je ne me sentais pas si bien ici, alors qu'on me disait que c'était un peuple accueillant? En fin de compte, je ne me sentais pas si bien accueillie que ça. Après, j'ai découvert que c'était surtout moi qui avais du mal à m'accueillir dans mon identité.»

En très grande quête existentielle, elle part au Chili durant trois mois: «Ç'a été une rencontre avec moi-même. J'ai pris l'avion pour la première fois toute seule le 25 décembre, j'ai refusé de fêter Noël avec ma famille, donc il y avait quand même une rébellion de ma part.» Sa quête se manifeste d'abord dans une recherche d'elle-même, rejetant la religion: «Toute mon audace et mon indépendance que je recherchais, je ne les retrouvais pas du tout dans la foi.»

## DE L'EXUTOIRE À L'OSTENSOIR

Si le Québec était d'abord une fuite, ce fut finalement un lieu pour s'accueillir et rencontrer nul autre que le Bon Dieu dans l'ostensoir: «C'était un jour d'été, j'étais avec une amie sur un banc et on parlait de l'amour, de pourquoi ça faisait si mal et de cette recherche intérieure. On était sur la rue Mont-Royal et je lui ai dit: "Viens..." Je ne sais pas ce qui s'est passé. Et on est entrées dans le sanctuaire Saint-Sacrement. On est montées dans la crypte et j'ai vu les frères et les sœurs porter le Saint-Sacrement jusqu'à la toute petite chapelle en face. Comme c'était un jour d'été, il y avait plein de rayons de soleil qui entraient. Le Saint-Sacrement a été élevé et tout le monde s'est mis à genoux, et je suis tombée à genoux devant le Saint-Sacrement. Moi, j'ai été complètement bouleversée. Je pense que c'est l'humilité des personnes présentes aussi qui m'a touchée, et aussi l'humilité du Seigneur dans le Saint-Sacrement. C'était radical.» Dieu l'attendait là, dans ce lieu inconnu.

Elle commence à lire *Une vie bouleversée* de Etty Hillesum, une lecture qui lui «ressemble dans son parcours de solitude»: «Ma mère me l'avait offert et je m'étais dit que je ne le lirais jamais. Et finalement, je l'ai lu après le Saint-Sacrement. J'ai rencontré une femme audacieuse, qui avait soif aussi de vérité, mais en même temps, ça se voyait qu'elle avait aussi une grande liberté.» Cette quête philosophique, artistique même, la rejoint: «Je me suis vraiment identifiée à Etty. C'est elle qui a nommé Dieu pour moi en premier.»

«Comme je n'avais rien autour de moi, aucune famille, peu d'amis au début, je me sentais toute seule avec elle. Elle était vraiment devenue mon amie. Une amie du Ciel.»

Depuis, Joséphine retourne dès qu'elle le peut à la messe au Sanctuaire du Saint-Sacrement. Elle y a trouvé des amis terrestres.

La jeune femme part prochainement étudier aux Beaux-Arts en France, souhaitant répondre à son désir de créer: «Les liens de l'exil et de l'adoption font partie de ma démarche artistique parce qu'être loin, ça permet de se rencontrer.» Elle sait qu'elle reviendra au Québec, «son refuge, là où elle peut être avec son Dieu», mais elle va d'abord à la rencontre de sa famille, renouer avec ses racines. ■



**« J'AI DÉCOUVERT QUE  
C'ÉTAIT SURTOUT MOI  
QUI AVAIS DU MAL À  
M'ACCUEILLIR DANS  
MON IDENTITÉ. »**



# LA TERRE PROMISE DE LA SAINTETÉ

Jacques Gauthier

[jacques.gauthier@le-verbe.com](mailto:jacques.gauthier@le-verbe.com)

L'aventure de la sainteté est celle de l'amour et de la joie. Elle n'est pas destinée à une élite, mais à tout le monde; elle n'est pas hors de nous, mais en nous. L'écoute de la parole de Dieu et la fidélité à la prière nous aident à marcher sur ce chemin de croissance spirituelle qui débouche sur la vie éternelle, dans le sillage du Christ ressuscité, notre « terre promise ».

Devenir saint, c'est se brancher sur la Parole, comme le sarment est greffé à la vigne. Comme elle l'a fait pour les disciples d'Emmaüs, la parole du Ressuscité nous brule parfois le cœur quand le jour baisse. Elle féconde l'oraison, qui est d'abord une écoute de l'Esprit dans le traintrain quotidien. N'est-ce pas la première attitude du disciple? Écouter la parole du Maître pour porter un fruit de sainteté. Et comme on juge l'arbre à ses fruits, on juge le disciple aux fruits de l'Esprit: « amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, fidélité, douceur et maîtrise de soi » (Ga 5,22-23).

## VOIR DANS LA PRIÈRE

La sainteté ne va pas sans la prière, car celle-ci permet de nous unir à Dieu et de vivre en sa présence. Quand nous prions, Jésus prolonge en nous sa prière au Père, même si nous sommes distraits, débordés, fatigués. Nous nous laissons regarder par lui, qui nous conduit au Père et aux frères. « Celui qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14,9). L'oraison profonde, faite de silence et d'adoration, alimente le don de soi. Elle est un commerce intime d'amitié, nous dit Thérèse d'Avila, « où l'on s'entretient souvent seul à seul avec ce Dieu dont on se sait aimé ». En buvant au puits profond de notre cœur, nous devenons une source d'eau vive pour les personnes que nous rencontrons.

Que nous priions seuls, avec ou pour les autres, devant une icône ou un crucifix, à la maison ou à l'église; que nous récitons le chapelet, en marchant ou en auto; que nous contemplions en silence l'amour de Dieu ou méditons sa parole, la prière est le secret de la sainteté. Le Ressuscité ouvre nos yeux et nous voyons: « Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu? » (Jn 11,40).

Dieu nous cherche bien avant que nous le cherchions. Il nous trouve dans la prière qui émerge des profondeurs de l'âme. Son regard d'amour infini nous crée à chaque instant, nous pose dans l'existence, nous appelle à habiter avec lui, cœur à cœur: « Qui regarde vers lui resplendira » (Ps 34,6). La prière intérieure nous dispose à enlever la poutre qu'il y a dans notre œil, afin que nous voyions plus clair pour « retirer la paille qui est dans l'œil de notre frère » (Lc 6,42). Par la prière, nous voyons l'autre comme un reflet de la lumière du Christ. Notre vie devient elle-même oraison, et celle-ci un chant pour Dieu que les anges entonnent en nous et avec nous. ■

---

Ce texte s'inspire d'un chapitre du livre de Jacques Gauthier *Devenir saint* (Novalis / Éditions de l'Emmanuel, 2020).

Découvrez aussi ses derniers ouvrages: *Georgette Faniel, le don total* (Novalis); *Je donnerai de la joie. Entretiens avec Dina Bélanger* (Novalis); *Les anges existent-ils vraiment?* (Novalis); *En présence des anges* (Emmanuel) / Novalis; *Thérèse de Lisieux. L'interview* (Emmanuel / Novalis). Pour plus d'informations, consultez son site Web, son blogue et sa chaîne YouTube: [jacquesgauthier.com](http://jacquesgauthier.com).



# LES EXILS D'UN PRÊTRE EN SOUTANE

PORTRAIT DE L'ABBÉ ERIK DEPREY

L'exil est multiforme : géographique ou intérieur, imposé ou volontaire, social ou religieux. Si chacun de nous vit au moins quelques petits exils au cours de sa vie, certains, comme l'abbé Erik Deprey, en vivent des grands et de tous les genres.

Photo : Jacquie Fournier.



## CONCOURS

### Bernard Couture

Gagnant de notre concours de texte Les exilés du 21<sup>e</sup> siècle!

**N**é en 1970 et originaire du Maine, l'abbé Erik Deprey est aujourd'hui curé de la paroisse Saint-Clément d'Ottawa. La condition d'exilé, il la connaît. Il y était même en quelque sorte prédestiné.

### LES GRANDS DÉRANGEMENTS

Tout d'abord, ses ancêtres Acadiens ont connu «le Grand Dérangement», cette déportation imposée par les Britanniques au 18<sup>e</sup> siècle. Selon les recherches de l'abbé Deprey, c'est grâce à l'aide des Malécites, peuple autochtone aussi appelé les Etchemins, que ses aïeux parviennent lors de leur exil à s'établir dans le Maine, près de la frontière de la Nouvelle-Écosse. C'est donc dans cet État américain que s'installe sa famille, dont les membres parlent à la fois le français et l'anglais, même si les plus âgés, comme sa grand-mère, sont exclusivement francophones.

Mais le jour où son père trouve un meilleur emploi dans l'Ouest canadien, toute sa famille déménage avec lui. Ce sera un exil douloureusement senti par le petit Erik, alors âgé de seulement huit ans. Il perd de vue sa famille élargie, dont ses cousins qu'il aime beaucoup, et ne tarde pas à remarquer que sa maîtrise du français souffre de cette séparation d'avec sa patrie. Pour preuve, sa grand-mère réussit de moins en moins à le comprendre au téléphone. «J'avais perdu mes racines», explique-t-il.

Sur le plan religieux, Erik Deprey vient d'une famille catholique pratiquante. Pourtant, en 1995, tandis qu'il se trouve toujours en Colombie-Britannique, la rencontre d'un catholique qui fréquente «la messe en latin» le trouble grandement.

Cette découverte lui fait prendre conscience d'une nouvelle séparation, cette fois d'avec son patrimoine religieux. En effet, l'enseignement catholique qu'il a reçu jusque-là, notamment sur la présence réelle de Jésus Christ dans l'eucharistie, lui semble bien pauvre par rapport à toute la profondeur qu'il découvre maintenant dans les missels et les livres qu'il consulte. «J'avais l'impression, confie l'abbé Deprey, qu'on ne m'avait pas vraiment transmis les enseignements, que j'étais un peu trahi.»

C'est le début d'un autre cheminement qui l'amènera d'abord à Ottawa, dans la paroisse «traditionaliste» Saint-Clément, celle-là même dont il deviendra un jour curé!

### «OÙ SUIS-JE APPELÉ, SEIGNEUR?»

C'est là à Ottawa qu'en 1997 il s'engage avec d'autres paroissiens à faire un pèlerinage à Chartres, en France.

Lors de son voyage, il visite aussi l'abbaye de Fontgombault, où il est frappé par la concentration et la dévotion avec laquelle les moines célèbrent la messe de rite latin dans sa forme extraordinaire. Erik Deprey, qui sent depuis toujours un appel à la prêtrise – auquel il résiste –, adresse alors une demande à Dieu: «Seigneur, si vous voulez que je devienne prêtre, il faut que ce soit pour cette messe!»

Reste néanmoins une question cruciale: pour répondre à son appel, doit-il se joindre aux groupes traditionalistes fidèles à Rome, ou à ceux qui, opposés aux réformes du deuxième concile du Vatican, ont fait sécession d'avec le reste de l'Église?

## MESSE EXTRAORDINAIRE ?

Dans la suite du concile Vatican II, le pape Paul VI a promulgué en 1970 un nouveau *Missel romain*. Ce livre, qui rassemble des textes (lectures, prières, chants) et des rubriques (indications rituelles et musicales), explique la manière concrète de dire la messe pour la très grande majorité des catholiques d'Occident. Néanmoins, comme l'a expliqué le pape Benoît XVI en 2007 (*Summorum Pontificum*), il demeure toujours possible de dire la messe selon les normes en vigueur avant cette réforme liturgique. Dans le langage courant, on désigne souvent cette plus ancienne manière de célébrer l'eucharistie par les formules « messe tridentine », « messe traditionnelle », « messe de saint Pie V » ou encore « messe en latin ». Benoît XVI a toutefois signalé qu'il convient plutôt de parler de « forme extraordinaire du rite romain » pour la distinguer de sa « forme ordinaire », dans le sens d'habituelle. « Il n'est pas convenable, explique-t-il, de parler de ces deux versions du *Missel romain* comme s'il s'agissait de "deux rites". Il s'agit plutôt d'un double usage de l'unique et même rite. » Notons d'ailleurs que l'usage de la langue latine, du chant grégorien ainsi que l'orientation du prêtre vers l'Orient liturgique sont possibles dans les deux formes, « ordinaire » et « extraordinaire », de cet unique rite. (S. L.)

Cette question sera tranchée assez rapidement. Pendant qu'il poursuit à pied son pèlerinage en France, il prie intérieurement : « Où suis-je appelé, Seigneur ? » C'est précisément à ce moment que tombe à ses pieds rien de moins qu'un drapeau de l'État du Vatican ! Imaginant qu'un des pèlerins qui le précèdent sur le chemin a laissé tomber ce drapeau, il interroge les uns et les autres, mais personne ne revendique le drapeau inopiné.

Même s'il n'y voit pas nécessairement un miracle, car, avoue-t-il, « on était dans la forêt, peut-être que le drapeau était juste là, dans les feuilles », le futur abbé Deprey prend néanmoins une grande décision : « Seigneur, tu veux que j'aille chez la Fraternité sacerdotale Saint-Pierre [FSSP] », une société de droit pontifical qui célèbre la messe de forme extraordinaire en latin, mais en pleine communion avec le pape.

### BÂTIR DES PONTS EN SOUTANE

Sept ans plus tard, en 2004, Erik Deprey est ordonné au sein de la FSSP. Mais être prêtre, et prêtre « traditionaliste » par-dessus le marché, n'est-ce pas, par les temps qui courent, un exil des plus radicaux ? N'est-ce pas être loin non seulement de la société dans son ensemble, pour qui la prêtrise est de toute façon un choix de vie saugrenu, mais aussi de nombreux autres croyants, pour qui la soutane, le latin et tout le reste sont enterrés depuis belle lurette ? Si l'abbé Deprey concède qu'il a de temps en temps « eu l'impression que les gens étaient méfiants » envers lui, « habituellement, dit-il, les gens sont plus accueillants ».

De fait, l'abbé Deprey croit que le port de la soutane, pour ne parler que de cet aspect secondaire mais interpellant de sa vie de prêtre, sert de « pont » vers la société civile. Il raconte à cet égard deux anecdotes.

Un soir, des jeunes qui faisaient de la planche à roulettes, caisse de bière aidant, empêchaient les voisins de

dormir. L'abbé s'approche d'eux, et ceux-ci, le voyant en soutane, se disent : « Hé ! c'est un prêtre ! » et en profitent pour engager une discussion sur... l'avortement ! Gageons que le « trouble-fête » aurait été accueilli par des propos plus terre-à-terre s'il s'était présenté en vêtements civils.

La seconde anecdote se déroule dans un aéroport. Un jour, un homme qui était terrifié par la perspective d'un écrasement d'avion engage une conversation avec l'abbé Deprey. Et voici qu'après un court échange, il lui demande... de le confesser !

### DANS LE MONDE, MAIS PAS DU MONDE

Voilà comment, tout en étant exilé de bien des manières, l'abbé Deprey demeure dans le monde pour la mission. S'il avait voulu vivre séparé du monde, il ne serait pas entré dans la Fraternité sacerdotale Saint-Pierre, mais dans un monastère. « La vie d'un prêtre est plus qu'une vie de prière, il y a plein de travail à faire avec les fidèles. »

Est-ce à dire que le prêtre est une personne tout à fait comme les autres ? L'abbé Deprey ne le croit pas. Après tout, le prêtre ne peut pas éviter d'être quelque peu déphasé par rapport à ses contemporains, du fait même de son sacerdoce. S'il cherchait à être « comme tout le monde », il sacrifierait précisément ce qui fait la nature du prêtre.

Cet équilibre, qui consiste à être dans le monde et avec ses ouailles, mais à en être séparé par sa vocation particulière, peut être difficile à trouver. Dans la Fraternité sacerdotale Saint-Pierre, on tente de l'assurer, notamment en obligeant les prêtres à vivre en communauté. Ainsi, l'abbé Deprey est secondé par deux autres prêtres, et tous trois observent un rythme de vie quotidien qui empêche de « glisser dans des habitudes mondaines », mais laisse le temps « d'être le levain, d'évangéliser le monde ».



## « L'ÉGLISE, C'EST NOTRE MÈRE ! »

Que répondre, toutefois, à ceux qui voient dans le traditionalisme un exil volontaire et orgueilleux, une sorte d'injure à l'unité que le Seigneur souhaite pour son Église ?

À cet égard, l'abbé Deprey déplore lui aussi le schisme dans lequel continuent à se trouver beaucoup de catholiques attachés à la messe tridentine. Il juge qu'« il ne faut pas être séduit par l'idée de quitter l'Église, il faut plutôt faire partie de la solution. L'Église, c'est notre mère ! Si j'ai des problèmes avec ma mère, je ne lui lance pas des pierres, mais je m'assois avec elle et je discute ».

## L'EXIL DE TOUT CHRÉTIEN

Mais si le prêtre, traditionaliste ou non, est nécessairement un peu en exil dans son propre monde, qu'en est-il de tout

chrétien, voire de toute personne ? Ne sommes-nous pas tous des exilés ici-bas, en ce sens que notre vraie patrie n'est pas de ce monde ? Écoutons en conclusion ce que nous dit là-dessus l'abbé Deprey :

« Nous ne cherchons pas un paradis terrestre. Notre patrie, c'est le Ciel. Nos souffrances sont transitoires, et comme les Hébreux de l'Exode, finalement nous rejoindrons notre patrie. Il faut nous souvenir que le but de notre vie terrestre, c'est de nous préparer pour le Ciel. Si nous gardons cette idée en nous, nous allons bien passer notre exil. »

Bref, qu'on soit – comme l'est ou l'a été l'abbé Deprey – Acadien aux États-Unis, Américain au Canada, Canadien en France, prêtre dans un monde sans prêtres ou traditionaliste dans une Église postconciliaire, ou qu'on soit simplement enfant de Dieu, l'exil est notre lot, mais non notre fin. ■

## AVEZ-VOUS LE BON ESPRIT DE LA LITURGIE ?

« C'est avec la liturgie que l'Église se lève ou qu'elle tombe », disait Benoît XVI. Les éditions Artège nous proposent un livre pour relever l'Église, soit une réédition en français de deux des plus grands classiques du 20<sup>e</sup> siècle sur la liturgie.

Du général au particulier, les douze petits chapitres nous font autant contempler le sens cosmique et historique de la liturgie, que méditer sur ses gestes les plus humbles, comme s'agenouiller ou faire son signe de croix. Au cœur de l'ouvrage se trouvent de fascinantes réflexions sur le temps, l'espace et l'art qui matérialisent les actes spirituels pour mieux les proportionner à notre nature incarnée. Benoît XVI n'a pas peur d'aborder de front les débats, et abus même, qui ont marqué la période de tâtonnement postconciliaire, proposant non pas un retour au passé, mais une conversion du sens et du regard que nous portons sur le mystère de la liturgie. Car après tout,

nous devenons ce que nous regardons : la terre ou le ciel, le pécheur ou Dieu.

L'ouvrage au titre éponyme qui suit, de Romano Guardini, nous permet de découvrir l'inspiration du pape émérite et la grande continuité qui devrait toujours guider la compréhension et le développement de la liturgie au fil de l'histoire.

Dans sa préface, le cardinal Sarah, gardien de la liturgie au Vatican, explicite pourquoi il nous est si essentiel d'étudier ces deux livres frères : « Notre vie liturgique s'appauvrit et tourne vite au ritualisme creux si elle n'est pas fondée sur une connaissance sérieuse de la signification de la liturgie, et la catéchèse s'intellectualise si elle ne prend pas vie dans une pratique liturgique. » De quoi chasser tous les mauvais esprits liturgiques ! (S. L.)

Benoît XVI et Romano Guardini,  
*L'esprit de la liturgie*, Artège,  
2019.



*La prière est la respiration  
de l'âme et de la vie.*

Benoît XVI

**LeVerbe**  
médias

Merci à toutes les communautés religieuses qui donnent souffle  
à la mission du Verbe par leur soutien spirituel et financier!

# LES ENFANTS AIDENT LES ENFANTS

Texte et photos de Valérie Laflamme-Caron  
valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

**P**arce que leur pays s'est développé au point où l'on parle maintenant de « miracle africain », le Rwanda est aujourd'hui une terre d'asile pour près de 150 000 réfugiés. Au moyen d'un camp de jour organisé par l'Enfance missionnaire, les jeunes du diocèse de Byumba participent activement à intégrer leurs camarades d'origine congolaise. De novembre à janvier, ils sont quelques centaines à se regrouper chaque semaine pour vivre des activités ludiques et éducatives. Chaque rassemblement débute par une prière pour tous les enfants du monde. Comme au Canada, des jeux et des cris de ralliement marquent le quotidien du camp. Le groupe entame avec enthousiasme un chant thème : « Nous sommes vêtus de fraternité et d'espérance, le résultat de notre éducation. »

## CRÉER DES LIENS

Quand on demande au père Élie Hatangimbabazi, directeur national des Œuvres pontificales missionnaires, de décrire le peuple rwandais, il n'hésite pas : « Discret et résilient. » Le Rwanda est une nation jeune. En 2014, l'âge moyen y était de 19 ans. Cette génération est née des cendres du génocide perpétré par des milices et aussi par des civils armés. Ces meurtres de masse ont été rendus possibles par une propagande hargneuse et violente. Les victimes y étaient décrites comme des cafards, de la vermine à éliminer. La manœuvre faisait partie d'un plan élaboré dans le but de provoquer une « seconde apocalypse ». Après les collines vers lesquelles les gens ont tenté de fuir, c'est dans les églises que le plus de personnes ont



été tuées. Aujourd'hui, plusieurs lieux de culte ont un mémorial en souvenir de ces victimes. Ces églises n'en sont pas moins vivantes, régénérées par des communautés ouvertes et engagées.

Par-delà les drames et les difficultés de la vie quotidienne, l'Enfance missionnaire arrive à mobiliser les petits comme les grands, qui sont nombreux à s'impliquer dans la réalisation du camp de jour. Sœur Épiphanie Mukabyagaju, coordinatrice locale, est investie corps et âme dans la réussite de ce programme. Elle participe à la création de matériel pédagogique, à la recherche de commandites et à la formation des animateurs. Ces responsables sont des paroissiens bénévoles aux différents profils. Marthe

Ugirinda, par exemple, est née au Rwanda, où elle travaille comme enseignante. Thelesphore Kaburame, quant à lui, a fui la République démocratique du Congo en 2005 avec cinq membres de sa famille. Ils sont arrivés les mains vides au camp Nyabiheke, où ils demeurent depuis. Thelesphore s'implique depuis 2012 dans l'Enfance missionnaire afin que les enfants puissent « suivre un droit chemin ».

## CHANGER LES MENTALITÉS

Sœur Épiphanie (photo page 71) a vu apparaître des fruits inattendus de ce camp de jour, qui avait pour objectif









d'intégrer les enfants des camps de réfugiés aux activités de la paroisse: «Les sorties effectuées ont permis aux enfants des camps de connaître d'autres réalités. Ils se sont fait de nouveaux amis avec qui ils peuvent échanger. Quand nous soulignons la journée de l'Enfance missionnaire, plusieurs enfants partagent le fruit de leurs champs avec les enfants réfugiés. Aussi peu que ce soit, ce geste révèle la compassion des enfants envers les autres.»

Malgré l'ampleur de la tâche qui repose sur ses épaules, sœur Épiphanie connaît chaque enfant par son nom. Elle les présente à Ginette Côté, son homologue canadienne, venue sur place pour voir comment les jeunes Canadiens pourraient eux aussi contribuer à soutenir ces réfugiés. Sœur Épiphanie s'assure que chaque nom soit noté correctement:

«Florence Wineza, qui signifie "bonté du cœur". Elle s'appelle Sandrine Mushimimana, ça veut dire "je rends grâce". Voici Deplhine Munezero, qu'on traduit par "joyeuse". La dernière, c'est Valentine Dorineza. Ça signifie "faire du bien".» Les quatre jeunes filles sont nées au camp Gihembe, où elles habitent toujours. À ce jour, 75 % des réfugiés accueillis au Rwanda sont des femmes et des enfants.

C'est un véritable travail de transformation de la culture qui se poursuit dans les paroisses rwandaises. Dans les programmes de l'Enfance missionnaire, on insiste autant sur la dignité d'autrui que sur celle de soi-même. Le père Élie explique pourquoi la notion de droit de l'enfant est mise de l'avant: «Comme Église, on s'appuie sur l'Évangile. Jésus nous dit de nous aimer les uns les autres.





On souhaite envoyer le message selon lequel la pauvreté ne peut pas être un prétexte pour vulnérabiliser les enfants. On veut conscientiser les enfants dès le plus jeune âge afin qu'ils se sentent sujets de droit et soient capables de se protéger eux-mêmes et de prendre soin des autres.»

## CE QUE L'ÉGLISE A À OFFRIR

Chaque année, un nombre croissant d'enfants réfugiés aimeraient participer au camp de jour. Le père Alfred Rutagengwa, très impliqué auprès des jeunes, se sent souvent impuissant. Avec son équipe, il doit solliciter des dons pour tout: le matériel requis pour les jeux, les collations offertes durant le camp de jour, les vélos fournis aux animateurs afin de faciliter leurs déplacements. «On voit que la paix ne revient pas, que les aides diminuent. On voudrait suivre les enfants de façon plus soutenue, mais la plupart du temps, on ne peut pas. Quand les enfants participent à nos activités, ils viennent pour se défouler, jouer, chanter et danser. Mais après... ils retournent au camp. On offre ce qu'on peut, au jour le jour. On évite d'y penser. Est-ce qu'on s'en fout? On ne sait pas de quoi sera fait demain. Le seul qui le saura, c'est celui qui pourra rester debout et attendre. L'Évangile donne la force de persévérer dans cette lutte de l'attente.»

Après le génocide, on a fait la promotion au Rwanda de la notion d'*ubumuntu*, qui signifie «grandeur d'âme». Pour inspirer les enfants canadiens à s'engager, Ginette pourra s'appuyer sur l'exemple des Rwandais, qui ont été les premiers à puiser dans leurs menues ressources pour soutenir leurs voisins.

Elle leur racontera comment, au pays des mille collines, les enfants aident les enfants. ■

---

Ce projet de reportage a été rendu possible grâce à un partenariat avec les Œuvres pontificales missionnaires du Canada. Pour en savoir davantage sur leur mission: [opmcanada.ca](http://opmcanada.ca).

## LEXIQUE

Yves Casgrain et Florence Jacolin

### Exode

Du grec *exodos*, de *ex*, « hors de », et *hodos*, « route, voyage ». « Départ, sortie en masse, déplacement d'une population, notamment à l'occasion d'un cataclysme naturel, d'une guerre, d'une invasion ou pour des raisons socioéconomiques ou culturelles. »

### Réfugié

Personne qui, craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut ou ne veut se réclamer de la protection de son pays.

### Migrant

Terme générique non défini dans le droit international qui désigne toute personne laissant son lieu de vie habituel pour s'établir ailleurs à titre temporaire ou permanent, et ce, peu importe la raison. De manière plus définie, pour la Fédération internationale des Sociétés de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, un migrant est « une personne qui quitte ou fuit son lieu de résidence habituel pour une nouvelle destination, à l'étranger ou à l'intérieur de son propre pays, dans l'espoir d'y trouver la sécurité ou des conditions d'existence plus favorables ».

### Exil

Du latin *exilium*, qui vient de *exsul*, *exul*, « banni », « pros-crit ». « Peine qui condamne quelqu'un à quitter son pays, avec interdiction d'y revenir, soit définitivement, soit pour un certain temps. Au sens figuré : tout changement de résidence, volontaire ou non, qui provoque un sentiment ou une impression de dépaysement ; éloignement affectif ou moral ; séparation qui fait qu'un être est privé de ce à quoi ou de ce à quoi il est attaché. »

### Demandeur d'asile

L'asile étant un lieu où une personne se sentant menacée peut se mettre en sécurité, on appelle ainsi toute personne sollicitant la protection internationale. Ainsi, tout demandeur d'asile n'est pas nécessairement reconnu comme réfugié à l'issue du processus, mais tout réfugié a, dans un premier temps, été demandeur d'asile.

### Immigrant

Du point de vue du pays d'arrivée, personne qui se rend dans un pays autre que celui de sa nationalité ou de sa résidence habituelle, de sorte que le pays de destination devient effectivement son nouveau pays de résidence habituelle.

### Déplacés internes

Selon le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés, « les déplacés internes sont des personnes contraintes de fuir à l'intérieur de leur propre pays, notamment en raison de conflits, de violences, de violations des droits humains [sic] ou de catastrophes ».

## Haut Commissariat pour les réfugiés (HCR)

Créé en 1950, le Haut Commissariat pour les réfugiés est une agence des Nations Unies dont le mandat est d'aider et de protéger les personnes dans l'obligation de quitter leur pays ou de se déplacer à l'intérieur de celui-ci en raison de la guerre, de la persécution ou de catastrophes naturelles.

## Passeur

Personne parfois membre de réseaux criminels et qui tente, moyennant paiement, de faire franchir illégalement la frontière entre deux pays à une ou plusieurs personnes. Selon une enquête publiée par l'Office des Nations Unies contre la drogue et le crime, le trafic des migrants a rapporté entre 5,5 et 7 milliards de dollars américains en 2016.

## Pacte mondial sur les réfugiés

Adopté le 17 décembre 2018 par l'Assemblée générale des Nations Unies, ce pacte vise à « alléger la pression sur les pays d'accueil », à « renforcer l'autonomie des réfugiés », à « élargir l'accès aux solutions dans des pays tiers » et à « favoriser les conditions d'un retour dans les pays d'origine en sécurité et dans la dignité ».

## Théologie de la migration

Selon Martin Bellerose, théologien et directeur de l'Institut de pastorale des Dominicains à Montréal, « la théologie de la migration [...] propose de comprendre les réalités migratoires à partir d'un point de vue théologique avec les catégories et les références qui lui sont propres ».

## Dicastère pour le service du développement humain intégral

Créé par le pape François en 2016, ce dicastère de la curie romaine « prend en charge la sollicitude du Saint-Siège en ce qui concerne la justice et la paix, y compris les questions relatives aux migrations, la santé, les œuvres de charité et la sauvegarde de la création ». Le pape François a déclaré avoir créé en son sein une section spéciale pour les migrants et les réfugiés, qu'il a confiée au cardinal Turkson après avoir ressenti de la honte en visitant Lampedusa, une île italienne où débarquent des centaines de milliers de migrants depuis 25 ans.

## Dreamers

Surnom donné aux enfants de migrants sans papiers venus aux États-Unis, généralement en provenance du Mexique. En 2012, l'administration Obama crée le *Deferred Action for Childhood Arrivals*, un programme « permettant à ceux qui sont arrivés avant 2007 et alors qu'ils avaient moins de 15 ans » de demeurer aux États-Unis. Dès son arrivée au pouvoir, le président Trump a aboli ce programme. Le 18 juin 2020, la Cour suprême des États-Unis a infirmé sa décision. Ce jugement donne maintenant le droit à ces *dreamers*, âgés pour la plupart de moins de 30 ans, de résider aux États-Unis.

## Villes sanctuaires

Le concept de ville sanctuaire plonge tout droit dans la tradition séculaire qui consiste à considérer une église comme un territoire inviolable permettant aux personnes persécutées de s'y réfugier. Les premières villes sanctuaires ont vu le jour dans les années 1970 aux États-Unis. Dans ces villes, les demandeurs d'asile peuvent recevoir les mêmes services que les autres citoyens. Par exemple, les enfants de demandeurs d'asile peuvent fréquenter l'école au même titre que tous les autres élèves.

## Camp de réfugiés

Aménagement temporaire et rudimentaire dans lequel sont regroupés des milliers de personnes. Même si certains camps de réfugiés sont gérés par des ONG internationales, les conditions de vie y sont souvent misérables et la violence très présente.



ESSAI

**L'AUTRE EST UN**

**EXIL**

**EMMANUEL LEVINAS ET LE « PENSER À L'AUTRE »**

**Texte de père Dominic LeRouzès**  
redaction@le-verbe.com

**Illustrations de Louis Roy**

## L'ART D'ÉCOUTER

D'après vous, quand quelqu'un vous pose la question : « Comment ça va ? » à combien de temps estimez-vous sa capacité d'écoute ? Disons pour une personne amie et bien disposée. Sans grande rigueur, on pourrait dire pas plus de 10 à 15 secondes pour une vaste majorité. Il y a bien sûr des écoutants naturels, mais quand j'ai entendu un jour cette phrase de sagesse : « Parler, c'est un besoin ; écouter, c'est un art », cela a comme éclairé mon propre besoin d'être écouté, entendu, compris. D'exister, tout simplement.

Oui, le scénario est rigoureusement le même : l'autre commence à me partager une expérience vécue qui lui tient à cœur, et dès lors, je me sens déclenché par ses paroles ; un besoin irréprensible s'impose à moi, celui d'apporter à son expérience la contribution de la mienne. L'écoute que je lui apporte se trouve mélangée, bien malgré moi, du besoin de mesurer ma propre expérience à la sienne.

Du moment que la lumière de son expérience se projette sur la mienne, l'urgence d'intervenir me pousse à oublier complètement ma position d'écouter, de couper la parole à mon interlocuteur et d'introduire immanquablement mon propos par un « moi » : « Moi aussi, j'ai vécu cela, laisse-moi te raconter... » Dès lors s'ensuit un déversement de mes expériences vécues, dont l'authenticité justifie le choix de couper court à son élan de partage du cœur. Et la plupart du temps, tout cela se fait à mon insu, sans aucune méchanceté. Conséquence : la personne qui parlait est forcée de devenir la personne qui écoute.

## UN LANCEUR D'ALERTE

C'est à partir de cette situation banale – et ô combien fréquente ! – que j'aimerais introduire le « penser à l'autre » chez le philosophe de l'altérité Emmanuel Levinas, ardent défenseur de la subjectivité. Né en 1906 en Lituanie et mort en 1995 à Paris, Levinas fait figure d'un lanceur d'alerte – voire d'un pavé dans la mare de la tradition philosophique occidentale – sur les dangers de réduction ontologique inhérente à la pensée totalisatrice responsable, à ses yeux, des totalitarismes du 20<sup>e</sup> siècle. J'explique.

En principe, la science moderne s'est toujours édifiée sur la recherche d'objectivité. Le scientifique ne devrait laisser paraître de ses propos rien d'autre que ce qui est raisonnable et universellement communicable. Or, Levinas diagnostique cet *a priori* comme néfaste, en ce sens que la subjectivité du sujet, dans la recherche de la vérité objective, doit être réduite

au silence pour l'obtention de résultats fiables, vrais et universels. À ses yeux, la science gourmande d'ontologie, c'est-à-dire de la connaissance des propriétés générales de l'être, a voulu avaler tout le « connaissable » comme une grande gueule jamais rassasiée. Cette insatiabilité l'a peu à peu conduite à réduire non seulement le sujet qui pense, mais aussi *l'autre*. Selon ce penseur juif qui a survécu à la Seconde Guerre mondiale, ce sont les « totalités de pensée », notamment les systèmes spéculatifs allemands, qui ont enfanté le totalitarisme nazi, cause de la suppression systématique de « l'autre », en l'occurrence le « juif » et le « non-aryen ».

Pour réagir à ce biais systématique de la tradition philosophique occidentale, Emmanuel Levinas a entrepris de développer une éthique située bien avant que naisse la connaissance, soit une pensée de l'altérité qui se pense avant la pensée.

Vous avez le vertige ? C'est normal, c'est ça, Levinas !

## RENVERSEMENT ÉTHIQUE

L'éthique en Occident a toujours été considérée comme un dérivé de la question de l'être et de la connaissance du monde considérée comme philosophie première. Levinas, lui, opère un renversement, voire une subversion : il veut ériger l'éthique en philosophie première. Son projet peut se résumer ainsi : le refus catégorique du détour par l'ontologie (pensée de l'être), telle que nous la connaissons depuis les Grecs jusqu'à Heidegger et Husserl, afin de rendre compte respectueusement de l'altérité d'autrui. Autrement dit, l'autre n'est pas un moyen du moi, ni un décor du moi, ni un objet du moi. Ses deux ouvrages *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité* (1961) et *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence* (1974) forment comme un long plaidoyer en deux parties de sa thèse audacieuse.

Mais comment cela peut-il se faire ?

En fait, pour Levinas, il s'agit de quelque chose qui est déjà là et qui est vérifiable. Prenons un exemple tiré de la vie quotidienne. Vous êtes en retard pour une réunion importante et votre trajet vous mène droit à l'ascenseur. Au moment d'y arriver, vous tombez nez à nez avec une personne qui a aussi l'intention de passer la porte coulissante. Vous dites tout naturellement : « Après vous. » Avant même d'avoir pensé ou réfléchi, il y a ce mouvement éthique de responsabilité qui monte en vous, un mouvement de responsabilité pour l'autre. « Après vous » est, selon Levinas, la plus belle définition de notre civilisation.

L'autre est ainsi pour le philosophe la condition de la pensée comme activité de l'esprit. Mais si la pensée instrumentale propre aux sciences et à la technique moderne passe au premier plan, elle sera alors totalisante et totalitaire, réductrice d'autrui, antiéthique. Ainsi, nier cette primordialité de l'éthique sur la connaissance instrumentale aura toujours des conséquences néfastes : un refus conscient de l'autre qui vient détruire ce « penser à l'autre » originel.

## LE VISAGE DE L'AUTRE

Pour le philosophe juif, le visage de l'autre est plus qu'une image que je vois, plus que l'idée que je m'en fais. L'autre est imprévisible, je ne peux pas complètement prévoir ce qu'il dira ou ce qu'il fera. Dire de l'autre : « Je le connais comme le fond de ma poche » est profondément antiéthique. Réduire l'autre à l'idée que je m'en fais, n'est-ce pas finalement la racine de tous les racismes, sexismes, âgismes et préjugés de toutes sortes ? Le visage de l'autre, quand je le regarde devant moi, déborde toute idée et constitue une remise en question radicale de mon intériorité tranquille et satisfaite. L'irruption, par exemple, de ma voisine aux qualités verbomotrices surdéveloppées alors que j'en suis au paroxysme d'une série télévisée, voilà ce qu'est la remise en question éthique et concrète de mon intériorité. L'autre me provoque à la responsabilité, à l'obligation de *répondre*. Cette réponse, dans ce cas, prendra la forme de l'attention et de l'écoute.

« Tu ne tueras point » s'entend dès lors du visage de l'autre qui m'avertit de ne pas le réduire au contexte de mes pensées. La peau du visage est la plus nue du corps, peau plus nue que toute nudité, et dans son exposition à moi, elle est vulnérabilité offerte à mes pouvoirs ; elle provoque à la fois le désir du meurtre et à la fois l'interdit du meurtre (nous pensons ici à la voisine!).

« L'altérité qui s'exprime dans le visage fournit l'unique "matière" possible à la négation totale. Je ne peux vouloir tuer qu'un étant absolument indépendant, celui qui dépasse infiniment mes pouvoirs et qui par là ne s'y oppose pas, mais paralyse le pouvoir même de pouvoir. Autrui est le seul être que je peux vouloir tuer » (*Totalité et infini*, p. 104).

Tuer autrui ou le respecter, voilà l'enjeu de l'éthique chez Levinas. Cet enjeu se situe non de manière abstraite et lointaine, mais tout proche de nous.





## PARTIR EN EXIL

Le philosophe parle régulièrement de la « réduction de l'Autre au Même ». Qu'est-ce à dire ? On peut sans doute penser que Levinas, qui raffole des jeux de mots, ait joué sur la signification grecque et latine du terme *homo* : le *Même* (grec) n'est autre que l'*Homme* (latin). Le *Même*, c'est moi, avec ma tendance à tout ramener à moi. L'autre n'est dès lors pertinent que s'il éclaire ce « moi » toujours en quête de définition : voilà ce qu'est tuer l'autre. Mais considérer l'autre en tant qu'autre, le laisser être, le laisser vivre, sans chercher à le ramener au contexte de mes pensées, à le faire entrer dans un cadre de signification, voilà l'éthique pour Levinas.

Réfléchissons-y un instant en reprenant mon exemple en introduction.

Devant l'autre qui me partage une expérience, ne dois-je pas admettre que mon écoute est *intér-essée*<sup>1</sup> ? En le coupant dans son élan, en disant : « Moi aussi... », n'est-ce pas parfois tuer autrui et le réduire aux contextes de mes pensées ? Accepter d'écouter, n'est-ce pas accepter de partir en exil en laissant mourir en moi le désir d'être écouté et par le fait même d'exister pour l'autre ? Risquer l'extériorité de l'autre qui remet en question mon intériorité, c'est partir en exil, sur une terre étrangère :

« Le sujet se trouve ainsi devant une extériorité à laquelle il est livré, car elle est absolument étrangère, c'est-à-dire imprévisible et, par là, singulière. Le caractère unique, sans genre, des situations et des instants, leur nue existence, est ainsi le grand thème des modernes. De son côté, le moi, ainsi livré à l'être, est jeté hors de chez soi, dans les lieux d'un éternel exil, perd sa maîtrise sur soi, est débordé par son être même » (*Entre nous*, p. 62).

## AIMER COMME J'AI ÉTÉ AIMÉ

Mes recherches sur Levinas m'ont beaucoup fait réfléchir sur mes relations avec l'autre et tout l'intérêt qu'elles recèlent. Comme chrétien, j'ai fait la rencontre avec un autre qui est parti en exil pour venir jusqu'à moi : Dieu qui s'est incarné, qui m'a aimé gratuitement, sans intérêt, et qui s'est livré

1. Levinas révèle un puissant indicateur de cette réduction ontologique dans le mot : *inter-esse-ment*. *L'esse*, c'est-à-dire la conception de l'être dans la philosophie occidentale, « mène son train d'être » et aboutit à l'identité avec l'esprit, comme aspiré en son centre égologique. Dans toute la tradition philosophique occidentale, l'esse préside l'inévitable réduction de l'altérité en identité, triomphe du Même sur l'Autre.

pour moi jusqu'à la mort sur la croix. Ce même Autre, dont l'altérité dépasse celle de tous les autres que je peux rencontrer dans ma vie, m'appelle à une vie nouvelle, c'est-à-dire à aimer comme lui m'a aimé. Celui qui a dit : « J'étais un étranger et vous m'avez accueilli » (Mt 25,35) m'appelle à aimer l'autre comme j'ai été aimé.

Mon « Je » est un « qui suis-je ? » en manque de définition et qui cherche dans l'autre la clé de son « moi ». C'est la rencontre de l'autre qui me définit : c'est dans la rencontre avec la femme que j'apprends que je suis homme, dans celle avec l'enfant que j'apprends que je suis plus âgé, dans celle avec un Somalien que j'apprends que je suis Canadien, dans celle avec le pauvre que j'apprends que je suis riche, dans celle avec le riche que j'apprends que je suis pauvre. L'autre me sert quotidiennement de mesure, de baromètre, de boussole, de bouée de sauvetage pour me situer dans cette tâche consistant à être un être parfaitement unique et me sortir de cette solitude originelle. Dès lors que je rencontre l'autre qui me partage son expérience, une issue de secours se ménage au cœur de mon être unique et me permet de reprendre souffle, de respirer l'air frais de la communion.

Or, l'autre porte le même besoin de définition, un besoin viscéral d'exister. D'où l'enjeu éthique.

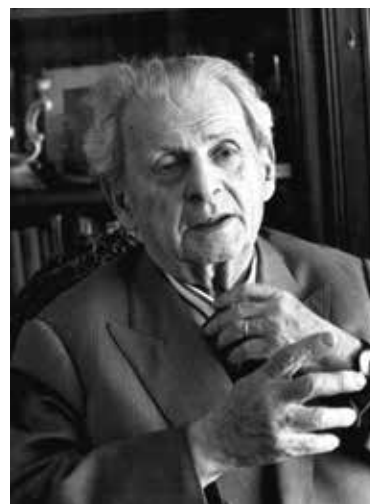
Seul l'amour fait exister l'autre ; inversement, le nier l'anéantit. Le théologien Hans Urs von Balthasar disait que « s'il existait une définition de Dieu, elle devrait être à peu près la suivante : l'unité comme existence pour l'autre » (*Points de repère*, p. 69). Du même amour dont j'ai été aimé par la Trinité des Personnes en Dieu, de cet amour qui m'a fait exister, je suis également appelé à aimer l'autre. N'est-ce pas en définitive le commandement nouveau du Maître à l'heure de donner sa vie : « Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres. Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres. À ceci, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (Jn 13,34-35). ■

---

Pour aller plus loin

Emmanuel Levinas, *Totalité et infini, Essai sur l'extériorité*, La Haye, 1980.

Hans Urs von Balthasar, *Points de repère : pour le discernement des esprits*, Paris, 1973.



## EMMANUEL LEVINAS

Né le 12 janvier 1906 en Lituanie et mort le jour de Noël de 1995 à Paris, Emmanuel Levinas est l'un des plus importants philosophes de la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Il a reçu dans son enfance une éducation juive traditionnelle axée sur la Torah et le Talmud. Lors du déclenchement de la Première Guerre mondiale, sa famille fuit en Ukraine, où il traversera la Révolution russe de 1917. C'est à cette époque qu'il découvre dans la bibliothèque de ses parents les grands auteurs russes Pouchkine, Dostoïevski, Tolstoï ainsi que l'œuvre de Shakespeare. En 1923, il se rend à Strasbourg pour y étudier la philosophie et se lie d'amitié avec Maurice Blanchot. En 1928, il découvre la phénoménologie à l'université de Fribourg-en-Brigau en suivant les cours de Heidegger et en assistant au dernier séminaire de Husserl.

Naturalisé Français en 1930, il se marie deux ans plus tard à la pianiste d'origine polonaise Raïssa Marguerite Levi, avec qui il aura trois enfants. Dès le début de la Seconde Guerre mondiale, il est fait prisonnier et est déporté dans un camp de travail à Hanovre, en Allemagne, où il demeurera pendant cinq ans jusqu'à la fin du conflit. C'est dans ce camp qu'il rédige son premier ouvrage, *De l'existence à l'existant*. Alors que sa femme et sa fille ont pu se réfugier chez les sœurs de Saint Vincent de Paul près d'Orléans, presque tout le reste de sa famille fut massacré en Lituanie, victime de l'idéologie nazie. Après la guerre, il consacra le reste de sa vie à l'étude et à l'enseignement. En 1961, la publication de sa thèse d'État *Totalité et infini* propulsera sa carrière universitaire et l'amènera à donner des séminaires dans diverses villes de France et de Suisse. Au carrefour de la phénoménologie et de l'existentialisme, sa pensée réinterroge le concept d'Autrui pour lui donner une place centrale, en réaction aux totalitarismes violents du dernier siècle. (S. L.)

Photo : Wikimedia.

Recherche et rédaction : Yves Casgrain  
yves.casgrain@le-verbe.com

# SIMONE 1909-1943 WEIL

Née à Paris, la philosophe et mystique chrétienne s'exile à Marseille le 13 juin 1940, afin de fuir les lois racistes du maréchal Pétain. Le 16 mai 1942, toute sa famille s'embarque vers les États-Unis. À la fin de novembre de la même année, elle part rejoindre la Résistance en Angleterre, où elle décède d'une crise cardiaque le 24 août 1943 à l'âge de 34 ans.

Né à Paris, l'auteur du *Journal d'un curé de campagne* quitte la France avec toute sa famille quelques mois avant la signature des accords de Munich en septembre 1938. Déçu par l'attitude des « clercs » face à la montée du nazisme et du fascisme, il met alors le cap vers le Brésil. Il retournera en France après la Libération.

# GEORGES BERNANOS 1888-1948

# ZITA DE BOURBON- 1892-1989 PARME

L'impératrice d'Autriche et son mari l'empereur Charles I<sup>er</sup>, forcé d'abdiquer de son trône à la fin de la Première Guerre mondiale, partent en exil le 24 mars 1919. En février 1922, toute la famille trouve refuge sur l'île de Madère, où Charles meurt le 1<sup>er</sup> avril 1922. Zita et ses enfants poursuivent leur exil. Le 20 octobre 1940, la petite famille arrive à Québec. Elle y reste jusqu'à son départ pour les États-Unis en 1948. Elle meurt en Suisse le 14 mars 1989 à l'âge de 96 ans.

Né en 1879, le père de la théorie de la relativité générale s'est exilé en 1933 pour fuir les nazis qui venaient de prendre le pouvoir en Allemagne. Réfugié aux États-Unis, il poursuit sa carrière jusqu'à sa mort le 18 avril 1955.

# ALBERT 1879 EINSTEIN -1955

# KIM THUY 1968-

L'auteure québécoise Kim Thuy est arrivée au Québec en 1978 avec les membres de sa famille. Comme environ 800 000 Vietnamiens, Kim Thuy a fait partie des *boat people* fuyant les communistes sur de frêles esquifs. Elle reçoit le titre de Compagne des arts et des lettres du Québec le 27 mai 2019.

Né le 6 juillet 1935, Tenzin Gyatso est le 14<sup>e</sup> dalai-lama. En mars 1959, il doit fuir le Tibet afin d'échapper aux troupes chinoises qui avaient pris le contrôle du pays. Ayant trouvé refuge en Inde, il y crée le gouvernement tibétain en exil, qu'il dirige jusqu'à sa retraite politique en mars 2011.

## DALAI-LAMA 1935-

## VICTOR 1802-1885 HUGO

L'intellectuel est poursuivi par la police de Louis-Napoléon Bonaparte parce qu'il s'est opposé à son coup d'État. Il rejoint donc la Belgique. La même année, il se retrouve avec sa famille sur l'île de Jersey. En 1855, les Anglais l'exilent sur l'île de Guernesey pour avoir insulté la reine Victoria dans l'une de ses publications. Jusqu'à son départ en 1870, il écrit plusieurs de ses œuvres maîtresses, dont *Les Misérables*.

Il avait été envoyé au Goulag en 1945 après avoir critiqué les compétences militaires de Staline. Puis il a été expulsé de Russie et déchu de sa nationalité en 1974 après avoir écrit *L'Archipel du Goulag*, une chronique nourrie de nombreux témoignages de rescapés des goulags.

## ALEXANDRE SOLJENITSYNE 1918-2008

## CORNELIUS NYUNGURA

Né en Allemagne d'une mère hutue et d'un père tutsi, il passe son enfance à Kigali. Le chanteur québécois, mieux connu sous son nom d'artiste Corneille, s'est exilé du Rwanda après avoir été témoin du massacre de sa famille le 15 avril 1994. Après un détour en Allemagne, il s'installe à Montréal en 1997.

Cet écrivain né en 1953 est le premier Québécois et le deuxième homme noir membre de l'Académie française. Il s'exile à Montréal en juin 1976, quelques jours après l'assassinat de son collègue journaliste Gasner Raymond par les « tontons macoutes », une milice à la solde du dictateur François Duvalier.

## DANY 1953- LAFERRIÈRE



## L'EXIL DONT VOUS ÊTES LE HÉROS

**Simon Lessard**  
simon.lessard@le-verbe.com

On estime à plus de 25 millions le nombre de réfugiés qui fuient leur pays chaque année. Pour dépasser ce genre de statistiques impersonnelles, que diriez-vous d'expérimenter ce que vit l'un d'eux pendant quelques heures? C'est ce que propose le Service jésuite des réfugiés (JRS) du Canada avec son exercice de simulation *Un voyage en exil*. Au fil de ce jeu dont vous êtes le héros, vous éprouverez l'exil et découvrirez les défis et les dangers que doivent affronter les migrants d'Afrique, d'Amérique centrale ou du Moyen-Orient. Vous devrez aussi faire rapidement des choix difficiles et lourds de conséquences: quel article prendre dans mes bagages? Avec qui partir et qui laisser derrière? Dois-je tenter un voyage dangereux vers un pays occidental, demander l'asile à

un pays voisin ou encore rester dans un camp de réfugiés?

La simulation revêt encore plus de réalisme grâce à la lecture de témoignages de vrais migrants qui ont vécu des parcours similaires. L'objectif est de se mettre dans la peau du réfugié, pour éveiller notre empathie et réaliser qu'un réfugié est avant tout un être humain, dont la vie n'est pas si différente de la nôtre. Il est possible d'organiser soi-même cet exercice de simulation à l'aide des ressources gratuites du JRS, ou mieux encore, de faire appel à un animateur qualifié. Une chose est sûre: ce jeu de rôle qui peut provoquer de vives émotions et de douloureuses prises de conscience n'a rien d'un jeu d'enfant! ■

✚ [jesuites.ca/exil](https://jesuites.ca/exil)

# SORTIR DE L'ESCLAVAGE

L'Écriture montre que l'exode est long et tourmenté : il dure symboliquement 40 ans, c'est-à-dire le temps de vie d'une génération. Une génération qui, face aux épreuves du chemin, est toujours tentée de regretter l'Égypte et de revenir en arrière. Nous aussi connaissons tous la tentation de revenir en arrière, tous. Mais le Seigneur demeure fidèle et ces pauvres gens, guidés par Moïse, arrivent à la Terre promise.

Tout ce chemin est accompli *dans l'espérance* : l'espérance de rejoindre la Terre, et précisément dans ce sens, il s'agit d'un « exode », une sortie de l'esclavage vers la liberté. Et ces 40 jours sont également pour nous tous une sortie de l'esclavage, du péché, vers la liberté, vers la rencontre avec le Christ Ressuscité. Chaque pas, chaque difficulté, chaque épreuve, chaque chute et chaque reprise, tout n'a de sens qu'au sein du dessein de salut de Dieu qui pour son peuple veut la vie et non la mort, la joie et non la douleur.

Pape François,  
Audience générale, 1<sup>er</sup> mars 2017.





CLASSE DE MAÎTRE

# *le poète* philosophe

HECTOR DE SAINT-DENYS GARNEAU, 1912-1943

**Père Martin Lagacé**  
martin.lagace@le-verbe.com

**D**e retour d'un long exil de 21 ans, je m'étais mis, pour reprendre contact avec ma propre culture, à lire tout ce qui est histoire et littérature québécoise, en commençant par *Maria Chapdelaine*, *Menaud maître draveur*, *Bonheur d'occasion*, etc. Puis un jour, en parcourant une anthologie de la poésie québécoise du 20<sup>e</sup> siècle, je tombe sur cette phrase : « La parole brise la solitude de toutes choses. » Je me suis dit : quel est le génie qui a écrit cette phrase ? C'était autour de Noël, je m'en souviens, car nous venions d'entendre à la messe, dans le prologue de l'Évangile de saint Jean : « Au commencement était la Parole. [...] Tout fut par elle et sans elle rien ne fut » (Jn 1,1-2). Il s'agissait d'Hector de Saint-Denys Garneau, un auteur dont j'ignorais jusqu'au nom, mais qui allait me fasciner au point de devenir, quelques années plus tard, le sujet d'un mémoire de maîtrise en philosophie.

Garneau est bien connu dans les milieux littéraire et universitaire, où il est considéré comme notre premier poète moderne, d'abord parce qu'il est le premier à avoir osé écrire en se libérant des formes classiques de la poésie, et aussi sans doute parce qu'il a exprimé de manière très originale le malêtre moderne. À cela s'ajoute une aura de James Dean québécois, à cause de sa fin accidentelle prématurée, à l'âge de 32 ans.

## MOT ET PAROLE

« La parole brise la solitude de toutes choses. » C'est plus qu'une parole poétique, c'est une parole théologique et philosophique. C'est sous ce rapport que j'ai voulu explorer la pensée de cet homme, qui n'a pas fait qu'écrire des poèmes, mais qui a réfléchi en philosophe sur l'être du poète et sur sa mission. Mais qu'est-ce qu'un philosophe ? N'est-ce pas celui qui s'étonne et s'émerveille devant l'être des choses, laissant naître en lui le questionnement ? En ce sens, nous sommes tous, à notre heure, des philosophes. Voyons comment Hector de Saint-Denys Garneau, dans un extrait de son *Monologue fantaisiste sur le mot*, nous livre ses réflexions sur le langage :

« Je me suis éveillé en face du monde des mots. J'ai entendu l'appel des mots, j'ai senti la terrible exigence des mots qui ont soif de substance. [...]

Le mot n'est plus une chose vide, dont on se sert, qu'on emplit à mesure, à sa mesure. [...] On n'est pas en face d'un mot comme d'un simple instrument d'expression, de désignation matérielle. Mais en face d'un dieu qui sait ce que nous ne savons pas. [...] Seuls les hauts esprits ont un certain droit sur lui ; ils lui donnent une forme plus parfaite, l'agrandissent, le surélèvent, après leur passage, le mot n'est plus le même, il conserve la perfection qu'ils lui ont donnée. [...] Le poète possède le mot parce que maintenant à l'intérieur de ce mot il y a une anse à lui seul par où le prendre ; parce que, entre lui et le mot, se trouve un lien à lui seul par où le saisir ou le balancer, en jouer.

« Le mot pour lui s'élève à la dignité de parole. *Mot* est sans résonance, *Parole* est rond et plein et semble ne devoir jamais épuiser la grâce de son développement sonore. [...] Il n'arrive pas souvent qu'on entende une parole, mais quand cela vient, on dirait que le monde s'ouvre. La Parole brise la solitude de toutes choses.

« Et c'est le mystère du poème » (*Anthologie*, p. 85).

## DU NEUF ET DE L'ANCIEN

Certains ont fait de lui un précurseur du *Refus global*. Ce manifeste historique paru en 1948, écrit par Paul-Émile Borduas et signé par nombre d'artistes, dénonçait, non sans raison, un certain fixisme religieux et intellectuel qui régnait au Québec. Cependant, on se trompe lourdement en faisant de Hector de Saint-Denys Garneau un moderniste, au sens de celui qui pense le progrès par rupture avec le passé. Cela s'exprime chez lui sur plusieurs plans, notamment dans sa réflexion sur les arts et la peinture en général.

Notre écrivain, né à Montréal, mais qui passa une grande partie de sa vie à Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier, fut aussi peintre. Il a d'ailleurs hésité, dans sa vocation artistique, entre la peinture et la poésie avant de se consacrer à cette dernière. Mais ce choix ne l'a pas empêché d'être à ses heures critiques d'art et de nous livrer des réflexions admirables sur l'art pictural.

Sa pensée esthétique trace une ligne médiane entre l'académisme, entendu comme un art perroquet

qui s'enlise dans la répétition de vieilles recettes, et l'art abstrait, qui est, selon lui, arbitraire, détaché du réel: «Je suis parfaitement d'avis qu'une discipline est nécessaire, mais qu'une discipline vivante est supérieure à la figée; le sens de la discipline est une éducation de la liberté, ce qui suppose à la base une prise de conscience de la liberté. L'éducateur doit être non pas seulement un empêcheur d'erreur, mais surtout un éveilleur de vérité. Hélas! combien peu d'éducateurs sont des éveilleurs!» L'artiste authentique n'est donc pas celui qui s'affranchit des règles, mais celui qui les possède au point de pouvoir les dépasser: «Les grands esprits informent toujours d'une réalité supérieure les éléments dont ils se servent, maîtres qu'ils en sont. C'est pourquoi toutes formules leur sont bonnes, comme reflets de leur vision, et qu'ils en sont libres.»

Saint-Denys Garneau est très réticent envers le cubisme, qui lui paraît être une fausse solution de rechange à la rigidité de l'académisme: «On construit des édifices picturaux, on établit un ordre entre les formes et non plus entre les éléments vivants de la réalité [...] parce que "l'interprétation", libérant le peintre du sévère critère de la nature, laissait le champ libre aux mensonges faciles et vis-à-vis de lui-même et du public qui suit la mode.» On a confondu, selon lui, la liberté avec l'arbitraire: «Car par là s'éclaire le sens de la vraie liberté, qui ne consiste pas à imposer à la nature des formes extérieures et arbitraires [...], mais bien à si parfaitement posséder celles qu'elles nous offrent qu'on soit libre d'en jouer en pleine lumière de l'intelligence.»

Même réflexe conservateur quand notre premier poète moderne, qui écrit dans les années 1930, réfléchit à l'avenir de la littérature au Canada: «Il y a au Canada d'immenses ressources pour les arts. Nous avons le génie français que nous pouvons conserver intact en nous nourrissant de la grande tradition de notre race, en conservant par notre application sa justesse, sa clarté, son poli, c'est-à-dire en perpétuant au Canada la vieille tradition du génie classique latin» (*Anthologie*, p. 96).

S'il reste attaché à cette grande tradition qui relie par les collèges classiques le Canada français à la culture gréco-latine, Hector de Saint-Denys Garneau appelle de ses vœux, comme de nombreux jeunes de sa génération réunis autour de la revue

L'artiste  
authentique  
n'est pas celui  
qui s'affranchit  
des règles,  
mais celui qui  
les possède  
au point de  
pouvoir les  
dépasser.

*La Relève*, un renouveau spirituel de la société. Le mal que l'on perçoit dans l'art, sous la forme de l'académisme, se manifeste dans la société, selon lui, par une médiocrité des élites: «Enfin nous voilà, nous, nés parmi un monde croulant et qui menace de périr, ainsi prédisposés à tous les excès de jouissance; nous, disposés à tout détruire parce que tant de formules sont périmées et n'ont pas leur raison d'être; nous pleins de vie et de sang qui grandissons parmi toute cette mort, parmi toutes ces vieilles armures qu'un coup d'épaule renverse parce qu'aucun corps vivant ne les habite plus, [...] nous voilà!» Mais notre auteur ne désespère pas de voir sa génération s'atteler à cette «tâche providentielle; [...] pour le salut du monde par la vérité, [...] il s'agit simplement de se préparer solidement, profondément» (*Poèmes et proses*, p. 155).

Nous voyons à quel point d'équilibre se situe la pensée de notre poète-philosophe, qui sait tirer de son trésor, comme le scribe du Royaume, du neuf et de l'ancien.

## « C'EST L'ÊTRE... DU CÔTÉ DE LA BEAUTÉ »

«Ce que je cherche, c'est une sorte de possession du monde par l'esprit au moyen de l'art. [...] Or, le poète assume le monde sous le rapport de la Beauté. Il a vocation de reconnaître la beauté à travers la création, le reflet de la Beauté de Dieu, la voix de Dieu, son timbre, si l'on peut dire, dans toutes ces choses qui par elles-mêmes n'ont pas de voix. Il a vocation de donner un nom, une forme intelligible, à toutes ces choses qui par elles-mêmes sont sans nom. Et par là, il "imite Dieu", il devient image, lui aussi, de Dieu par son métier; car Dieu a nommé toutes choses en lui-même, c'est-à-dire qu'il les connaît.»

Voilà donc la vocation la plus haute du poète, pense notre auteur: il est un nouvel Adam qui, en donnant un nom aux choses, parachève la création.

*«Le poète est un homme qui appelle les choses par leur nom  
Il sonne l'appel des choses à l'esprit  
Par lui les choses viennent se ranger  
À l'ordre de l'esprit  
Faites intelligibles,  
Appelées intelligiblement par leur nom.»*

Hector de Saint-Denys Garneau, à l'école de saint Thomas, voit en toutes choses un reflet du mystère de Dieu. Celui-ci, en effet, est comme un massif à plusieurs versants, qui s'appellent: beauté, vérité, bonté. Ainsi chaque être, de la fourmi jusqu'à l'ange, comporte en lui ces aspects: un reflet prismatisé de sa beauté, de sa vérité ou de sa bonté. Si le poète aborde la montagne par le versant de la beauté et nous invite à le suivre, si le scientifique l'approche par celui de la vérité, le moraliste par celui de la bonté, tous nous conduisent au sommet où tout se rejoint:

«C'est l'être qui fut présent, visible par le côté de la beauté. Comme il apparaît à tel autre par le côté de la vérité; de là aussi la joie. Mais qu'est-ce à dire, la beauté, la vérité? Qu'est-ce qui les différencie? En un certain point, à une certaine hauteur, elles se confondent, exigeant tout l'être, comblant tout l'être, ravissant tout l'être» (*Œuvres en prose*, p. 642).

## POÈTE ET PROPHÈTE

«La parole brise la solitude de toutes choses.» En fréquentant Hector de Saint-Denys Garneau, je me suis aperçu qu'il était ce que tout chrétien devrait être, c'est-à-dire une Parole de Dieu. Il a été un prophète dans une époque souvent considérée comme obscure. Il nous montre le vrai sens de la modernité, qui n'est pas mépris du passé, mais accueil de l'héritage, le débarrassant et le purifiant de ce qu'il a d'obsolète et lui adjoignant des acquis nouveaux. Il nous a aussi montré que la beauté n'est pas un absolu, mais une élévation vers le bon et le vrai grâce au travail de l'artiste qui collabore à la grande œuvre du Premier Poète. ■



# *Et je prierai ta grâce*

Et je prierai ta grâce de me crucifier  
Et de clouer mes pieds à ta montagne sainte  
Pour qu'ils ne courent pas sur les routes fermées  
Les routes qui s'en vont vertigineusement  
De toi  
Et que mes bras aussi soient tenus grands ouverts  
À l'amour par des clous solides, et mes mains  
Mes mains ivres de chair, brulantes de péché,  
Soient, à te regarder, lavées par ta lumière  
Et je prierai l'amour de toi, chaîne de feu,  
De me bien attacher au bord de ton calvaire  
Et de garder toujours mon regard sur ta face  
Pendant que reluira par-dessus ta douleur  
Ta résurrection et le jour éternel.

# QUOI LIRE AU BORD DES FLEUVES DE BABYLONE

Isabelle Gagnon

isabelle.gagnon@le-verbe.com

De l'Antiquité à aujourd'hui, l'histoire de la littérature est traversée par des poètes exilés de tous genres. Leurs exils peuvent être individuels (comme ceux de Mandelstam, d'Ovide et de Dante) ou peuvent faire partie d'un exil de masse, comme ceux qui quittent leur pays lors d'une guerre. Mais le partage de leur expérience n'est jamais le même et résonne toujours chez les lecteurs de diverses façons. Parfois, on retrouve un mélange mystérieux de douleur et d'espérance. D'autres fois, au contraire, la persécution sans espérance anéantit peu à peu le cœur du poète. Ou bien, dans les meilleurs cas, la puissance du désir de vie, et de la vie elle-même, se montre immense dans l'adversité. Voici sept de ces livres d'exilés, à feuilleter aussi bien chez soi qu'à l'étranger.

## Les Tristes

Ovide (9-12 apr. J.-C.)

*J'étais exilé, et je cherchais non la gloire,  
mais un délassement qui enlevât à mon  
âme la continuelle préoccupation  
de ses maux.*

Écrit en vers, ce récit d'exil est unique dans la littérature antique. Aux côtés des géants comme l'*Odyssée* d'Homère et l'*Énéide* de Virgile, le récit d'Ovide paraît plus humble et plus réaliste. Ovide y raconte son propre exil à Tomis en l'an 8 à la suite d'une offense faite à l'empereur Auguste. La langue poétique d'Ovide, mure et abondante jusqu'à ce point de sa vie, subit un choc dans la composition des *Tristes*. Cette œuvre littéraire est une preuve de l'union indéniable entre poésie et vie. Quand l'une est transformée, l'autre suit.

## Le Seigneur des anneaux

J. R. R. Tolkien (1955)

*Tout ce que nous avons à décider, c'est  
ce que nous devons faire du temps  
qui nous est imparti.*

Un hobbit est lancé dans une aventure à laquelle il ne s'attendait pas. Projeté hors de sa Comté chérie, il doit suivre les chemins les plus dangereux afin d'accomplir une mission qui le dépasse. Jamais il n'oublie les douceurs de son pays d'origine, et c'est en pensant à elles qu'il a la force de persévérer dans sa quête. Tolkien, dont la cause de béatification est enclenchée, nous offre une œuvre qui est en plusieurs sens une allégorie de la foi chrétienne et de la lutte contre les forces du mal. Sans se limiter à ce thème, son œuvre explore avec nuance le croisement entre l'aventure et l'exil.

## Les cahiers de Voronej

Ossip Mandelstam (1935-1937)

*Résonne la terre, ma dernière arme, /  
La sèche moiteur des hectares de terre  
noire. [...] J'entre à chaque pas dans  
l'univers / Où les hommes et les femmes  
sont toute bonté.*

Mandelstam est une légende de la poésie russe. En 1934, il fut emprisonné et exilé à Voronej pour sa poésie contre le régime de Staline. *Les cahiers de Voronej* est son seul ouvrage écrit durant son exil. Ils capturent la vivacité d'esprit et de cœur du poète tout en ajoutant à ceux-ci un paysage nouveau et un isolement profond. Sa réflexion imagée de l'exil est mêlée de nostalgie, mais aussi d'attachement naissant à sa ville d'accueil.

## Pavot et mémoire

Paul Celan (1952)

*Il est temps que la pierre veuille fleurir, / qu'un cœur palpite  
pour l'inquiétude. / Il est temps qu'il soit temps.*

Voici une œuvre poétique centrée sur la nature, l'oppression et la rencontre entre souffrances passées et présentes. Né en Roumanie, Paul Celan vécut les camps de travail hitlériens et perdit ses deux parents aux mains des nazis. À la suite de l'arrivée de l'Armée rouge en 1944, Celan habitera successivement à Bucarest, Vienne

et Paris. *Pavot et mémoire* est sa première publication d'importance. Il y évoque l'exil et la souffrance, mais aussi l'amour, notamment à travers l'image des cheveux de sa compagne. Le poète est connu pour son innovation formelle de la poésie et pour avoir inscrit avec vérité et résonance l'expérience de la Shoah.

## La Comédie

Dante Alighieri (1307-1321)

*Tu seras obligé d'abandonner ce qui te sera le plus cher ; c'est  
la première flèche que lance l'arc de l'exil.*

Vous connaissez sans doute ce chef-d'œuvre du poète florentin. Mais saviez-vous que c'est en exil que Dante a écrit sa fameuse *Comedia*? Dès 1302, il est exilé à Padoue en raison des conflits entre sa faction politique et ses opposants à Florence. Il complète son ouvrage surprenant et profond peu avant de mourir de la malaria en 1321. Le récit rapporte un passage en Enfer et au Purgatoire guidé par nul autre que le poète Virgile

lui-même, puis s'achève sur l'arrivée au Paradis auprès de sa douce Béatrice. Fortement influencé par la philosophie et le contexte politique de l'époque, il n'en demeure pas moins un ouvrage d'une imagination éblouissante. Le détail de ses descriptions est au moins autant, sinon plus, fantastique que la littérature de *fantasy* d'aujourd'hui. Laissez-vous charmer et subjugué par cette création intemporelle!

## Rien de mon errance

Nadine Ltaif (2019)

*Je suis assis sur les marches d'une petite église. / J'ai quitté mon foyer. / J'ai erré  
dans les villes médiévales. / J'ai pour bagages des sacs de recyclage remplis de  
carnets de notes.*

Cette œuvre poétique met en texte la ville de Montréal, où l'exil est vécu en parallèle avec l'histoire de l'humanité: ses guerres, ses itinérants, ses poètes. L'errance et le rapport à la ville ancrent cet ouvrage dans un imaginaire de l'exil occidental qui date de

l'Antiquité. L'auteure est née et a vécu la première partie de sa vie au Liban. Elle vit aujourd'hui à Montréal, et ce, depuis 1980. Ses poèmes sauront vous placer face au temps et à l'errance à la fois avec ironie et avec une sombre contemplation.

## Les Misérables

Victor Hugo (1862)

*Quelle grande chose, être aimé! Quelle chose plus grande encore, aimer!*

*Les Misérables* est un monument incontournable de la littérature française du 19<sup>e</sup> siècle. À travers l'histoire de Jean Valjean principalement, ce roman explore le rejet, l'abaissement et la quête du bien grâce à une variété de récits entrecroisés. On y rencontre autant une mise en fiction de la bataille de Waterloo que les premiers élans de l'amour chez une jeune fille, ou encore la recherche

de Dieu chez un homme en perte de sens. Une grande partie de la composition de ce roman fut réalisée lors de l'exil politique de Victor Hugo. Lorsqu'il s'est opposé à Napoléon III, il fut exilé à Bruxelles, à Jersey en Angleterre et à Guernesey pendant 19 ans. La résistance ancrée dans la liberté et l'espérance sont manifestes à travers ce roman historique, social et philosophique.

# DÉCAPITATION DE JEAN-BAPTISTE **ET MORT DU CANADA FRANÇAIS**

ENTRETIEN AVEC LA SOCIOLOGUE QUÉBÉCOISE  
GENEVIÈVE ZUBRZYCKI

**Alexandre Poulin**

[alexandre.poulin@le-verbe.com](mailto:alexandre.poulin@le-verbe.com)

Geneviève Zubrzycki est professeure titulaire au département de sociologie à l'Université du Michigan, où elle dirige le Weiser Center for Europe and Eurasia en plus d'être directrice de la revue scientifique *Comparative Studies of Society and History*. Originnaire de Québec, elle a obtenu son baccalauréat à McGill, sa maîtrise à l'Université de Montréal et son doctorat à l'Université de Chicago. Ses recherches portent sur les liens entre l'identité nationale et la religion, la mythologie nationale et la mémoire collective, et le rôle des symboles religieux dans la sphère publique. Son plus récent ouvrage récemment traduit en français, *Jean-Baptiste décapité. Nationalisme, religion et sécularisme au Québec* (Éditions Boréal, 2020), a remporté le prix du meilleur livre en sociologie politique de l'American Sociological Association, le prix John-Porter de l'Association canadienne de sociologie et le prix du meilleur livre de la Société internationale de sociologie des religions. *Le Verbe* l'a rencontrée afin de mieux comprendre les racines ambiguës de l'identité nationale québécoise.



## RÉVOLTE ESTHÉTIQUE

**Le Verbe: Avant 1908, les Canadiens français avaient saint Joseph comme saint patron. Cette même année, le pape Pie X l'a remplacé par Jean le Baptiste, le Précurseur. À quoi répond ce changement et quelle importance la figure du cousin de Jésus revêt-elle dans l'histoire du Canada français ?**

**Geneviève Zubrzycki:** Il y a eu une sorte de décalage. En 1908, Jean le Baptiste a été reconnu par le pape en tant que patron des Canadiens français, mais l'Église canadienne avait déjà construit le récit canadien-français autour de lui depuis les années 1840. Même avant cette période, la Saint-Jean-Baptiste était une fête très importante. C'était une fête religieuse en Nouvelle-France, comme elle l'était en France et à travers le monde chrétien. Le premier banquet des patriotes a d'ailleurs eu lieu à la Saint-Jean-Baptiste et a été accompagné d'une série de toasts à leur cause.

**Durant la Révolution tranquille, les symboles religio-nationaux ont fait l'objet d'une «révolte esthétique». Le 24 juin 1969 marquerait un tournant. La mémoire collective ne l'a pourtant pas retenu. Comment l'identité canadienne-française s'est-elle dissoute sur le plan iconographique ?**

On se souvient du 24 juin 1968, le lundi de la matraque, une soirée qui avait été violente. Pierre Trudeau est alors désigné comme l'ennemi. Au point de vue politique, le 24 juin 1968 symbolise la césure qui se fait entre le mouvement souverainiste, qui se définit, et Trudeau, qui est élu premier ministre du Canada le lendemain même. La mémoire collective s'est formée autour de cette date, mais le 24 juin 1969 est peut-être beaucoup plus important.

Au point de vue culturel, la décapitation du Baptiste, c'est la mort symbolique

du Canada français. Lors du défilé, des membres de la foule ont saisi le char allégorique qui portait une statue du saint patron et l'ont renversé. La tête de la statue de Jean-Baptiste s'est détachée; un incident qui, à mon avis, confère une puissance symbolique à l'événement en rappelant la décapitation du saint dans les Évangiles. Il s'agit d'un meurtre par «iconoclasm» (Bruno Latour). À l'opposé de l'iconoclasm, l'iconoclasm se caractérise par l'ambiguïté des intentions des acteurs, de la nature de leur geste et de la réaction que celui-ci suscite.

Les débats autour du saint, de l'agneau/mouton et du défilé ne sont pas le simple «miroir» des transformations institutionnelles alors en cours; ils ont plutôt fait partie intégrante de la Révolution tranquille. La redéfinition de l'identité nationale qui s'est opérée surtout à partir de 1960 est inséparable de la figure de saint Jean-Baptiste et des débats qui ont porté sur lui. L'Église et la société Saint-Jean-Baptiste ont essayé d'apaiser les critiques du défilé en acceptant d'enlever l'agneau qui accompagnait le saint sur le char allégorique, mais ce geste à priori anodin a entraîné une série de transformations symboliques qui, au bout du compte, ont mené à la décollation du Baptiste.

Ce que j'essaie de montrer dans mon livre, c'est que, si le saint a été décapité en 1969, c'est bien parce que cette critique commence dès le début des années 1960. Cette révolte esthétique, qui n'a pas été étudiée et qui est passée inaperçue, était constitutive de la Révolution tranquille.

## AMBIVALENCE IDENTITAIRE

**En 1977, le gouvernement de René Lévesque a fait du 24 juin la fête nationale du Québec. Cette démarche s'inscrit dans une tentative de refondation de la nation sur des bases politiques. Curieusement, le premier ministre**

# Comment promouvoir l'identité nationale du Québec auprès des nouveaux arrivants en se coupant de ses racines ?

**avait déclaré à l'Assemblée nationale que le « jour de la Saint-Jean-Baptiste serait désormais également connu sous le nom de la fête nationale du Québec ». Est-ce à dire que la fête des Québécois révèle leur ambivalence ?**

Quand j'ai trouvé cette phrase dans le *Journal des débats*, j'ai été saisie. Après que Lévesque eut dit « également », Rodrigue Biron (Union nationale) et Camil Samson (Ralliement créditiste du Québec) ont rétorqué qu'il ne fallait pas oublier nos frères Canadiens français. Nous, Québécois, avons oublié que cette fête est aussi celle des Canadiens français partout en Amérique du Nord. Aujourd'hui, un jeune Québécois comprend spontanément que la Saint-Jean-Baptiste est la fête des Québécois et se figure difficilement qu'elle puisse être aussi célébrée par des Franco-Ontariens.

Ce que j'essaie de souligner, c'est que la fête a été nationalisée en étant sécularisée. En la sécularisant, ce n'est plus la fête des catholiques ni celle des Canadiens français, mais celle de tous les Québécois. Sa sécularisation entraîne sa nationalisation. Cependant, il n'en demeure pas moins que, dans les faits, le 24 juin est la fête nationale

des Québécois au sens civique et politique, et celle aussi, au sens culturel, des Canadiens français, même si ce terme n'est plus utilisé. Cette ambiguïté est révélatrice de l'ambivalence identitaire.

## CATHOLIQUES EN QUARANTAINE

**En quoi la crise des accommodements raisonnables et le débat autour du crucifix à l'Assemblée nationale, retiré à la suite de l'adoption de la Loi sur la laïcité de l'État, correspondent-ils à une persistance du catholicisme dans l'espace public ? Parallèlement, vous qualifiez les Québécois de « catholiques en quarantaine ». Qu'entendez-vous par là ?**

Je ne crois pas que le débat soit terminé. Cette solution ne m'apparaît pas être la plus productive pour le projet politique du Québec et étant donné sa population. Les Québécois ont un rapport à la religion qui est encore défini par l'impact de la Révolution tranquille. Ils ont une réaction très négative par rapport à la religion, surtout celle des autres. Ils sont des « catholiques en quarantaine » (dans la version originale en anglais, j'utilise

le terme de *recovering Catholics*) en ce sens qu'ils demeurent des catholiques même s'ils ne pratiquent plus et qu'ils ne sont plus ou moins plus croyants. Comme un alcoolique qui ne boit plus, essaie de rester sobre, mais demeure alcoolique.

## LE RETOUR DU CANADA FRANÇAIS

**Un thème a émergé au Québec depuis un certain nombre d'années, plus particulièrement depuis l'élection de la Coalition avenir Québec (CAQ) : le retour au Canada français. Dans *Une démission tranquille*, Jacques Beauchemin analyse le thème du retour dans les sciences sociales et soutient que la redécouverte du Canada français offre l'occasion de renouer, pour la première fois depuis la césure des années 1960, avec l'histoire longue de la nation en même temps qu'elle annonce le spectre d'une régression hors du politique<sup>1</sup>. Je me suis moi-même posé cette question : le Canada français est-il l'avenir du Québec<sup>2</sup>? La rémanence de ce thème a-t-elle de quoi surprendre?**

La CAQ, c'est le retour du Canadien français, mais c'en est aussi l'aboutissement. Ce dont on se rend compte, c'est que le Canadien français n'a jamais quitté le Québécois. Le but de la Révolution tranquille était de devenir une nation à part entière. On est une nation, mais on n'a pas d'État souverain, même si l'État du Québec se comporte souvent comme s'il l'était.

Le retour du Canada français n'est pas nécessairement problématique et ne relève pas d'une régression politique. Il ne nous a pas quittés, même si on a cru

s'en être débarrassés. Ce qui pose problème, c'est de ne pas reconnaître à quel point on est encore Canadiens français. La reconnaissance de ce fait social peut nous aider à construire un projet politique et civique. On considère ce passé comme une tache, ce qui est à la fois naïf et improductif. Rejeter ce passé, c'est nous couper d'une certaine histoire; si on connaît mal ce passé, on ne peut pas bien comprendre pourquoi il y a eu une rupture dans les années 1960.

Comment promouvoir l'identité nationale du Québec auprès des nouveaux arrivants en se coupant de ses racines? Les récits nationaux sont très importants, mais le Québec contemporain en est presque exempt. On pourrait très bien relancer un projet québécois tout en allant puiser dans certains récits canadiens-français, amérindiens et immigrants. Sans renouer avec les idéaux politiques de cette époque, nous pourrions reconnaître à tout le moins qui nous étions. Même nos insultes ont trait au passé agricole ou religieux du Québec: *colon*, *habitant*, *zouave*, etc.

## LA POLOGNE ET LE QUÉBEC

**Votre réflexion sur le Québec s'est-elle enrichie depuis que vous vous êtes installée aux États-Unis?**

Bonne question. Ce qui s'écrit sur le Québec l'est souvent par des Québécois qui y vivent tous les jours. Ma réflexion sur le Québec a changé de deux façons.

Premièrement, je pense que vivre à l'extérieur du Québec m'a donné une certaine distance et m'a permis de poser un regard «anthropologique» sur le Québec, que certains qualifient de nouveau. D'autres historiens et anthropologues de l'extérieur ont travaillé sur le Québec, comme Richard Handler (*Nationalism and the Politics of Culture in Quebec*, University of Wisconsin Press, 1988), mais ceux-ci sont rarement parvenus à avoir un sentiment de l'intérieur, d'empathie.

1. Jacques Beauchemin, *Une démission tranquille. La dépolitisation de l'identité québécoise*, Montréal, Boréal, 2020.

2. Voir Alexandre Poulin, «Le Canada français est-il l'avenir du Québec?», dans *Un désir d'achèvement. Réflexions d'un héritier politique*, Montréal, Boréal, 2020, p. 137-159.

La Pologne et le Québec se ressemblent en ce qu'ils sont des petites nations où le catholicisme et l'Église catholique ont servi d'échafaudage à l'identité nationale.

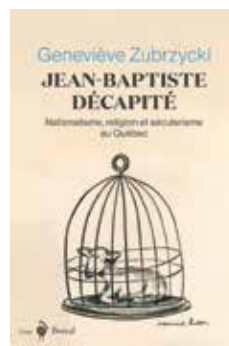
Deuxièmement, c'est que je travaille également sur la Pologne. À l'été 1989, après mes études collégiales, je suis allée en Pologne, à la découverte de la famille de mes grands-parents paternels que je ne connaissais pas. Je suis arrivée juste au moment où le communisme s'effondrait, soit deux jours avant les premières élections semi-démocratiques en Europe de l'Est, et j'y suis restée pendant trois mois. C'était une révolution, mais pas comme celle que le Québec a connue avec la Révolution tranquille. J'ai ensuite décidé d'apprendre le polonais pendant mes études du baccalauréat et je me suis penchée, à la maîtrise et au doctorat, sur l'étude des transformations en cours en Pologne relativement à l'Église catholique. Mon regard était indubitablement québécois : y aurait-il en Pologne une révolution semblable à celle du Québec des années 1960 ?

La Pologne et le Québec se ressemblent en ce qu'ils sont des petites nations, des nations qui ont été dominées par l'Autre, où le catholicisme et l'Église catholique ont servi d'échafaudage à l'identité nationale. Alors que la Pologne recouvrait son indépendance nationale, se débarrassait du communisme de l'Union soviétique, le catholicisme serait-il mis de côté et la polonité se définirait-elle autrement ? Ma thèse de doctorat et mon premier livre,

*The Crosses of Auschwitz: Nationalism and Religion in Post-Communist Poland* (University of Chicago Press, 2006), portent sur cette question. Finalement, il n'y a pas eu de Révolution tranquille en Pologne.

Après avoir travaillé sur la Pologne, qui a une iconographie religieuse importante, je me suis interrogée sur le sort qu'avait connu celle du Canada français. Ce qui a donné l'ouvrage *Jean-Baptiste décapité*, qui a d'abord été publié en 2016 sous le titre *Beheading the Saint: Nationalism, Religion, and Secularism in Quebec* (University of Chicago Press). ■

✚ Lisez l'analyse de Francis Denis, « Jean-Baptiste décapité : un regard neuf sur la Révolution tranquille », sur [le-verbe.com/zubrzycki](http://le-verbe.com/zubrzycki)



Geneviève Zubrzycki, *Jean-Baptiste décapité : nationalisme, religion et sécularisme au Québec*, Boréal, 2020.

ESSAI

# LA GRANDE VICTOIRE DE NOTRE SURVIVANCE

LE QUÉBEC À LA RECHERCHE D'UN MYTHE FONDATEUR

**Père Martin Lagacé**  
[martin.lagace@le-verbe.com](mailto:martin.lagace@le-verbe.com)

**L**es Américains ont leur Guerre d'indépendance, les Français leur révolution (ou le baptême de Clovis, si vous préférez), mais nous, les Québécois, quelle histoire avons-nous à nous raconter pour nous rendre fiers de nos origines et nous donner le goût d'aller vers notre pleine maturité?

## DES RÉCITS QUI LAISSENT PERPLEXES

Je suis navré de voir comment certains nationalistes, à la recherche de ce mythe fondateur, font des choix qui laissent perplexes. Un mythe fondateur, ou «récit national», est un événement ou une lecture de l'Histoire susceptible de rassembler et de mobiliser un peuple. Or, on propose souvent par exemple la révolte des Patriotes de 1837-1838; drôle d'idée que de se donner une défaite comme mythe fondateur. N'est-ce pas entretenir une mentalité de perdants? Ces événements, s'ils constituent un fait saillant de notre histoire, n'ont pas laissé une trace importante dans la mémoire collective; pour la plupart des Québécois, on se rappelle surtout que c'est une journée de congé!

D'autres, principalement des baby-boumeurs, opteraient plutôt pour la Révolution tranquille, mais cela semble dire que le Québec a commencé d'exister dans les années soixante. C'est ainsi mettre au rebut quatre siècles d'histoire, ce qui est un peu court pour fonder l'identité d'un peuple.

Lionel Groulx, le célèbre historien et prêtre, grand leader du renouveau nationaliste canadien-français au 20<sup>e</sup> siècle, avait déplacé le curseur à l'époque du Régime français, c'est-à-dire la période allant de la Découverte jusqu'à la Conquête britannique. Certes, c'est une période inspirante, car elle nous raconte les débuts héroïques de notre histoire, période peuplée d'explorateurs, de chefs politiques et militaires, de missionnaires, de martyrs et de héros de toutes sortes. Mais cette épopée est aujourd'hui pratiquement ignorée de nos concitoyens.

Rappelons par ailleurs que, lorsque le drapeau anglais est planté sur les hauteurs de Québec en 1759, la Nouvelle-France compte à peine 70 000 habitants, ce qui est la population actuelle de Drummondville. Bref, ce beau récit, qui se termine en queue de poisson, n'est pas susceptible de rassembler le Québec moderne autour d'un projet d'avenir.

## UNE BATAILLE, MAIS PAS LA GUERRE

Curieusement, c'est lors d'un voyage dans l'Ouest canadien que j'ai compris véritablement ce qu'était notre récit national, celui qui est susceptible de toucher le cœur des Québécois en leur donnant la fierté de leur passé et l'ambition pour l'avenir. En effet, une anglophone me raconta le voyage que fit un jour sa mère à Québec. C'était, je crois, dans les années 1980. Observant que tout se passait en français – affichages, commerces, conversations –, elle eut cette réflexion: «*I thought we had won the war.*» Quelle parole lumineuse! Elle croyait que les Anglais avaient gagné la guerre sur les plaines d'Abraham, mais elle s'apercevait qu'ils n'avaient remporté qu'une bataille, certes une bataille importante, celle de la Conquête, mais la guerre contre notre existence, notre identité, ils ne cessaient de la perdre depuis 250 ans.

Le voilà, me semble-t-il, notre récit national: la grande victoire de notre Survivance. C'est un mythe fondateur paradoxal, car il n'est pas inspiré d'une bataille glorieuse ou d'une épopée spectaculaire, mais il est peut-être d'autant plus glorieux qu'il nous raconte l'histoire d'un peuple qui, à travers les multiples humiliations et des conditions de vie difficiles, est devenu une nation dont la force de l'identité et l'originalité de la culture font l'envie de beaucoup de nos voisins.

## QUELQUE CHOSE DE BIBLIQUE

Ce développement démographique extraordinaire à partir du Régime

anglais n'est pas sans rappeler celui des Hébreux sous la domination égyptienne.

Voilà une petite tribu de nomades qui, pendant son long séjour en Égypte, va devenir un peuple si nombreux et puissant que Pharaon va le craindre. On connaît le reste de l'histoire: c'est dans le creuset de cette épreuve, le brutal esclavage des Égyptiens et la libération à travers les eaux de la mer Rouge, que va se produire la véritable naissance du peuple d'Israël.

«Je me souviens... que je suis né sous le lys et que j'ai grandi sous la rose», nous dit le poème d'où nous avons tiré notre devise nationale. Oui, sous sommes nés sous le Régime français et nous avons grandi sous le Régime anglais et nous avons connu, avec la Révolution tranquille, une sorte d'exode: affranchissement politique, économique et culturel qui reste encore imparfait (comme le fut d'ailleurs celui des Hébreux, qui errèrent quarante ans au désert).

## LA TRAME D'UN UNIQUE RÉCIT

Cette idée de la Survivance comme mythe fondateur n'est pas nouvelle, elle a même animé la conscience historique des Canadiens français pendant longtemps; on peut dire qu'elle s'est éteinte avec la Révolution tranquille, car elle reposait sur la base identitaire de l'alliance de la langue et de la religion. Cette identité est maintenant fondée sur la langue et la culture. Mais peu importe: nous sommes là, aujourd'hui, avec ce que nous sommes et nous pouvons en être fiers, non seulement de notre aujourd'hui, mais de tout ce qui et de tous ceux qui ont permis cet aujourd'hui.

Que ce soit donc le Régime français, les Patriotes ou la Révolution tranquille, toutes ces réalités constituent, me semble-t-il, la trame d'un unique récit qui devrait inspirer aux nouvelles générations le désir de poursuivre, quelles que soient nos options politiques, le chantier de notre édification nationale. ■

## J E U X

# D'ÉC O S O C I É T É

### SANS FRATERNITÉ, PAS D'ÉCOLOGIE

**Ariane Beauféray**

ariane.beauféray@le-verbe.com

Olivia a la carte qu'on convoite. Quant à Félix, vous reconnaissez bien son sourire en coin : il cache quelque chose... On réfléchit, on mémorise, on rit de perdre comme de gagner. On joue ensemble, et cela fait le plus grand bien.

Il y a d'autres jeux qui ont l'air assez ennuyeux, car ils nous demandent de changer nos habitudes. L'écologie intégrale : jeu de société que nous laissons souvent de côté, car il nous inspire seulement de la morosité.

Mais vivre l'écologie intégrale (voir encadré), est-ce s'agiter dans une suite d'efforts peu gratifiants et encore moins amusants ? Viser le zéro déchet, troquer son auto pour une bicyclette et ne consommer que des produits locaux ? Si ces actions peuvent en faire partie, elles ne la définissent pas pour autant ; vivre l'écologie intégrale, c'est louer le Créateur pour tout ce qui nous entoure et, par amour, prendre soin de sa belle Création.

Pour être capable de louer et de rendre grâce pour l'existence de ma voisine Léa, encore faut-il que je rencontre

Léa. Que j'apprenne à la connaître. Et que je décide de l'aimer, de prendre soin d'elle. Cela nécessite un décentrement de soi-même, cela suppose quitter son divan, choisir la fraternité.

Et quoi de mieux pour briser la glace qu'un bon jeu de société ?

Il existe des milliers de jeux. Nombre d'entre eux ne nécessitent aucun matériel : une pierre plate trouvée sur le bord de la rivière, et voilà des ricochets ; quelques mots chuchotés, et voilà un amusant téléphone arabe. Ces petits partages joyeux ouvrent le cœur à l'amitié. S'il est bon d'être ensemble, il n'en est que plus facile de prendre soin les uns des autres.

À l'intention de ceux qui manquent d'inspiration, voici quelques propositions de jeux de société pour adultes et pour enfants qui ont été conçus équitablement ou à partir de matériaux renouvelables. Plusieurs peuvent être empruntés en ludothèque.



## JEUX DE SOCIÉTÉ DURABLES ET ÉQUITABLES

### **Cotcotcodet... le renard !**

Dans ce jeu, les joueurs de 3 à 7 ans doivent coopérer pour protéger les poules contre les attaques d'un renard. Fabriqué par Londji, une petite entreprise de Barcelone n'utilisant que des matériaux renouvelables.

Durée: 15 minutes. Prix: 44 \$.

### **Nos bons moments**

Avec Nos bons moments, les enfants piochent une carte qui déterminera une activité originale pour passer du temps de qualité en famille. Des jeux signés Pomango, une entreprise de Sherbrooke.

Durée: variable. Prix: 15 \$.

### **Défi Nature**

Partez à la découverte des reptiles, des planètes ou encore des volcans avec les jeux de cartes Défi Nature. Fabriqué en France par Bio Viva.

Durée: 20 min. Prix: 14 \$.

### **La Boîte de Comm'**

Le constat de Maud et Marie: notre quotidien va vite, trop vite! C'est pourquoi elles fabriquent des jeux qui nous aident à prendre soin de nos relations... tout en nous amusant. Déclinée en plusieurs versions, La Boîte de Comm' invite les participants à répondre à un défi et à des questions pour apprendre à mieux se connaître.

Durée: 15 à 30 min. Prix: 50 \$.



### **Les jeux Rustik**

La gamme Rustik de l'entreprise montréalaise Bojeux offre des jeux classiques tels que le cribbage, les échecs ou encore les dames chinoises. Ces jeux en bois sont faits à la main. ■

## QU'EST-CE QUE L'ÉCOLOGIE INTÉGRALE?

L'écologie est une discipline scientifique: il s'agit de l'étude des interactions entre les êtres vivants et leur milieu. L'étude des interactions entre l'être humain et l'environnement a révélé à plusieurs reprises des effets néfastes (surpêche, destruction d'habitats, réchauffement climatique, etc.), ce qui a entraîné la naissance de mouvements politiques écologistes. Grand promoteur d'une écologie *intégrale*, le pape François rappelle sans cesse l'importance de sauvegarder notre maison commune sans pour autant exclure l'être humain. C'est alors que l'écologie devient véritablement intégrale, car elle intègre des dimensions aussi bien environnementales que sociales. Tel saint François d'Assise, nous sommes invités à «protéger tout ce qui existe» avec tendresse et émerveillement. «Si nous nous approchons de la nature et de l'environnement sans cette ouverture à l'étonnement et à l'émerveillement, si nous ne parlons plus le langage de la fraternité et de la beauté dans notre relation avec le monde, nos attitudes seront celles du dominateur, du consommateur ou du pur exploitateur de ressources, incapable de fixer des limites à ses intérêts immédiats. En revanche, si nous nous sentons intimement unis à tout ce qui existe, la sobriété et le souci de protection jailliront spontanément. La pauvreté et l'austérité de saint François n'étaient pas un ascétisme purement extérieur, mais quelque chose de plus radical: un renoncement à transformer la réalité en pur objet d'usage et de domination» (encyclique *Laudato si'*, article 11).





MONUMENTAL

# LA CATHÉDRALE NOTRE-DAME D'OTTAWA

**Texte et photo de Pascal Huot**  
pascal.huot@le-verbe.com

La basilique-cathédrale Notre-Dame, la plus ancienne église d'Ottawa, est indissociable du paysage de la capitale canadienne. Ce magnifique lieu de culte sur la promenade Sussex est d'ailleurs reconnu comme Lieu historique national depuis 1990.

Les plans de l'église en pierre, qui doit remplacer la déjà trop petite chapelle en bois érigée en 1832, sont déposés en 1839, mais sa construction ne débute qu'en 1841. On apporte cependant des modifications aux devis initiaux pour agrandir le bâtiment en 1843. Durant les années subséquentes, les travaux s'étirent faute de moyens financiers. Malgré cet obstacle, on modifie de nouveau les plans dès 1845 en faveur du style néogothique. Après cinq années de tribulations, le monumental édifice encore en chantier est béni le 15 août 1846.

En 1847, le pape Pie IX déclare la création du diocèse de Bytown (diocèse d'Ottawa depuis 1882). L'église devient alors cathédrale, bien que les travaux ne soient pas encore achevés. Il faut attendre 1858 pour que la façade soit complétée, et 1862 pour voir la finition de l'abside.

Grâce à une certaine prospérité du diocèse, et à la nomination de l'édifice par le pape Léon XIII au rang de basilique mineure en 1879, l'ornementation intérieure de l'église est parachevée entre 1878 et 1890. Les travaux d'amélioration de la sacristie, l'ajout des vitraux de l'artiste Guido Nincheri et de nombreuses restaurations se poursuivent durant encore plusieurs années. Parée de son ornementation néogothique et de son iconographie, elle vaut réellement sa notoriété.

Pour la petite histoire *in situ*, rappelons les funérailles de Sir Wilfrid Laurier en 1919, le baptême du premier ministre Justin Trudeau en 1972 et la visite du pape Jean-Paul II en 1984. ■

## LA LANGUE DANS LE BÉNITIER



### Une mère poule, ça pond quoi?

Qui n'a pas déjà utilisé l'expression « mère poule » pour décrire sa maman? Cette mère très (trop) protectrice et attentionnée, prête à tout pour assurer la survie de ses cocos? Encore utilisée aujourd'hui, cette expression fait référence aux mamans qui ont tendance à surprotéger leur progéniture des gentils comme des monstrueux dangers du monde extérieur.

Au Moyen Âge, les gens avaient pour habitude d'attribuer un animal à chaque trait de caractère humain. La poule était alors souvent associée à la femme en tant que mère protectrice qui couve ses petits. Cependant, ce n'est qu'au 19<sup>e</sup> siècle que naît l'expression littéraire « mère poule » qui s'est par la suite ancrée dans notre langage.

Quant au Christ, souvent associé à l'image du berger, il est également représenté par la poule dans l'Évangile de saint Matthieu. Alors qu'il reproche aux habitants de Jérusalem leurs actions barbares, Jésus dit vouloir y rassembler ses « enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes » (Mt 23,37). En ce sens, comme les poussins suivent leur mère, les chrétiens doivent suivre le Christ.

Mais alors, être ou ne pas être mère ou père poule, telle est la question! Vouloir veiller sur ses enfants comme Jésus veillait sur ses disciples peut ainsi sembler légitime, mais n'oublions pas que saint Paul disait également: « Frères et sœurs, c'est à la liberté que vous avez été appelés » (Ga 5,1). Être attentif à sa progéniture tout en s'assurant de ne pas brimer leur liberté semble donc être le meilleur compromis. Mais avant tout, retenons qu'une mère poule pond beaucoup d'amour, d'affection... et rien de moins que des enfants de Dieu! ■

**Frédérique Bérubé**

frederique.berube@le-verbe.com

## DANS UNE PAROISSE PRÈS DE CHEZ VOUS



### Paroisse Saint-Bonaventure: montée vers la fraternité

Curé depuis 10 ans à la paroisse Saint-Bonaventure de Montréal, le père Patrice Bergeron se réjouit d'y accueillir de plus en plus de jeunes fidèles. En moins de trois ans, le nombre de participants à la messe a pratiquement triplé, passant à plus de 250 personnes lors des « petits dimanches », voire 300 personnes lors des « gros dimanches », comparativement à un peu moins de 100 auparavant. Comment expliquer cette soudaine croissance ?

« On s'est beaucoup inspiré du mouvement *Divine Renovation* du père James Mallon à Halifax », explique le père Bergeron. En 2018, alors qu'il constate que son équipe et lui font exactement la même chose en paroisse depuis un quart de siècle et qu'ils n'arrivent pas à former de véritables disciples-missionnaires de cette façon, ils prennent la résolution de « faire autre chose » et de sortir du confortable « on a toujours fait ainsi » que dénonce le pape François. Ils organisent alors des sessions Alpha pour les adultes et les adolescents et des matinées intergénérationnelles. Ils intègrent aussi un groupe de musique catholique actuelle lors des messes tout en diffusant les chants et les homélies sur un écran géant. Enfin, ils proposent des catéchèses aux enfants avant et après l'eucharistie, afin qu'ils puissent assister à la messe avec leurs parents. Par ces diverses initiatives, le prêtre et son équipe voulaient dynamiser et changer la culture de la paroisse, ainsi qu'affermir la fraternité au sein de la communauté, ce qu'ils réussissent, avec l'aide du Saint-Esprit, depuis plus de deux ans.

« Je suis comblé comme pasteur. J'ai 24 ans de sacerdoce et c'est la première fois que j'ai la communauté dont je rêve, une communauté qui est fraternelle et évangélisatrice. » C'est d'ailleurs de là qu'est née la devise de la paroisse Saint-Bonaventure: « Venez et voyez » (Jean 1,39). ■

## RACINES



### **Les Sœurs de la Présentation de Marie : du Temple à l'école**

La communauté des Sœurs de la Présentation de la Bienheureuse Vierge Marie a été fondée en 1796 par Anne-Marie Rivier (béatifiée par le pape Jean-Paul II en 1982) dans le département de l'Ardèche, en France.

La fondation a eu lieu le 21 novembre, soit le jour où l'on commémore la Présentation de Marie au Temple. Les sœurs s'inspirent quotidiennement de cette fête qui rappelle l'acte de la Vierge consacrant sa vie à Dieu et cherchent à faire de leur vie «une continuelle Présentation». Voilà pourquoi, guidées par les exemples de Jésus et de Marie, les sœurs mènent une vie d'adoration, d'offrande et de compassion basée sur la prière et la fraternité. Cette congrégation religieuse féminine de droit pontifical est à la fois enseignante et sociale. Œuvrant sur cinq continents, leur grande famille spirituelle compte de nos jours les sœurs, les laïcs consacrés, ainsi que les associés, les fraternités et les amis de Marie Rivier.

C'est en 1853 qu'arrivent les Sœurs au Québec, à la demande de Monseigneur Jean-Charles Prince, évêque de Saint-Hyacinthe, où elles s'installent définitivement. De 1875 à 2010, la congrégation est également présente au pensionnat de Drummondville, où elles se vouent à l'enseignement des jeunes filles. Fidèle à sa mission d'éducation chrétienne et pastorale depuis sa fondation, la communauté considère que «l'école est le moyen privilégié pour annoncer Jésus Christ aux jeunes».

À sa mort en 1838, mère Rivier avait déjà fondé 141 écoles en France seulement. Les sœurs font aujourd'hui connaître le Christ dans 20 pays du monde et organisent de nombreux événements: retraites, pèlerinages, formations, rencontres internationales et ressourcements spirituels. (F. B.) ■

## REJETONS



### **Fraternité Sacerdotale Saint-Pierre : des hommes de Dieu**

Le 18 juillet 1988, une douzaine de prêtres et quelques séminaristes fondaient la Fraternité Sacerdotale Saint-Pierre (FSSP) à l'abbaye de Hauterive, en Suisse.

La FSSP compte de nos jours 320 prêtres et 162 séminaristes. Elle est «une société de vie apostolique de droit pontifical, c'est-à-dire une communauté de prêtres qui, sans prononcer de vœux religieux, exercent ensemble leur mission dans l'Église catholique». Cette mission possède deux volets précis: la formation et la sanctification des prêtres conformément à la liturgie traditionnelle du rite romain, ainsi que l'action pastorale de ces derniers sur le terrain. En effet, la vie spirituelle de la Fraternité est basée sur le Saint Sacrifice de la messe, et c'est pourquoi elle se distingue par son grand respect envers les traditions liturgiques.

La communauté de prêtres est présente sur quatre continents et dans une trentaine de pays. Ses membres y proclament l'Évangile en organisant, entre autres, des conférences, des cours de catéchisme, des pèlerinages, des retraites en plus d'assurer l'éducation chrétienne de la jeunesse par des écoles, des camps et des mouvements de jeunes.

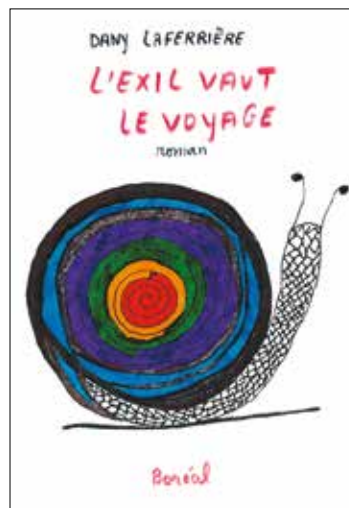
À Montréal, on peut rencontrer les prêtres de la Fraternité à la mission Saint-Irénée-de-Lyon et à Ottawa à l'église Sainte-Anne de la paroisse Saint-Clément. À Québec, l'abbé Marchand s'est vu confier la cure de l'église Saint-Zéphirin-de-Stadacona. Membre de la fraternité depuis près de onze ans, il souhaite comme ses collègues être disponible en tout temps pour ses fidèles. «Lorsque les gens veulent nous parler, nous sommes disponibles. Même s'il est trois ou quatre heures du matin, nous sommes prêts à les écouter. Car le prêtre est comme le père de la famille que sont les paroissiens, et un bon père doit toujours être là pour elle et s'en soucier.» (F. B.) ■

# L'EXIL VAUT LE VOYAGE

**Florence Jacolin**

florence.jacolin@le-verbe.com

«Le dictateur pensait me punir. Ce fut une récréation.» Ce livre est beau, ce livre est gai, l'œuvre est jouissive et érudite. Les illustrations sont à l'image du ton: colorées, simples et lumineuses. Bref, pour Dany Laferrière, l'exil qu'il a subi n'a pourtant pas été une douleur, et il veut le faire savoir. Voilà pourquoi il nous plonge dans son roman dessiné par lui-même et largement autobiographique. Le lecteur y vit son passage brutal de l'enfance dans la nature à l'adolescence à Port-aux-Prince. Puis on découvre sa vie d'exilé politique qui sait pourquoi il part, qui tremble au passage de la douane et qui perd ses repères. Mais surtout, nous entrons dans son exil littéraire et artistique en revivant avec lui la découverte de grandes auteures ainsi que les dizaines de rencontres parfois décisives pour son avenir, notamment celle qui aura fait de lui un écrivain. Enfin, son arrivée à Montréal est aussi décrite comme un exil linguistique où l'académicien passe d'un pays où le Français est la langue des forts à un pays où c'est l'anglais qui compte pour réussir. Bref, l'exil vaut un voyage, même avec 500 \$ et la solitude en poche, parce qu'il est rencontres, découvertes et émerveillement perpétuels. Un roman graphique érudit qui donne aussi envie de lire ou de relire des auteurs, pour ceux qui seraient en panne d'inspiration pour l'hiver qui se prépare.



➤ Dany Laferrière, *L'exil vaut le voyage*, Boréal, 2020.



# SAUVER LA TERRE UN JEÛNE À LA FOIS

**Simon Lessard**

[simon.lessard@le-verbe.com](mailto:simon.lessard@le-verbe.com)

La santé de l'homme est intimement liée à celle de la terre et vice versa. La surconsommation a rendu notre civilisation obèse et notre planète malade. Or, le jeûne, beaucoup plus que le végétarisme, s'il est pratiqué régulièrement par un grand nombre, peut avoir un impact significatif sur l'environnement. La décroissance n'est pas qu'un concept économique, mais aussi diététique.

C'est l'idée de monseigneur Dominique Rey, évêque de Fréjus-Toulon en France, qui a lancé un appel à une conversion écologique par le jeûne: «Par le jeûne, nous reconnaissons que "la terre est au Seigneur" (Ps 24,1) et qu'elle ne nous appartient pas pour qu'on l'exploite, la consomme ou la contrôle. Jeuner, c'est s'affranchir de la cupidité et de l'appétit

de possession. En effet, le jeûne corrige efficacement notre culture basée sur le désir égoïste et le gaspillage insouciant.»

Le patriarche Ignace IV d'Antioche prêchait aussi en ce sens: «Si la nature n'est pas transfigurée, elle est défigurée. L'ascèse est indispensable pour assurer la limitation des besoins qui permettra et de respecter davantage la terre, ses rythmes, la vie qui lui est propre, et d'opérer un indispensable partage à l'échelle planétaire.» Bref, nous avons besoin d'une conversion écologique qui nous fasse passer du *fast food* au *fasting*. ■

✚ Découvrez comment le jeûne peut aussi sauver notre corps, notre âme et notre société à: [le-verbe.com/lejeunesauveralemonde](http://le-verbe.com/lejeunesauveralemonde)

## ARTISANS

Qu'ils gribouillent ou qu'ils numérisent, qu'ils aient l'œil photographique ou la plume agile, ce sont les artisans qui ont tracé les couleurs et les mots de ce numéro du *Verbe*.



En plus d'être épouse et mère, **Ariane Beauféray** (p. 104) est doctorante en

aménagement du territoire et développement régional. Elle s'intéresse à l'écologie intégrale (protection de l'environnement, du vivant, etc.) et développe de nouveaux outils pour aider la prise de décision dans ce domaine.



Le photographe **Maxime Boisvert** (p. 32) a plus d'une corde à

son arc. Dans nos pages, ce sont ses talents de photo-reporter qui sont mis à profit. D'une grande sensibilité humaine et artistique, il choisit souvent de travailler en argentique pour une approche des sujets tout en délicatesse.



Étudiante en sexologie, **Marie-Jeanne Fontaine** (p. 54) chante,

jase et écrit. Femme de cœur (elle essaye!), elle trace sa petite route dans le Grand Large du Bon Dieu. Vous la trouverez devant son piano ou dans sa cour arrière, au soleil, en train de faire fleurir ses idées entre deux éclats de rire et un café.



Le cerveau de **Simon Lessard** (p. 12, 16, 52, 86 et 111) fourmille d'idées

novatrices. Il s'est joint à notre équipe de rédaction pour faire grandir *Le Verbe* en taille et en grâce. Sa logorrhée chronique est mise au service de nos partenaires et de nos nouveaux projets. Toute son essence est distillée en son totem scout « renard amical » et son personnage Disney fétiche « Timon »!



**Brigitte Bédard** (p. 32) est journaliste indépendante depuis 1996.

Elle travaille notamment pour l'émission *La Victoire de l'Amour* et pour le diocèse de Montréal. Mère et épouse d'une famille renouvelée, elle a publié *J'étais incapable d'aimer* aux éditions Artège, son témoignage de conversion franc et direct.



**Sarah-Christine Bourihane** (p. 24) travaille comme journaliste indépendante depuis 2013.

Fidèle rédactrice au *Verbe*, elle est toujours partante pour arpenter le terrain des histoires humaines où la foi en est le cœur. Aussi cinéaste de la relève, elle signe un premier court-métrage en 2019, *Le rang pas drette*, distribué par Spira.



**Jacques Gauthier** (p. 60) est professeur, prédicateur et poète. Dans ses écrits, il

nous offre une réflexion sur différents aspects de la prière, un sujet qu'il affectionne particulièrement et qu'il vit dans l'Église, le lieu où son être et ses actions s'enracinent.



**Dominic LeRouzès** (p. 78) a été ordonné prêtre à Sherbrooke en

2003. Il se passionne de tout ce que les jeunes aiment : musique, voyages, amitiés, etc. Devenu secrétaire du cardinal Marc Ouellet en 2008, il a vécu à Rome de 2010 à 2015, où il a obtenu un doctorat en théologie fondamentale à l'Université grégorienne. Il enseigne la théologie morale depuis sa soutenance en avril 2017 et parle couramment le français, l'anglais et l'italien.



**Marie-Hélène Bochud** (p. 88) est une artiste et illustratrice originaire

de La Pocatière, dans le Bas-Saint-Laurent. Sa grande passion pour le dessin l'amène à terminer, en 2014, un baccalauréat en pratique des arts visuels et médiatiques à l'Université Laval.



**Yves Casgrain** (p. 14, 38, 76 et 84) est un missionnaire dans l'âme,

spécialiste de renom des sectes et de leurs effets. Journaliste depuis plus de vingt-cinq ans, il aime entrer en dialogue avec les athées, les indifférents et ceux qui adhèrent à une foi différente de la sienne.



Photographe de presse et artiste en arts visuels, **Pascal Huot** (p. 106) explore

et travaille principalement la photographie, la peinture et le dessin. Il est titulaire d'un baccalauréat avec majeure en histoire de l'art et mineure en études cinématographiques et d'une maîtrise en ethnologie de l'Université Laval. Il a publié, comme auteur, *Ethnologue de terrain* aux Éditions Charlevoix.



Après avoir enseigné la sociologie au collégial, **Antoine Malenfant** (p. 3) est devenu

rédacteur en chef pour *Le Verbe* et animateur de l'émission de radio *On n'est pas du monde*. Pour tout dire, ce n'était pas planifié. Un peu comme son mariage et l'arrivée de ses adorables rejetons, d'ailleurs.

Originaire de Saint-Georges (Beauce),



**Alexandre Poulin** (p. 96) est l'auteur du livre *Un désir d'achèvement*,

paru cet été chez Boréal. Désormais basé à Québec, il a obtenu une maîtrise en science politique à l'Université du Québec à Montréal.



Illustrateur professionnel, **Louis Roy** (p. 38 et 78) en est à sa première – et certainement

pas la dernière – collaboration avec *Le Verbe*.



**Florence Jacolin** (p. 30, 76 et 110) est une des petites dernières à s'être jointe à l'équipe du

*Verbe*. Elle a un accent bizarre et elle dit « du coup » au lieu de « fa'que ». Originellement bibliothécaire scolaire, elle est tombée en amour avec *Le Verbe*, un dimanche d'octobre 2019.



Une autre recrue! Et une jeune en plus! Âgée de seulement 21 ans, **Frédérique Bérubé**

(p. 108 et 109) aime jaser avec les gens et découvrir de nouveaux horizons. Ce n'est pas pour rien qu'elle étudie en communications et rêve de devenir journaliste à l'international.



De Repentigny-La-Pittoresque, **Marie Laliberté** (p. 24 et 54) détient deux

DEC, un en arts et lettres et un en photographie. Elle adore documenter des histoires en photos.



**Martin Lagacé** (p. 88 et 102) est prêtre de la Communauté de l'Emmanuel en France depuis 1996. Il

exercera divers ministères paroissiaux en Europe avant de revenir au Québec en 2007 pour participer à la fondation de sa communauté au pays. En 2012, il termine une maîtrise en philosophie à l'Université Laval, intitulée *Saint-Denys Garneau: l'Art et l'Être*. Vicaire à la paroisse de Saint-Thomas-d'Aquin dans le diocèse de Québec, il y fonde l'Observatoire Justice et Paix avec un groupe d'étudiants et de professionnels.



Tout juste entré dans la majorité, **Jean Bernier** (p. 47) fait de la photo depuis

déjà quatre ans. Il se spécialise dans la photo d'événements et a fondé, avec deux amis, le journal étudiant *La Griffe*, dans lequel il a signé plus de 70 articles.



**Valérie Laflamme-Caron** (p. 47 et 68) est une jeune femme dynamique formée

en anthropologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle s'efforce de traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain à travers un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.



**Isabelle Gagnon** (p. 94) passe le plus clair de son temps à la bibliothèque ou

avec les gens qu'elle aime. Ses intérêts divers forment une recette pour un curieux gâteau: littérature et latin, grec ancien, musique, politique et culture internationale. Mélangez le tout et vous obtiendrez avec elle une conversation délicate, débridée et toujours captivante.



**Vous recevrez aussi vos prochains magazines de 20 pages en novembre, janvier et mars.**

**Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.**

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de ses lecteurs. Nous remettons annuellement des reçus de charité pour tout don de 100 \$ et plus (N° d'org. 13687 8220 RR 0001). Visitez [le-verbe.com](http://le-verbe.com) pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros par année et 2 numéros spéciaux en prime.

**CONSEIL DE RÉDACTION**

Ariane Beauféray, Sophie Bouchard, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

**CONSEIL D'ADMINISTRATION**

Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Alexander King, Denis Saint-Maurice - prêtre, et Catherine Sugère.

**DIRECTRICE GÉNÉRALE**

Sophie Bouchard

**RÉDACTEUR EN CHEF**

Antoine Malenfant

**RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT**

James Langlois

**RESPONSABLE DE L'INNOVATION**

Simon Lessard

**RESPONSABLE DES COMMUNICATIONS**

Frédérique Bérubé

**GRAPHISTE**

Judith Renaud

**ACCUEIL ET CHARGÉE DE PROJETS**

Florence Jacolin

**WEBMESTRE**

Ambroise Bernier

**RÉVISEUR**

Robert Charbonneau

Les illustrations des pages 12, 60, 86, 87, 94, 102, 108 et 111 sont tirées de la banque d'images Unsplash.

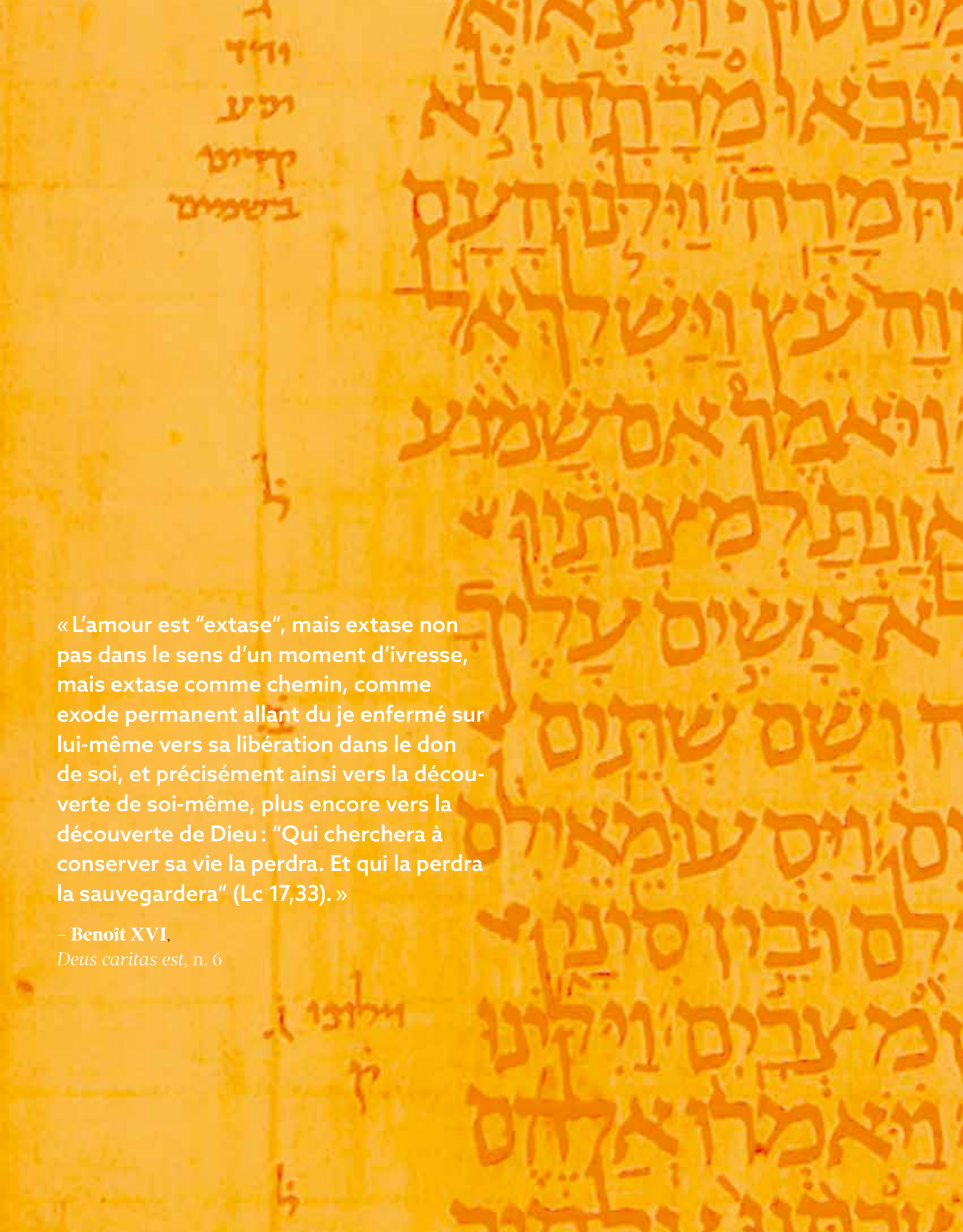
Photos de la couverture :  
Valérie Laflamme-Caron et Marie Laliberté.

Le Verbe est imprimé chez Solisco

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :  
Bibliothèque et Archives Canada ;  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)  
ISSN 2371-4689 (en ligne)



« L'amour est "extase", mais extase non pas dans le sens d'un moment d'ivresse, mais extase comme chemin, comme exode permanent allant du je enfermé sur lui-même vers sa libération dans le don de soi, et précisément ainsi vers la découverte de soi-même, plus encore vers la découverte de Dieu : "Qui cherchera à conserver sa vie la perdra. Et qui la perdra la sauvegardera" (Lc 17,33). »

– Benoît XVI,

*Deus caritas est*, n. 6

# SUIVEZ-MOI



## à distance



[le-verbe.com](http://le-verbe.com)